TOΦE125823
COR-25020
AA1-4
Giochi scientifici

AA1 5

SUPPLÉMENT

A

LA MAGIE BLANCHE

DÉVOILÉE.

TOME SECOND.

SUPPLÉMENT
A
LA MAGIE BLANCHE
DÉVOILÉE,

CONTENANT l'explication de plusieurs Tours nouveaux, joués depuis peu à Londres. Avec des éclaircissemens sur les artifices des Joueurs de profession, les Cadrans sympathiques, le Mouvement perpétuel, les Chevaux savans, les Poupées parlantes, les Automates dansans, les Ventriloques, les Sabots élastiques, &c. &c.

Par M. DECREMPS, *du Musée de Paris.*

OUVRAGE orné de 101 figures.

Il est plus facile de tromper le monde, que de le détromper.
Lettres de Mylord Chesterfield à son Fils.

TOME SECOND.

A PARIS,
Et se trouve à LIÉGE,
Chez J. F. DESOER, Imprimeur-Libraire, à la Croix d'or, sur le Pont-d'Isle.

1792.

TABLE

Des Matières du Tome second.

CHAPITRE PREMIER. SECT. I. *Affiche singulière d'un Faiseur de Tours, où l'on trouve une première esquisse des différentes branches de la Jonglerie. Un homme peut se faire enchaîner de plusieurs manières, & se détacher adroitement sans rien briser & sans employer les moyens qui paroissent le plus nécessaires.* 1

SECT. II. *Deux moyens différens, l'un ancien, l'autre nouveau, de se faire lier les pouces, & de se délier en un instant. Métamorphose d'un Verre en morceaux de papier. Réflexions sur les fausses Théories. Prétention absurde. Preuve captieuse de cette prétention.* 18

SECT. III. *Divers secrets pour tirer en apparence des Écus d'une bourse sans l'ouvrir.* 30

CHAP. II. SECT. I. *Ancienne méthode de faire le Tour des trois Canifs. Divers moyens de cacher un Compère, & de faire croire qu'on n'en a point, lors même qu'on en employe plusieurs.* 41

SECT. II. *Objection d'un genre singulier. Nouvelle méthode de faire sauter un Canif.* 55

SECT. III. *Le Tour des trois Canifs peut se faire par tant de moyens différens, qu'on pourroit les*

multiplier à l'infini. Crainte d'ennuyer le Lecteur, on n'en donne ici que neuf pour exemple. 66
Conclusion de ce Chapitre, & première réponse aux Détracteurs de la Magie Blanche dévoilée. 86

CHAP. III. SECT. I. *Observations sur le Monde Microscopique.* 87

SECT. II. *Prodige arrivé sur la Côte d'Afrique, chez un Peuple demi-sauvage.* 92

SECT. III. *Trois Figures colossales paroissent en l'air, descendent à terre, & remontent à la prière ou au commandement d'un Sauvage.* 101

SECT. IV. *Les Sauvages font des raisonnemens absurdes : on en fait de plus choquans dans les pays civilisés. Seconde réponse aux Détracteurs de la Magie Blanche.* 112

CHAP. IV. SECT. I. *Première apparence de Mouvement Perpétuel.* 121

SECT. II. *Autre apparence de Mouvement Perpétuel.* 124

SECT. III. *Cadrans sympathiques.* 127

SECT. IV. *Mouche savante, Cheval savant.* 129

SECT. V. *L'Épagneul Encyclopédiste.* 131

SECT. VI. *Machine hydraulique exprimant la circulation du sang dans les veines & les artères.* 145

SECT. VII. *Poupée parlante.* 151

SECT. VIII. *Voltigeur mécanique.* 154

SECT. IX. *Évènement singulier. Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.* 158

SECT. X. *Nouvelles Eſtampes.* 166

CHAP. V. SECT. I. *Coup-d'œil ſur une Aſſemblée de Joueurs.* 171

SECT. II. *Le Cocher Eſcamoteur. Obſervation ſur les Gazettes Angloiſes.* 183

SECT. III. *Tour du Piquet incompréhenſible nouvellement perfectionné.* 189

SECT. IV. *Tour des trois Bijoux rendu plus ſimple & plus merveilleux.* 197

SECT. V. *Le Devin de la Ville.* 206

Lettre à Miſs Molly Draper, Ouvrière en Modes chez Mde. Williams, dans le Strand. 215

SECT. VI. *Le Cygne ingénieux.* 217

SECT. VII. *Expériences nouvelles, & divers Tours d'équilibre.* 221

SECT. VIII. *Les Préjugés règnent ſur la terre; le Charlataniſme les propage hardiment; le vrai mérite les combat modeſtement.* 227

Logogriphe. 237

Éclairciſſement ſur quelques Articles dont on n'a pas donné l'explication dans le Supplément à la Magie Blanche. 239

Le mot du Logogriphe eſt LOT, *rivière de la haute Guyenne, qui ſe jette dans la Garonne, au deſſus de Bordeaux.*

Fin de la Table.

AVIS.

LES enthousiastes & les amateurs du merveilleux, qui chérissent l'illusion, sont invités à ne point lire les cent premières pages : ils y trouveroient une réponse trop victorieuse à un sophisme qui leur a plu l'année dernière. Les personnes judicieuses, qui liront les trois derniers Chapitres avec quelque attention, conviendront sans peine qu'on auroit pu dédier cet Ouvrage A LA RAISON; cependant on ne se dissimule point qu'il peut s'y être glissé quelques négligences, *humanum est errare*; mais, si on en excepte la narration, qui sert de cadre aux principes de l'Auteur, il n'y a pas un seul mot dont il ne puisse dire sincèrement, *hoc mihi violentus VERITATIS amor suggessit* : on ose se flatter que peu de personnes le liront jusqu'à la fin, sans acquérir quelques connoissances utiles. Quant à ceux qui ne lisent que le titre & les Discours Préliminaires d'un Ouvrage, ils regarderont peut-être celui-ci comme une production frivole, & blâmeront l'Auteur d'avoir pris la plume; mais nous les prions de vouloir bien faire les deux réflexions suivantes :

Quod jure permittente fit, etiamsi alteri noceat, neque culpâ est, neque delictum. Leg. GRACCHUS. Cod. ad Leg. Jul. de Adult.

Quod enim munus reipublicæ majus meliusve afferre possumus, quàm si docemus atque erudimus? CIC.

SUPPLÉMENT

SUPPLÉMENT
A LA
MAGIE BLANCHE
DÉVOILÉE.

CHAPITRE PREMIER.

Section première.

Affiche singulière d'un Faiseur de Tours, où l'on trouve une première esquisse des différentes branches de la Jonglerie. Un homme peut se faire enchaîner de plusieurs manières, & se détacher adroitement sans rien briser & sans employer les moyens qui paroissent les plus nécessaires.

IL y avoit environ trois mois que nous avions quitté M. Van Estin à l'Isle-Bourbon, & nous étions arrivés depuis deux jours au Cap de

Bonne-Eſpérance, lorſque M. Hill lut, au coin d'une rue, une affiche conçue en ces termes :

» Le ſieur Pilferer, natif de la Bohème, Docteur en Pyrotechnie, profeſſeur de Chiromancie, connu dans les Colonies Angloiſes ſous le nom de Crook-Finger'd Jack, venu dans ce pays-ci, pour condeſcendre aux ſupplications de pluſieurs perſonnes du premier rang, donne avis au Public, qu'après avoir viſité toutes les Académies de l'Europe, pour ſe perfectionner dans les Sciences vulgaires, qui ſont, l'Algèbre, la Minéralogie, la Trigonométrie, l'Hydrodinamique & l'Aſtronomie, il a voyagé dans tout le monde ſavant, & même chez les Peuples demi-ſauvages, pour ſe faire initier dans les Sciences occultes, myſtiques & tranſcendantes, telles que la Cabaliſtique, l'Alchimie, la Nécromancie, l'Aſtrologie judiciaire, la Divination, la Superſtition, l'interprétation des Songes & le Magnétiſme animal.

C'étoit peu pour lui d'avoir étudié dans trente-deux Univerſités, & d'avoir voyagé dans ſoixante-quinze Royaumes, où il a conſulté les Sorciers du Mogol & les Magicieuſes Samoyèdes; il a fait d'autres voyages autour du monde, pour feuilleter le grand Livre de la Nature, depuis les glaces du Nord & du Pôle

auſtral, juſqu'aux déſerts brûlans de la Zone-Torride; il a parcouru les deux hémiſphères, & a ſéjourné dix ans en Aſie avec des Saltimbanques Indiens, qui lui ont appris l'Art d'apaiſer la tempête, & de ſe ſauver après un naufrage, en gliſſant, ſur la ſurface de la mer, avec des ſabots élaſtiques (1).

Il apporte du Tunquin & de la Cochinchine, des Taliſmans & des Miroirs conſtellés pour reconnoître les voleurs & prévoir l'avenir, ſans employer la mandragore comme Agrippa, & ſans réciter l'oraiſon des Salamandres, comme le Grand & le Petit Albert. Il peut en un beſoin endormir le Loup-garou, commander aux Lutins, arrêter les Farfadets & conjurer tous les Spectres nocturnes (*enfans naturels de l'imagination qu'ils effrayent, & pères putatifs du cauchemar*); il a auſſi un moyen infaillible de chaſſer une eſpèce de pauvres Diables, qu'on appelle *Paraſites* :

Genus iſtud Dæmoniorum non ejicitur oratione, ſed jejunio.

(1) Les Sabots élaſtiques doivent être de liége, & avoir environ huit pouces de long ſur quatre de large & deux d'épaiſſeur. Voyez au reſte la deſcription qui en fut donnée au mois de décembre 1783, & la rétractation du mois de Janvier ſuivant.

Il a appris, chez les Tartares du Thibet, le secret du grand Dalailama, qui s'est rendu immortel, non comme Voltaire & Montgolfier, par des productions du génie, mais en achetant en Suède l'élixir de longue vie; à Strasbourg, la poudre de Caglioſtro; à Hambourg, l'or potable du grand Adepte Saint-Germain; & à Stutgard, la Béquille du Père Barnabas & le Bâton du Juif-Errant, lorſqu'on vit paſſer ces deux Vieillards dans la Capitale du Vittemberg, le 11 Mai 1684.

En faiſant uſage de l'onguent qu'employoit la Magicienne Candidia pour aller au Sabbat, il prouve, par des expériences multipliées, qu'un homme peut entrer dans le goulot d'une bouteille, ſi elle eſt aſſez grande, & même ſe rendre entièrement inviſible, comme font quelquefois certains débiteurs vis-à-vis de leurs créanciers.

La quadrature du cercle, le mouvement perpétuel & la pierre philoſophale, ne ſont pour lui que des jeux d'enfant, qu'il abandonne aux Phyſiciens de la onzième force. *Aquila non capit muſcas.*

Il ne fera point l'expérience du Magnétiſme animal ſur de malins ſinges, ni ſur de vieux renards, parce que ce ſont des eſpèces antimagnétiques; mais s'il peut ſe procurer des dindons, il fera voir au Public combien il eſt

facile, en magnétisant ces animaux, de les guérir de toutes les maladies imaginaires; l'on pourra voir en même temps avec quelle adresse il fait tourner la Baguette Divinatoire,

Qui, toujours inutile à découvrir des sources,
Sert au moins quelquefois à faire ouvrir des bourses.

Il fera tous les jours trois ou quatre expériences, où l'on sera admis moyennant un ducat par personne.

Hùc ades, ô Batavorum gens, divinarum artium amantissima.

Il avertit au reste qu'il continue de guérir du mal aux dents, non comme les empiriques, en arrachant la mâchoire, mais par un moyen aussi certain qu'il est inoui; qui consiste à couper la tête; &, pour prouver que cette opération n'est point dangereuse, & qu'on peut la faire selon les règles de l'art, *citò, tutò & jucundè*, il décapitera plusieurs animaux qu'il ressuscitera un instant après, selon les principes du P. Kirker, par la *Palingénésie*. Il est si persuadé de l'efficacité de ses remèdes sur l'odontalgie, & sur toutes les maladies curables ou incurables, qu'il ne craint point de promettre une somme extraordinaire à tous les malades qui, trois

mois après le traitement, seront en état de se plaindre.

Il vend à vingt-cinq ducats la pièce (ou pour dix louis) des yeux de belette proprement enchâssés dans des anneaux de similor. On sait, d'après Galien, Pline & Paracelse, que c'est un remède souverain contre l'impuissance:

Si tu veux promptement dénouer l'aiguillette,
Porte à ton petit doigt l'œil droit d'une belette.

. . . . . *Venienti occurrite morbo,*
Principiis obsta, QUÆRENDA PECUNIA PRIMUM.

L'Auteur de cette affiche, me dit M. Hill, promet, contre sa pensée, de grandes merveilles pour attraper les sots; & néanmoins il affecte de faire un peu connoître ce qu'il en pense pour obtenir le suffrage des gens d'esprit. C'est vraisemblablement un homme à qui la hardiesse tient lieu de génie, & qui a le talent de faire des dupes, en faisant valoir des bagatelles par son éloquence trompeuse; cependant, après une pareille annonce, il ne peut guère s'empêcher de faire quelqu'expérience singulière. Sur ces raisons & plusieurs autres, nous résolûmes de satisfaire notre curiosité, en assistant à sa première représentation. Nous trouvâmes une assemblée nombreuse dans une superbe Salle de Spectacle; & quand l'Acteur parut,

on fut si satisfait de le voir, qu'il fut généralement applaudi avant d'avoir prononcé un seul mot.

Il commença par faire coudre & cacheter sur ses jambes deux morceaux de drap, portant chacun un anneau de fer, où il fit passer une chaîne, comme la représente la figure première: *Voyez la Planche première*, ci-après, *pag. 16.* Les bouts de la chaîne alloient aboutir à un cadenas qui tenoit à une colonne; après quoi, sans toucher le cadenas, & sans casser la chaîne, il se détacha en un instant, & profitant aussi-tôt de la surprise où nous étions, il nous régala de cette anecdote.

Quand j'étois prisonnier de guerre à Calcutta, nous dit-il avec un air de naïveté qui en imposa au grand nombre, on m'avoit enchaîné au fond d'un cachot, parce qu'on craignoit une évasion de ma part, tant on étoit convaincu de mon adresse à subtiliser les Guichetiers; mais le Geolier, qui, dans ce moment, se croyoit plus fin que moi, fut bien attrapé; car il ne m'eut pas plutôt perdu de vue, que je me trouvai absolument libre des fers dont il m'avoit chargé....

Sans doute, lui dit M. Hill, en l'interrompant, qu'on vous avoit attaché de la même manière que vous l'étiez ici il n'y a qu'un ins-

tant : car si on vous avoit enchaîné comme un forçat, vous auriez eu bien de la peine à vous détacher sans employer une lime ou de l'eau-forte.

Alors M. Hill nous fit voir que, pour se détacher dans le cas proposé, il n'y avoit qu'à prendre le chaînon *A*, le faire passer dans l'anneau *B*, *fig.* 1, le porter ensuite sur la tête *C*, & sous les pieds *D*, *fig.* 2, ci-après, *pag.* 16; & qu'après cette petite manipulation, il n'y avoit qu'à tirer un peu fort pour que la chaîne se dégageât d'elle-même des anneaux attachés aux jambes (1).

Mais ce moyen de se délivrer des fers, continua M. Hill, ne peut servir que quand on est enchaîné d'une certaine façon; & heureusement, pour la tranquillité publique, ce n'est point de cette manière qu'on enchaîne les furieux & les forçats.

De quelque manière qu'on les enchaîne, ré-

(1) Cependant il est bon de soutenir, & même de pousser un peu la chaîne pour éviter les frottemens. Pour bien comprendre cette explication, & quelques autres que nous donnerons dans la suite, il ne suffiroit pas de lire couramment le discours, & de jeter un coup-d'œil rapide sur la figure; il faut lire posément, & pratiquer ensuite pas à pas ce qui est annoncé. Dans ce cas-ci, il suffit de s'exercer à détacher des ciseaux attachés comme dans la figure, 3, *pag.* 17.

pondit Pilferer, ils obtiendroient bientôt leur liberté, s'ils poſſédoient mon ſecret. Alors il s'attacha lui-même comme on attache les Galériens. *Voyez la fig. 4, pag. 27.* Des Négocians françois & anglois furent priés de s'approcher pour viſiter la chaîne, & ils convinrent tous qu'on ne pouvoit pas mieux enchaîner les fous de Bicêtre & de Bedlam ; cependant, après s'être couvert d'un manteau pendant une demi-minute pour cacher ſon opération, comme dans l'expérience précédente, le Profeſſeur de Chiromancie parut entièrement dégagé comme la première fois ; profitant alors de l'enthouſiaſme de la compagnie pour réfuter M. Hill, il lui adreſſa ces mots :

Vous voyez, Monſieur, que je me dégage toujours avec la même facilité, de quelque manière que je ſois attaché ; & que vous induiſez l'aſſemblée en erreur, puiſque le moyen que vous indiquez, n'eſt point celui dont je me ſers.

M. Hill alloit lui répondre qu'on peut produire le même effet par différentes ſupercheries, & que pluſieurs chemins peuvent conduire au même but ; mais les applaudiſſemens qui ſuccédèrent en faveur du Bohémien, l'admiration ſimulée des Compères adroitement diſtribués dans toutes les parties de la Salle, le mépris qu'ils affectoient d'avoir pour l'explication de

M. Hill, qu'on qualifioit d'ignorant, de présomptueux, & même d'imposteur, enfin les menaces & d'autres circonstances qu'il est inutile de détailler ici, l'obligèrent à ne plus combattre des erreurs chéries, & de dire intérieurement :

Mundus vult decipi, decipiatur.

Cependant je le priai tout bas de me dire à l'oreille quel étoit le moyen employé dans le second cas; il me répondit que l'arganeau attaché aux jambes & cousu sur un morceau de drap, étoit formé d'une pièce de fer reployée sur elle-même, de manière que ses deux extrémités se touchant immédiatement, & s'appuyant même l'une sur l'autre, ne présentoient à l'œil aucune ouverture; cet arganeau, ajouta M. Hill, ne diffère que par la grandeur de ces petits anneaux d'acier qu'on voit quelquefois au bout des chaînes de montre pour y suspendre des breloques; un léger effort suffit pour en écarter les extrémités, quand on veut en dégager un cachet ou une cassolette, & bientôt après son élasticité naturelle lui fait reprendre sa première forme; c'est par ce second moyen que le faiseur de tours a pu se déchaîner sans employer le procédé dont il s'étoit servi la première fois. On ne s'est pas

aperçu de cette tricherie, continua M. Hill, quand on a visité la chaîne, 1°, parce qu'on ne la soupçonnoit pas, & qu'on ne pouvoit chercher un moyen dont on n'avoit pas l'idée dans cet instant, *ignoti nulla cupido*; 2°, parce qu'il y a de ces anneaux si bien faits, qu'il faudroit un microscope pour apercevoir la petite fente que laissent entr'elles les deux extrémités rapprochées. D'ailleurs l'envie de voir des choses non communes, & l'admiration où l'on est déjà de ce qu'on a vu précédemment, font autant d'obstacles à l'usage de la raison; ajoutez à cela, que la simplicité des moyens employés pour nous en imposer, est quelquefois un motif de plus pour fermer les yeux aux approches de la vérité. L'amour propre rougiroit, & seroit humilié de ne voir qu'une puérilité & des moyens frivoles, là où il croyoit avoir remarqué l'empreinte du génie & des efforts plus qu'humains.

Tandis que Pilferer se préparoit à faire de nouveaux tours, je priai la Compagnie de m'écouter un instant; & sur la permission que j'obtins de parler, je prononçai ces mots:

MM., quand un homme fait des tours pour amuser le Public, s'il n'a pas la folle prétention de passer pour un magicien, il est censé, je crois, proposer à ses Spectateurs des problè-

mes difficiles, & vouloir exciter leur admiration par la facilité qu'il a lui-même de les résoudre; les difficultés qu'il propose, & la solution qu'il en donne, ne doivent lui obtenir des applaudissemens que lorsque ses opérations ne sont point à portée de tout le monde; il doit donc être permis à un demi-Savant comme moi de donner une explication de la dernière expérience qu'on vient de faire; l'Assemblée ne peut que gagner en m'accordant la permission que je sollicite; car, si je me trompe dans les éclaircissemens que je vous offre, mes vains efforts ne feront qu'augmenter le triomphe d'un homme qui prétend faire des choses incompréhensibles; & si, au contraire, mes observations sont justes, claires & précises, il se trouvera obligé par là de consulter son génie, & d'inventer de nouvelles opérations, pour perfectionner un Art qui ne vous amuse que par ses mystères.

Je ne sais si ce fut la validité de mes raisons, ou une simple curiosité de m'entendre, qui frappa tout à coup les esprits; mais tout le monde, excepté les Compères, me donna, d'un commun accord, la permission que je demandois.

Alors je proposai l'explication que je tenois de M. Hill, & je parlai de l'arganeau fendu, d'où l'on pouvoit facilement dégager un chaînon, &c. Pilferer commença par rougir, & puis

il se fâcha. Sa colère auroit dû me convaincre que je l'avois attaqué sur son foible ; mais il m'en imposa bientôt par sa hardiesse. Le bohémien reprenant ses esprits, fit une longue dissertation, entrelardée de mots Latins, Allemands, Russes & Polonois, pour prouver que j'avois tort. Il finit par observer qu'on trouve par-tout des hommes qui prétendent expliquer les choses les plus mystérieuses, quoique leur incapacité soit généralement reconnue.

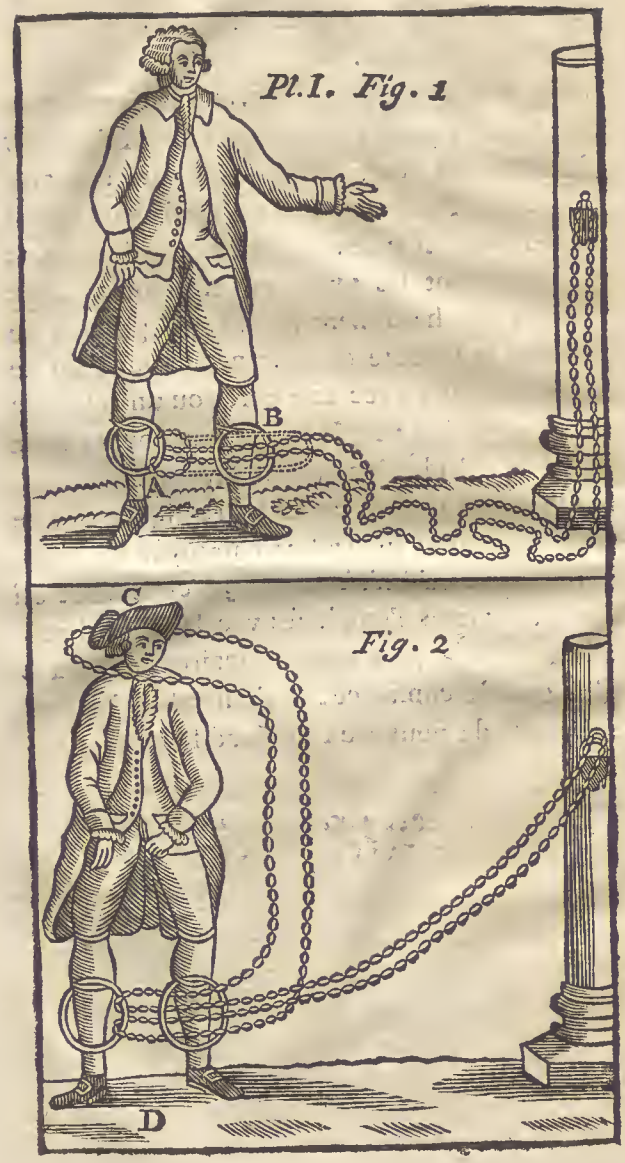
Piqué de l'apostrophe qu'il m'adressoit indirectement, je m'emparai des deux arganeaux qu'il avoit laissés sur la table, & je me préparois à le faire repentir de son audace, en faisant remarquer à l'Assemblée la petite ouverture que j'avois annoncée dans ces petits cercles de fer ; mais quelle fut ma surprise, lorsqu'après l'examen le plus attentif, je m'aperçus qu'il n'y avoit aucune espèce de fente, & que personne ne put la remarquer, même avec un microscope. Tous les efforts que l'on fit pour ouvrir ces anneaux s'étant trouvé inutiles, je fus sifflé & menacé par le Public, qui refusa d'entendre mes dernières observations. Un homme ayant alors prononcé le nom de Pilferer, un autre s'écria *vivat;* ce cri fut répété par toutes les voix, & il s'ensuivit un applaudissement général.

D'après cette expoſition fidelle de faits dont j'ai été témoin, *& quorum pars magna fui*, n'eſt-il pas vrai, mon cher Lecteur, que vous oſeriez preſque penſer que je me trompois dans mon explication, & que Pilferer étoit un grand homme? Gardez-vous cependant de le croire. Quoique j'euſſe expoſé fidellement la pure vérité, il trouva le ſecret de perſuader que j'étois dans l'erreur. Auſſi-tôt qu'il eut entendu mon explication, il vit bien que j'avois raiſon; & ce fut là la vraie cauſe de la rougeur qui, dans ce moment, parut ſur ſon viſage; mais peu accoutumé à rougir, il fut étonné lui-même de ſa foibleſſe; & reprenant courage, il prononça finement un diſcours très-embrouillé, pour parvenir à un double but. Le premier étoit de faire croire d'abord qu'il étoit dans l'embarras, pour mieux jouir enſuite de la ſurpriſe qu'il méditoit; le ſecond conſiſtoit à partager, par ſon diſcours, l'attention des Spectateurs, pour pouvoir ſubſtituer, ſans être aperçu, aux deux arganeaux fendus qu'il avoit laiſſés ſur la table, deux autres arganeaux non fendus; ayant réuſſi ſelon ſes déſirs, il fit croire, par cette nouvelle circonſtance, que ſes moyens m'étoient inconnus. Cet exemple, comme cent autres, prouve ce que nous avons dit dans la préface du premier Volume, ſavoir, *qu'à meſure que les eſprits s'é-*

clairent ; l'induſtrie ſe replie & invente de nouveaux moyens de ſéduction.

M. Hill ayant fait obſerver à la Compagnie que les arganeaux préſentés en dernier lieu n'étoient pas ceux qu'on avoit attachés aux jambes, les Spectateurs les plus judicieux furent de ſon avis ; il y en eut même quelques uns qui aſſurèrent les avoir vu eſcamoter ; mais Pilferer nia hardiment le fait, & propoſa de prouver la fauſſeté de cette accuſation, en ſe faiſant attacher avec une corde ou un ruban de fil, pour qu'on ne pût pas le ſoupçonner de ſe dégager à l'aide d'un anneau préparé.

On auroit pu ſans doute lui repliquer qu'une tricherie de plus qu'il alloit employer ne prouveroit point qu'il n'eût employé celle dont on l'accuſoit ; mais l'emphaſe avec laquelle il promit des choſes plus extraordinaires, inſpira la plus grande confiance, & l'Aſſemblée l'encouragea par de nouveaux applaudiſſemens.


Pl. I. Fig. 1
B
A
C
Fig. 2
D

Pl. II. Fig. 3.

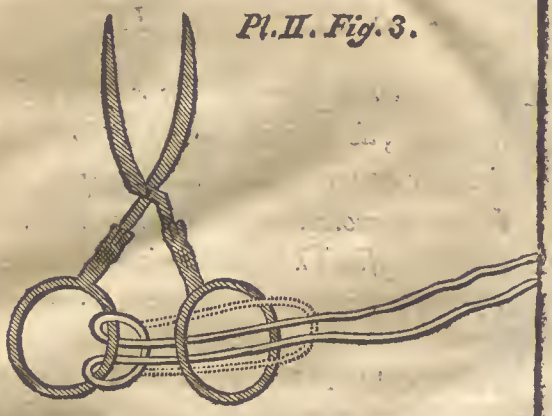


Fig. 4.

SECTION II.

Deux moyens différens, l'un ancien, l'autre nouveau, de se faire lier les Pouces, & de se délier en un instant. Métamorphose d'un Verre en morceaux de papier. Réflexions sur les fausses Théories. Prétention absurde. Preuve captieuse de cette prétention.

ALORS il se fit lier fortement les deux pouces avec une jarretière, & faisant couvrir d'un chapeau ses mains ainsi attachées, il fit voir aussi-tôt sa main droite dégagée de la main gauche, qui seule restoit sous le chapeau. Versant ensuite du vin dans un verre, il prononça ces mots : *Quand j'ai les mains bien garrottées, je commence toujours par déboucher une bouteille pour boire un coup à la santé de celui qui m'a lié....*

Immédiatement après avoir bu, il porta gravement ses regards vers le plafond, & parut saisi d'étonnement comme s'il avoit aperçu quelque phénomène très-singulier, toute l'Assemblée levant alors les yeux, il saisit ce moment pour jeter en l'air le verre dans lequel il venoit de boire; mais ce verre parut alors

métamorphosé en papier, car on ne vit descendre que des morceaux de cartes.

On alloit lui faire quelques observations sur cette dernière circonstance, lorsque, présentant à son voisin ses deux mains bien attachées comme auparavant, il lui dit : Je vous prie, Monsieur, dénouez bien vîte cette jarretière, car mes deux pouces sont tellement serrés, qu'après avoir senti la plus vive douleur, je craindrois que la circulation du sang ne fût arrêtée, ce qui pourroit produire la gangrène, dégénérer en sphacèle, & causer la mort. Les idées de mort & de gangrène achevant d'absorber l'attention de la Compagnie, empêchèrent de voir le moyen grossier qu'il venoit d'employer dans ce dernier tour. Quand on eut dénoué la jarretière, son empreinte, qui paroissoit bien marquée sur les deux pouces, causa cependant la plus grande surprise, en démontrant aux plus incrédules qu'on venoit de défaire des nœuds bien réels & bien serrés ; d'ailleurs il n'étoit guère possible de supposer que c'étoient des nœuds feints & simulés, parce que celui qui les avoit faits étant un peu l'antagoniste du faiseur de tours, ne devoit pas être d'intelligence avec lui, & n'étoit guère propre à lui servir de Compère. Ajoutons à tout cela, que la rapidité avec laquelle les trois derniers tours venoient de se succéder, n'avoit

laiſſé à perſonne le temps de réfléchir; c'eſt pourquoi l'amour du merveilleux, & la crédulité naturelle des Spectateurs, auroient pu, dans ce moment, porter l'admiration à ſon plus haut point, quand même le Thaumaturge auroit mis dans ſes preſtiges moins de hardieſſe, & dans ſes diſcours un peu moins d'emphaſe.

Après avoir reçu les louanges les plus exagérées, voyant que perſonne ne propoſoit aucune difficulté ſur les trois dernières expériences, il crut que, pour mieux triompher, il devoit demander des objections; c'eſt pourquoi il fit cette déclaration moitié humble, moitié gaſconne: » Juſqu'ici, Meſſieurs, vos bontés m'ont » accordé les mêmes éloges que j'ai reçus par- » tout ailleurs; mais ce ne ſont point de vaines » louanges que mon cœur déſire, ce ſont des » conſeils, des obſervations, & votre indulgen- » ce. S'il y a quelqu'un dans la Compagnie qui » puiſſe expliquer ce que je viens d'exécuter » ſous vos yeux, qu'il parle hardiment, qu'il » dévoile tout; s'il peut découvrir la vérité, je » ſuis prêt à lui rendre hommage par un aveu » ſincère; mais, ſi je ſuis le ſeul poſſeſſeur de » mes ſecrets, comme je vous forcerai peut-être » d'en convenir, vous n'avez vu juſqu'à préſent » que le commencement de mon petit ſavoir: » ceſſez donc de m'applaudir, ſuſpendez votre

» admiration, retenez vos éloges, & gardez au» moins vos applaudiſſemens pour les merveilles » que je vous prépare ».

M. Hill s'étant alors approché de moi, me dit à l'oreille : Que penſez-vous de tout ceci ? Je crois, lui répondis-je, qu'on nous fera bientôt voir les plus petits tours de gibecière ; car, pour nous faire tout admirer, on vient de préparer les eſprits en captant notre eſtime par une apparence de modeſtie, & en montant notre imagination par des promeſſes hyperboliques ; un Eſcamoteur, quand il eſt ſûr d'avoir excité l'enthouſiaſme, n'offre plus que de petits tours de paſſe-paſſe, qu'il relève néanmoins par des diſcours emphatiques, ſemblable à cet égard aux Marchands de vin de Paris, qui, lorſqu'ils s'aperçoivent que les buveurs ſont enivrés d'un vin médiocre, leur en fourniſſent du plus mauvais, qu'ils font alors paſſer pour du Bourgogne ou du Champagne.

Comme on ſe préparoit à faire de nouvelles expériences, M. Hill profitant de l'invitation de Pilferer, donna à la Compagnie l'explication du tour qui venoit de produire un ſi grand effet.

On commence, dit M. Hill, par ſe faire attacher avec un ruban de fil le pouce de la main gauche ; quand on a fait faire un double nœud, on prend la partie du ruban tournée vers la main droite ; on la fait paſſer entre l'in-

dex & le pouce de cette dernière main pour prier la même perſonne de bien lier les deux pouces enſemble par deux autres nœuds ; & dans l'inſtant où on lui préſente les deux mains ainſi rapprochées, quatre doigts de la main droite s'entrelacent dans cette partie du ruban qui doit lier le ſecond pouce : par ce moyen, quelque ſerrés que ſoient les deux nœuds qu'on fait ſur ce dernier, on peut toujours le dégager en lâchant ce qu'on a retenu avec les quatre autres doigts, & qu'on cachoit adroitement en tenant la main droite dans la main gauche. *Voyez les fig. 5, 6 & 7.*

On sent que, par le même moyen, on peut donner à la main droite sa première position, pour qu'elle paroisse attachée à la main gauche comme auparavant. Quant à la métamorphose du gobelet, continua M. Hill, c'est ici le plus simple & le plus facile de tous les tours d'escamotage : on fait avec le bras droit deux mouvemens, l'un vers la terre comme pour prendre l'élan, & l'autre vers le ciel comme pour jeter le gobelet; on profite du premier de ces mouvemens pour lâcher le gobelet sur une serviette qu'on tient sur ses genoux, & l'on employe le second à jeter vivement vers le plafond, des morceaux de cartes qu'on tenoit cachés dans les deux petits doigts de la main, & qu'on avoit pris un instant avant de verser à boire. Lorsqu'on fait le second mouvement, le spectateur est déjà frappé des tours précédens, & voyant dans cet instant un tour auquel il ne s'attendoit point, il n'est pas étonnant qu'il soit un peu plus crédule qu'à l'ordinaire; d'ailleurs, comme il vient de voir le verre dans la main du faiseur de tours, & que la rapidité des cartes dans leur ascension ne lui permet pas de les distinguer, il croit naturellement, dans sa première idée, qu'on a jeté le verre en l'air; mais, comme les cartes descendent ensuite avec assez de lenteur pour qu'on puisse les aperce-

voir distinctement, il est si stupéfait de ne pas voir descendre le gobelet, & si ébloui des tours précédens, qu'il s'imagine naturellement que le verre est métamorphosé en morceaux de papier. Qu'on ne croye point, ajouta M. Hill, que j'exagère ici la crédulité du spectateur : j'ai vu à Londres, un Littérateur de beaucoup d'esprit, soutenir en pareille circonstance, qu'il avoit vu réellement monter le gobelet & expliquer ce tour de la manière suivante. La première idée, disoit-il, qui se présente à l'esprit, est de croire que le gobelet est changé en papier ; mais comme une pareille métamorphose est sans doute impossible dans la nature, je pense que la Chimie peut, en combinant diverses substances, répandre dans l'air des vapeurs qui forment sur nos yeux une illusion d'optique ou de dioptrique, & nous font apercevoir, par ce moyen, des morceaux de papier là où il n'y en a peut-être point. On voit, continua M. Hill, que cette théorie n'est pas fort lumineuse, & qu'il seroit bien difficile de la réduire en pratique ; elle ressemble, lui dis-je alors, à celle qu'on a donnée de nos jours pour expliquer par des émanations électriques & des vapeurs aériformes, un tour de passe-passe qu'on fait avec la baguette divinatoire. Il est évident que de pareilles explications sont cal-

quées sur le discours de Sganarelle, dans la Pièce du *Médecin malgré lui*, lorsqu'il explique, par les humeurs peccantes, comment la fille de Géronte ne peut pas parler; on y trouve des mots qui ne signifient rien & voilà tout, *cabricias arti turam catelamus*, c'est la vraie raison pour laquelle votre fille est muette; *ossabundus nequeis potarium;* & voilà pourquoi les vapeurs font tourner la baguette; *ocus bocus tempera bonus;* & voilà pourquoi un homme peut avoir une dent d'or.

Ne croyez pas, dit alors M. Hill, que ces sortes d'explications soient absolument inutiles à ceux qui les donnent. Un galimathias, quel qu'il soit, en impose toujours à quelqu'un; la théorie la plus obscure trouve toujours des partisans, parce qu'il y a des gens qui n'admirent que ce qu'ils n'entendent point: les explications énigmatiques ont un autre avantage; elles sont ordinairement si pleines de phébus & de néologisme, & en même temps si longues, qu'une infinité de personnes aiment mieux croire l'Auteur sur sa parole, que de lire une dissertation sans fin.

Je ne sais si M. Hill croyoit avoir réduit au silence le faiseur de tours; mais celui-ci lui repliqua vivement que toutes ses observations étoient fausses & erronées. Je ne peux, dit-il, réfuter en détail tout ce qu'on vient de dire con-

tre moi; mais je m'en vais répéter le dernier tour, & le dévoiler moi-même à la Compagnie, pour faire voir qu'on ne connoît rien à mes opérations; auſſi-tôt il ſe fit lier les deux pouces, & ouvrant enſuite les deux mains, il les fit examiner de tous côtés, pour prouver qu'il n'avoit pas retenu, comme le prétendoit M. Hill, une partie du ruban entre ſes doigts. M. Hill voulut parler pour dévoiler cette nouvelle ſupercherie; mais le Jongleur lui coupa la parole, & fit obſerver lui-même à la Compagnie, qu'il faiſoit uſage de deux rubans, tenant enſemble par un petit crochet qu'il cachoit adroitement entre le pouce & le métacarpe de la main gauche. Ce crochet étoit aſſez court, pour qu'en le preſſant de l'index de la main droite, on pût facilement dégager la main gauche en déſuniſſant les deux rubans. *Voyez la fig. 8.*

Ici M. Hill voulut repliquer qu'il connoiſſoit ce dernier moyen; mais qu'on n'en avoit pas

fait usage dans le premier cas, parce qu'il avoit vu employer un ruban entier, &c. Mais les satellites de Pilferer, distribués dans toutes les parties de la Salle, firent un brouhaha qui empêcha M. Hill de se faire entendre; ensuite on vit un exemple frappant de ce penchant naturel, qui nous porte à imiter certains mouvemens qu'on voit dans autrui; car, de même que le rire, les pleurs, le bâillement, la terreur & les convulsions magnétiques se communiquent & se propagent quelquefois par imitation, on vit que les exclamations forcées & l'admiration simulée des Compères, produisirent dans toutes les têtes chaudes une admiration réelle, qui fut portée, je ne dis pas jusqu'à l'enthousiasme, mais jusqu'à la folie. Les têtes froides, qui étoient en petit nombre, furent les seules préservées de la contagion; & l'on décida, à la pluralité des voix, que M. Hill étoit un imposteur, & que l'incomparable Pilferer étoit pour le moins un très-grand personnage.

Le Bohémien voyant que l'assemblée sembloit avoir sur les yeux un voile épais qui l'empêchoit de voir la vérité, voulut profiter de cet aveuglement pour faire passer des propositions absurdes; il savoit que c'étoit là le vrai moyen d'obtenir le plus grand nombre de suffrages; il étoit si persuadé de la crédulité po-

pulaire, qu'il disoit en lui-même : *quò absurdiùs, eò meliùs.*

Je vous ai appris, MM., dit-il, d'un air grave & naïf, que lorsque j'étois prisonnier de guerre à Calcutta (*c'étoit, s'il m'en souvient, le 29 Septembre*), je me délivrai très-facilement des fers dont on avoit voulu me charger au fond d'une prison; celui de vous qui m'a interrompu dans ma narration, m'a empêché de vous conter le plus beau de l'histoire; vous saurez donc qu'il n'y avoit pas deux minutes que j'étois enchaîné, & le geolier n'avoit pas encore achevé de verroniller les portes du cachot, que je m'étois échappé par le trou de la serrure.

Ici, un murmure général lui fit comprendre qu'il avoit porté les choses un peu trop loin, & que les esprits ne paroissoient pas disposés à l'en croire sur sa parole. Cependant enhardi par ses premiers succès, il ne désespéra point de venir à bout de son entreprise, & continua de cette manière : Je sais, MM., que j'annonce une chose incroyable, & que par le désir de vous plaire, je m'expose au risque de passer pour un menteur; mais daignez m'écouter jusqu'à la fin, & vous serez de mon avis : N'est-il pas vrai qu'il fut un temps où l'on croyoit qu'il étoit impossible de braver la foudre, où l'on regardoit comme téméraires toutes les entre-

prises des savans à cet égard : tout cela empêchera-t-il qu'il n'y ait bientôt autant de manufactures de Paratonnerres, qu'il y a de magasins de Parapluies ? D'une autre part, n'a-t-on pas vu en Europe d'illustres Académiciens prouver par $a + b - \frac{b}{c}$, que l'animal à deux pieds & sans plumes ne pourroit jamais disputer à l'aigle l'empire des airs; que toutes les tentatives à cet égard étoient une suite naturelle de l'amour du merveilleux ; que les Poëtes n'avoient donné des ailes à Dédale que pour amuser l'imagination, mais que la Fable de l'imprudent Icare ne pourroit jamais se réaliser : qu'a-t-il résulté de cette prétendue démonstration ? Le génie brisant toutes entraves, a passé les bornes que le calcul vouloit lui prescrire, & l'heureux Pilastre, après avoir perfectionné l'art de Montgolfier, obtient aujourd'hui le suffrage des Rois, en planant majestueusement sur les nuages.

Ici Pilferer fut généralement applaudi ; croyez donc, ajouta-t-il, qu'il n'est rien d'impossible à l'homme, qu'un génie supérieur peut franchir toutes les barrières, & vaincre des difficultés qui paroissent insurmontables au vulgaire des Philosophes ; & qu'il existe dans la nature des moyens secrets connus des ames privilégiées, à l'aide desquels un homme peut non seulement passer à travers le trou d'une aiguille, mais

encore se rendre tout à fait invisible, ce qui peut être bien utile dans plusieurs occasions, soit en politique, soit en amour. Au reste, je n'exige point qu'on me croye sur ma parole, j'en appelle à l'expérience : *Non verbis, sed operibus credite.*

SECTION III.

Divers secrets pour tirer en apparence des Écus d'une Bourse sans l'ouvrir.

CES dernières paroles prononcées d'un ton qui porta la persuasion dans tous les esprits, firent croire à toute l'Assemblée qu'on alloit voir quelque expérience étonnante & sublime. Cette idée trompeuse fut conçue avec d'autant plus de facilité, que dans cette erreur le cœur étoit de moitié : chacun désiroit dans ce moment de voir des choses merveilleuses, & l'on s'imagine toujours facilement ce que l'on désire.

Un instant après, on fut effectivement bien étonné, non pas de voir l'expérience miraculeuse qui venoit d'être annoncée, mais de voir que le grand prometteur, au lieu de tenir sa parole, ne présentoit à la Compagnie qu'une puérilité. Il fit voir une bourse dans laquelle étoient des écus de 6 livres, qu'il faisoit sonner

en la ſecouant. Il propoſa d'en tirer ces écus ſans ouvrir la bourſe, & conclut de là qu'un homme pouvoit, par le même moyen, ſortir d'un cachot ſans en ouvrir la porte.

Vous voyez, me dit alors en riant M. Hill, que les opérations d'un Faiſeur de Tours ſont autant d'utiles leçons. La dernière qu'on vient de nous propoſer eſt pour le moins auſſi inſtructive & auſſi parlante que la Fable de la Montagne en travail.

Parturient montes, naſcetur ridiculus mus.

Pilferer comprit que M. Hill connoiſſoit le Tour dont il s'agiſſoit dans ce moment, & craignant qu'il ne l'expliquât, il ſe plaignit amèrement de ce que certaines perſonnes ſembloient prendre plaiſir à l'embarraſſer. Si ces perſonnes étoient aſſez inſtruites, ajouta-t-il finement, pour enſeigner les vrais principes de mon Art, je ne pourrois pas en être fâché, puiſque leurs efforts tendroient alors au progrès des lumières; mais, comme on ne voit en elles que de la préſomption avec un grand fonds d'ignorance, & des diſpoſitions propres à la conſerver, j'ai d'autant plus de raiſon de m'en plaindre, que leur principal but eſt de me rendre odieux & d'en impoſer au Public.

Quelque gratuite & mal fondée que fût cette

accuſation, elle fit le plus grand effet ſur les eſprits foibles, puiſqu'ils crurent ſur ſa parole un homme qui, depuis une heure, ne les amuſoit que par des menſonges; dans le même inſtant, l'eſſaim de Compères diſperſés dans le parterre fit un bourdonnement qui nous obligea de garder le ſilence. Le Bohémien raſſuré par le ſecours des Tartares qu'il avoit ſoudoyés, continua de cette manière :

Je ne puis, Meſſieurs, paſſer moi-même aujourd'hui dans le trou d'une aiguille ou dans le goulot d'une bouteille, parce que je n'ai pas les ſimples qui ſervent pour cette expérience vraiment ſingulière.

Alors un homme de l'amphithéatre l'interrompit, en s'écriant d'une voix forte, qui annonçoit ſon mécontentement : Je ſoupçonne en effet que, pour votre expérience, il faudroit des ſimples, & que vous ne trouvez pas en nous aſſez de ſimplicité; mais ſi c'eſt des plantes qu'il vous faut, nommez-les-moi, je les enverrai quérir chez mon Herboriſte. Monſieur, répondit le Bohémien, avec un air reſpectueuſement hypocrite, la principale de ces plantes s'appelle en Latin, *Semper viridis;* en Arabe, *Eproukemou;* en Anglois, *Always green;* en Langue Japonoiſe, *Kariontou;* en Etruſque, *Moskargouné.* — Je n'ai pas beſoin de ta kyrielle,

kyrielle, repliqua la voix forte de l'amphithéatre, nomme-la seulement en Hollandois. Le Bohémien répondit, qu'étant étranger au Cap de Bonne-Espérance, il ne pouvoit savoir le nom des plantes en langage vulgaire, & que, d'ailleurs, celle dont il avoit besoin, n'étoit point chez les Herboristes du voisinage, puisqu'on ne la trouvoit que dans les déserts de l'Arabie. Ne croyez pas, continua-t-il avec audace, que j'invente ceci pour me dispenser de faire le Tour que je vous ai promis; il doit m'en arriver demain par un vaisseau qui vient de la Mer Rouge, &, si elle est telle que je l'ai demandée, c'est-à-dire, si on l'a cueillie la veille de la Saint-Jean, pour qu'elle soit douée de toute sa vertu, vous serez, dans peu de jours, le témoin irrécusable de ses merveilleux effets. En attendant, je vous prie de vous contenter du Tour que je viens de vous offrir, & qui prouve mieux qu'on ne croiroit d'abord combien il est facile à un homme de passer dans le goulot d'une bouteille: en effet, Messieurs, dit-il, en secouant les écus dans la même bourse, un homme quelconque est toujours plus petit, respectivement au goulot d'une bouteille, que ne l'est un écu de 6 livres, eu égard aux pores imperceptibles du drap qui forme cette bourse: or, je peux faire passer invisible-

ment des écus à travers les pores de ce drap : donc je pourrai, à plus forte raison, entrer moi-même dans une bouteille. Alors il fit manier cette bourse par différentes personnes, & l'on vit qu'elle étoit formée de douze morceaux de drap, si bien cousus par-tout, qu'on ne voyoit aucune ouverture ; cependant, un instant après, en la tenant dans ses mains, qu'il couvroit d'un chapeau, il ôta les écus, & fit voir que la bourse étoit aussi bien fermée qu'auparavant. M. Hill en examina les coutures, & n'y vit aucune espèce de supercherie ; une personne de la compagnie nous dit qu'il n'y avoit, dans cette tour, qu'un peu d'escamotage ; que Pilferer avoit mis subtilement dans sa poche la première bourse où étoient les écus, pour y substituer une bourse vide parfaitement semblable, & que tous les Spectateurs prenant celle-ci pour la première, on s'imaginoit naturellement que les écus en étoient sortis, quoiqu'ils fussent toujours dans la même ; au reste, ajouta la même personne en parlant à Pilferer, pour achever de le convaincre par un argument *ad hominem*, la première bourse & les écus sont actuellement dans la poche droite de votre habit ; car c'est là que vous avez porté rapidement la main, sous prétexte de prendre de la poudre de sympathie.

La meilleure manière de réfuter cette objection, étoit pour le Bohémien de faire voir qu'il n'avoit aucune bourse dans la poche droite de son habit, & de permettre qu'on y mît la main; mais il ne jugea pas à propos d'employer cette réponse, ce qui fit croire pour un moment qu'il étoit pris au trébuchet. Cependant cet homme, pétri de ruses, ne manqua pas de ressources, il tendit un piége qui lui réussit parfaitement; il éluda la difficulté par une défaite, que la plupart des Spectateurs regardèrent comme une réponse triomphante: Il existe, dit-il, un moyen bien simple & bien certain de vous prouver que je n'escamote point la bourse où sont les écus; c'est d'y fondre de la cire, d'y faire apposer le cachet de plusieurs personnes, & de faire vérifier ces cachets avant & après l'opération, pour démontrer que c'est la même bourse, qui sans avoir aucune ouverture, peut se trouver tantôt pleine & tantôt vide. On accepta la proposition. Pilferer passa pour un moment derrière la toile, & reparut bientôt après avec une bourse pleine d'écus, construite en apparence comme la première; on y posa deux cachets; Pilferer la couvrant d'un chapeau, en tira successivement quinze écus de 6 livres, qu'il jetoit un à un sur le théâtre à mesure qu'il les ôtoit. Quand il eut

fini, on vérifia les cachets, & il fut généralement reconnu que la bourse qui étoit actuellement vide, étoit la même que celle où étoient auparavant les écus de 6 livres. On fut si occupé à vérifier les cachets, qu'on ne porta aucune attention sur le point essentiel, qui faisoit, dans ce moment, le vrai nœud de l'affaire. Quoique la bourse ressemblât extérieurement à celle dont on avoit examiné les coutures, elle en étoit cependant bien différente. Une de ses douze coutures étoit faite de façon qu'on pouvoit facilement en écarter les bords : quand on pinçoit le drap pour le tirer d'une certaine manière, deux fils différens qui la formoient cédant alors à l'effort des doigts, présentoient une espèce de petite grille à barreaux parallèles, à travers lesquels on pouvoit faire passer un écu de 6 livres. Une autre manière de tirer les morceaux de drap rapprochoit les bords de la couture, & faisoit disparoître les fils.

Cette construction étant connue de beaucoup de personnes, le Bohémien s'imagina que ce Tour ne produiroit pas beaucoup de surprise, & qu'il étoit nécessaire de porter l'attention des Spectateurs sur un nouvel objet; il s'en tira par une ruse nouvelle, qui prouve en même temps combien cet homme étoit fécond en ressources, & combien il étoit persuadé de la foiblesse de

l'esprit humain; il parla lui-même du moyen qu'il venoit d'employer; & quoiqu'il s'en fût réellement servi, il fit croire qu'il n'en avoit jamais fait usage : Je sais, dit-il hardiment qu'on vend des livres où l'on explique la manière de faire des coutures qu'on peut ouvrir & fermer à volonté; mais les auteurs de ces sortes d'ouvrages ne connoissent point les vrais secrets de mon art; je n'ai jamais employé de stratagèmes aussi grossiers que ceux qu'ils prétendent enseigner au Public. Voici, continua-t-il en montrant une bourse de tricot, une pièce qu'on ne soupçonnera surement pas d'être mal cousue, je vais m'en servir pour faire le même Tour; & vous conviendrez bientôt que je n'employe ni les fausses coutures pour tirer les écus d'une bourse, ni les fausses portes pour sortir d'une prison; mais, ajouta-t-il, je fais attention qu'en exécutant le tour, avec une bourse que je fournirai moi-même, on m'accusera peut-être d'y avoir fait quelques préparatifs : qu'on me fourniſſe donc une bourse telle qu'on jugera à propos; qu'on préfère, si l'on veut, un bas de soie ou de laine : quelqu'un en tiendra l'embouchure bien serrée, tandis que j'en tirerai un écu avec la même facilité que j'aurois à sortir d'une prison. Alors on lui donna un bas de soie dans lequel il mit un écu. Il en lia forte-

ment l'embouchure, qu'il donna d'ailleurs à tenir à une perſonne de la Compagnie ; cependant l'ayant couvert d'un chapeau, comme il avoit couvert la bourſe dans les deux tours précédens, il en tira l'écu, & fit remarquer un inſtant après qu'il n'avoit pas fait la moindre ouverture dans le pied du bas où il avoit d'ailleurs attaché particulièrement l'écu en le liant avec un peu de ficelle. *Voyez la fig. 9.*

L'adreſſe avec laquelle ce Tour fut exécuté, & le diſcours qui fut prononcé en même temps, me paroiſſoient réunir tous les ſuffrages, lorſque je m'adreſſai à M. Hill pour ſavoir s'il accordoit le ſien. J'avoue, me dit-il froidement, que cet homme eſt fort adroit & très-fertile en expédiens ; il ſurpaſſe même tous ſes Confrères par la manière ingénieuſe dont il combine ſes Tours pour étayer les plus foibles par les plus forts ; la multiplicité des moyens

qu'il employe pour produire des effets qui ſont les mêmes en apparence, en impoſera toujours au grand nombre. A meſure qu'on dévoile ſes procédés, il en employe un nouveau pour faire croire qu'on a mal expliqué ſes opérations : lorſque ce plan lui réuſſit, il triomphe en apoſtrophant ſes adverſaires pour entamer une querelle ; & ſi, dès le commencement de la diſpute, celui qui a donné les premières explications ſe décide à garder le ſilence pour ne pas ſe compromettre, une certaine partie du Public croit auſſi-tôt que le Faiſeur de Tours a remporté une victoire honorable, parce que les Spectateurs vulgaires ignorent les raiſons qu'on peut avoir pour ne pas lutter contre un Eſcamoteur, & pour lui laiſſer, par ce moyen, une apparence de ſupériorité.

Un homme qui étoit à côté de M. Hill lui demanda alors s'il pourroit bien expliquer le dernier Tour qu'on venoit de faire trois fois ; M. Hill lui répondit qu'il n'avoit pas vu faire trois fois le même Tour. Excuſez-moi, dit le voiſin, puiſqu'on a tiré trois fois des écus d'une bourſe ou d'un bas de ſoie. Pardonnez-moi, repliqua M. Hill, puiſque dans le premier de ces trois Tours on n'a rien tiré de la bourſe, & qu'on a ſeulement ſubſtitué une bourſe vide à une bourſe pleine. Quant à l'expérience du

bas de soie, on n'a pas pu en tirer un écu, puisqu'il n'y en avoit point. Cependant, dit le voisin, j'ai vu mettre l'écu de 6 liv. dans le bas de soie, & quand on a eu attaché le bas par l'embouchure, l'écu paroissoit y être encore, par la forme ronde qu'il donnoit à la partie du bas qui lui servoit d'enveloppe. Je sais bien, répondit M. Hill, qu'on a commencé par mettre l'écu de 6 liv. dans le bas; mais je sais aussi qu'après l'en avoir fait sortir, en secouant le bas comme par mégarde & par distraction, on s'est contenté de faire semblant de l'y remettre, & qu'on y a réellement mis alors une longue aiguille ployée en rond, qui donnoit à son enveloppe la même forme qu'auroit pu lui donner l'écu de 6 livres. Cette aiguille ainsi ployée a passé en tournant entre les fils, & n'y a pas laissé plus de traces de son passage que si elle avoit été bien droite; *fig.* 10.

Le Faiseur de Tours laissant tomber l'écu de 6 livres, qu'il tenoit serré entre la naissance du

pouce & celle du petit doigt, a fait voir qu'il n'y avoit plus rien dans le bas, & tout le monde a cru & croit encore que l'écu étoit sorti par un trou infiniment petit; d'où l'on conclura peut-être que le Thaumaturge peut passer lui-même à travers le trou d'une serrure, comme il s'en est vanté. Cette explication parut très-satisfaisante & très-judicieuse à tous ceux qui l'entendirent; mais comme elle ne fut entendue que d'une douzaine de personnes, le grand nombre se retira tout émerveillé, & crut positivement que si Pilferer n'étoit pas un peu sorcier, il avoit au moins découvert dans la nature de nouvelles lois inconnues à toutes les Académies.

CHAPITRE II.

Section Premiere.

Ancienne méthode de faire le Tour des trois Canifs. Divers moyens de cacher un Compère, & de faire croire qu'on n'en a point, lors même qu'on en employe plusieurs.

Quelque temps après, Pilferer répandit avec profusion, dans toute la Ville, des annonces dans lesquelles il promettoit de faire des tours différens de tous ceux qu'on avoit vus jusqu'a-

lors; cependant il ne fit que d'anciens Tours, qu'il avoit annoncés ſous des noms inconnus, pour faire croire qu'ils étoient nouveaux, & dont quelques uns parurent nouvellement inventés, parce que l'Agent qu'on employoit, quoique connu depuis long-temps, étoit aſſez bien déguiſé. M. Hill les devina tous, excepté une petite expérience qui conſiſte à faire ſauter à terre un canif qu'on met avec deux autres dans un gobelet, ou qu'on appuye tout ſimplement ſur ſes bords. M. Hill ne découvrit point ce Tour, ſoit qu'il n'en fût pas aſſez frappé pour y donner toute ſon attention, ſoit parce que dans certains momens il étoit ſi pareſſeux qu'il ne vouloit pas ſe donner la peine de réfléchir, ſoit enfin parce que les eſprits pénétrans, capables de vaincre de grandes difficultés, s'endorment quelquefois, & ſont arrêtés par les plus petits obſtacles. Quoi qu'il en ſoit de la cauſe qui empêcha M. Hill de faire uſage de ſa pénétration ordinaire, il ne faut pas conclure de là qu'il n'avoit point d'aptitude à expliquer les Tours, parce que, comme le dit ſagement le judicieux Horace dans le Poëme didactique qui eſt le chef-d'œuvre de cet Écrivain, & qu'on regardera dans tous les ſiècles comme le code du bon ſens & de la raiſon,

Quandoque bonus dormitat Homerus.

L'illuſtre ami de Mécène étoit trop éclairé pour croire qu'on pouvoit juger un homme par une ſeule négligence; bien différent à cet égard de quelques Auteurs du troiſième ordre, qui prétendent juger d'un Ouvrage entier par une ſeule phraſe, & qui, s'érigeant en juges dans une cauſe qui n'eſt pas de leur compétence, croyent trouver une erreur là où il n'y en a point, & concluent de cette erreur ſuppoſée, & non prouvée, que l'Ouvrage entier ne contient que des abſurdités, & que l'Auteur vaut auſſi peu que l'Ouvrage.

M. Hill n'eut pas la patience de paſſer vingt-quatre heures ſans ſe faire expliquer le Tour qu'il n'avoit pu deviner; il fut donc trouver l'Eſcamoteur après la ſéance, & celui-ci dévoilant ſon ſecret pour ſix ducats, apprit à M. Hill qu'il falloit gliſſer au fond du verre un petit écu attaché à un fil, & qu'un Compère tirant un bout de ce fil à l'inſtant choiſi par la Compagnie, faiſoit ſauter celui des canifs qui étoit appuyé ſur le petit écu.

M. Hill, fâché d'avoir payé ſi cher un Tour qu'on exécutoit par un moyen auſſi ignoble, en fit des reproches au Bohémien, qui lui répondit de cette manière : Qu'importe le moyen dont je me ſers, pourvu que je parvienne à mon but; qui conſiſte à produire le plus grand étonnement poſſible, pour attirer à mon Spectacle un grand

concours de monde, & par ce moyen eſcamoter au Public un grand nombre de ducats. Les vrais connoiſſeurs ſavent par expérience que les procédés les plus groſſiers ſont quelquefois les meilleurs pour exciter l'admiration, parce que le ſpectateur vulgaire qui voit des effets frappans, ne peut s'imaginer qu'ils puiſſent provenir d'une ſi ſimple cauſe.

Bientôt après, M. Hill m'ayant raconté ce qui venoit de ſe paſſer, & la dépenſe qu'il avoit faite pour apprendre le plus petit de tous les Tours, je lui fis un reproche amical de ſon trop grand empreſſement à ſe faire inſtruire d'un ſecret qu'il auroit pu dévoiler lui-même, s'il avoit voulu ſe donner la peine de réfléchir; & j'ajoutai que, dans tous les cas, j'aurois pu l'inſtruire moi-même ſur cet article : Quoi! me dit-il, vous connoiſſiez ce Tour! hé! comment avez-vous pu deviner qu'il y avoit un Compère? j'avoue que je n'aurois jamais ſoupçonné qu'on employât un moyen auſſi trivial; je lui répondis alors que je ne l'avois pas deviné; vous avez donc payé pour le ſavoir, me dit-il : je n'ai pas payé non plus, lui repliquai-je; mais je l'ai appris par des circonſtances favorables que le haſard m'a procurées : 1°. Dans une occaſion où on faiſoit ce Tour, j'ai vu gliſſer un petit écu au fond du gobelet, ce qui m'a fait

soupçonner qu'il pouvoit bien y avoir un fil & un Compère : 2°. Ce soupçon me rendant plus attentif & plus clairvoyant, m'a fait entrevoir la main du Compère dans l'instant où il tiroit le fil : 3°. Un de mes amis qui a vu la main du Compère en pareille circonstance, m'a assuré qu'il lui avoit donné un petit coup de canne sur les doigts pour lui prouver qu'on l'avoit aperçu : 4°. Enfin, le Compère qui a tiré lui-même le fil, pendant quatre ans, pour faire ce Tour, est venu l'autre jour chez moi, & m'a tout avoué sans difficulté, soit parce que ce n'étoit pas la peine de me cacher ce que je savois déjà, soit parce qu'il désiroit que je fisse un troc avec lui en l'initiant dans quelques uns de mes secrets, dont il étoit curieux.

M. Hill, propriétaire d'un Tour qu'il méprisoit, & qu'il croyoit avoir payé trop cher, ne fit aucune difficulté de l'enseigner à tous ses amis ; la renommée le portant bientôt de bouche en bouche, le publia en peu de temps dans tous les quartiers de la Ville, & les Citoyens en général pensèrent que la plupart des Tours qu'on avoit tant admirés chez Pilferer, se faisoient, comme celui des trois canifs, à l'aide d'un Compère.

Il y avoit déjà deux mois que le Bohémien ne paroissoit plus ; on le croyoit parti, avec d'autant

plus de raiſon, que dans ſa dernière ſéance, il avoit fait ſes adieux au Public; cependant il étoit retenu dans le pays par différens procès, qui, heureuſement pour lui, venoient de ſe civiliſer. On le croyoit déjà bien loin, lorſqu'il fit afficher qu'il alloit donner encore trois repréſentations de pluſieurs Tours inconnus, ajoutant finement à cette promeſſe des particularités qui devoient lui attirer un grand concours de monde; cependant, dans ces nouvelles ſéances, il fit à peu près les mêmes Tours qu'il avoit faits juſqu'alors; & quoiqu'il employât un Compère, il fit croire qu'il n'en avoit point par un tiſſu de ruſes dont le Public n'a jamais eu l'idée: Meſſieurs, dit-il avec un air de bonhommie qui perſuada à toute l'Aſſemblée que la vérité étoit ſur ſes lèvres, & la ſincérité dans ſon cœur; c'eſt à tort qu'on a fait courir le bruit que j'ai un Compère derrière la cloiſon. Otant alors de cette cloiſon deux morceaux de bois mal cloués, qu'il avoit eu la précaution de faire attacher légèrement pour avoir plus de facilité à les arracher: Voyez vous-mêmes, continua-t-il avec ſécurité, s'il y a quelqu'un de caché derrière les planches. Enſuite entrant dans une eſpèce d'enthouſiaſme, & prenant par le bras trois jeunes gens qui étoient ſur le théâtre, il les pria de paſſer derrière la cloiſon, & de certifier au Public que

ce Compère, dont on parloit tant, étoit un être imaginaire.

Le Public fut bien trompé par leur témoignage, car il ne savoit pas que ces trois personnes étoient elles-mêmes des Compères déguisés, qui, trouvant leur quatrième Confrère derrière la cloison, burent avec lui deux bouteilles de vin à la santé des bonnes gens, & s'approchèrent alternativement du trou qu'on venoit de former en arrachant des lambeaux de planches, d'où regardant le Public comme par une fenêtre, ils l'amusèrent par des pantomimes & des grimaces, & lui certifièrent qu'il n'y avoit jamais eu de Compères.

Ce stratagème, auquel on ne s'attendoit point, forma une espèce de coup de théâtre qui en imposa au commun des Spectateurs, & les gens d'esprit, qui n'en furent point dupes, furent si contens d'en avoir ri, qu'ils firent semblant de tout croire, & témoignèrent, en applaudissant à cette farce, combien ils étoient satisfaits qu'on l'eût inventée.

Bientôt après, le Bohémien boucha d'un morceau de tapisserie le trou qu'il avoit fait à la cloison en arrachant un morceau de planche mal cloué, & continua de faire des Tours qui supposoient l'assistance d'un Compère, mais qui, selon Pilférer, se faisoient par un simple mécanisme dont il prétendoit avoir le secret.

Il mit sur une table un Automate habillé à la Turque, qui, par ses mouvemens, répondoit à une infinité de questions; mais comme ces mouvemens étoient libres & spontanés, obéissant à la voix de quiconque leur commandoit; comme on vit d'ailleurs que l'Automate étoit appuyé sur une table clouée sur le théâtre, on pensa avec raison qu'il y avoit des fils cachés dans les pieds de la table, & que le Compère, par leur secours, agitoit des bascules pour faire remuer l'Automate selon le besoin; quelqu'un en fit la remarque, & Pilferer donna pour réponse, qu'en Prusse, en Allemagne, en Pologne, à Venise & à Naples, il avoit fait, chez différens Seigneurs, l'expérience de l'Automate, en le posant par terre ou sur une chaise au gré de la Compagnie. Je ne peux pas faire aujourd'hui l'expérience de cette manière, continua-t-il, parce que le mécanisme n'est pas monté pour cela; mais je peux, si on l'exige, arracher la table & la déclouer pour faire voir qu'il n'y a aucun fil d'archal dans ses pieds. Alors faisant de foibles efforts pour la déclouer, il parut ne pas pouvoir en venir à bout, & continuant de tirer la table de manière à faire croire aux esprits les plus difficiles qu'il avoit envie de la transporter ailleurs, il prononça ces mots: *Voulez-vous absolument que je l'arrache?*

Un

Un grand nombre de Spectateurs s'écria à plusieurs repriſes : *Oui, oui, qu'on l'arrache;* mais les Compères diſtribués dans le parterre s'écrièrent en même temps : *Non, non, qu'elle reſte.* Alors toute l'Aſſemblée ſe trouva diviſée en deux factions oppoſées, dont l'une crioit *oui*, & l'autre *non;* & dans cette eſpèce de combat, qui dura un demi-quart-d'heure, les Compères, comme plus obſtinés, remportèrent la victoire en criant les derniers.

Pilferer, ſelon ſes déſirs, s'en tint à leur déciſion, & donna à entendre que c'étoit par pure politeſſe; la table & les fils d'archal, cachés dans ſes pieds, reſtèrent donc à leur place, & l'offre ſeule que le Jongleur venoit de faire, d'arracher cette table pour prouver qu'il n'y avoit point de fil d'archal, paſſa pour une preuve inconteſtable qui devoit démontrer aux plus incrédules, qu'il n'y avoit ni fil ni Compère.

Après ce Tour, on fit l'expérience de la Montre pilée dans un mortier (*voy.* le Chapitre 23 du premier volume); & comme je m'aperçus qu'on ne faiſoit pas la ſubſtitution à l'aide d'un pilon creux dont on ſe ſert ordinairement; comme, d'ailleurs, Pilferer n'eſcamota pas lui-même la montre avec la main, puiſqu'il la fit poſer par autrui, je penſai que la ſubſtitution s'étoit faite à l'aide d'un Compère. Mais le Compère

ne pouvoit pas, dans ce cas-ci, être caché derrière la cloiſon, puiſque la table étoit iſolée au milieu du théâtre, diſtante de la cloiſon d'environ 7 à 8 pieds : M. Hill s'imagina qu'il y avoit un autre Compère caché dans le tiroir de la table; ce qui le confirma dans cette idée, ce fut la grandeur du tiroir, qui paroiſſoit avoir les dimenſions néceſſaires pour contenir au moins un enfant de 10 à 12 ans. M. Hill, pour diſſiper ce ſoupçon, pria Pilferer d'ouvrir ce tiroir; mais celui-ci répondit qu'il en avoit perdu la clef: Ne croyez pas, dit-il, qu'il y ait quelqu'un de caché, car je peux répéter l'expérience par-tout ailleurs. Auſſi-tôt il porta le mortier ſur une autre table où il n'y avoit point de tiroir aſſez grand pour contenir une perſonne; le Tour réuſſit également : mais M. Hill fit remarquer que la table étoit ſur des roulettes, & qu'avant de faire le Tour, Pilferer l'avoit pouſſée peu à peu comme par mégarde, pour l'approcher de la cloiſon, derrière laquelle il y avoit un Compère, qui dans ce cas-ci, pouvoit avoir fait la ſubſtitution à la place de celui qui étoit caché dans le tiroir de la première table : Vous ſavez bien, dit alors le Bohémien, qu'il n'y a pas de Compère derrière les planches, puiſque voilà trois Meſſieurs qui certifient n'avoir pu le trouver.

En ſuppoſant, dit M. Hill, qu'ils ayent dit la vérité pour l'inſtant où ils étoient derrière la cloiſon, cela ne prouveroit point que le Compère n'y eſt pas actuellement, puiſqu'il peut y être venu depuis cet inſtant-là. Paſſez derrière la cloiſon, dit Pilferer, pour vous aſſurer par vous-même qu'il n'y eſt point. J'aurai beau y paſſer, dit M. Hill; s'il prend la fuite avant que j'y arrive, je ne le trouverai pas. Paſſez-y toujours, dit le Bohémien, je vais répéter le Tour ſur la même table; & ſi vos ſoupçons ſont bien fondés, il faudra bien qu'il revienne. Cela eſt vrai, dit M. Hill, pourvu que cette fois-ci vous n'eſcamotiez pas vous-même la montre, ſoit avec la main, ſoit à l'aide d'un pilon creux. Partez avec confiance, repliqua Pilferer, en pouſſant M. Hill pour le conduire derrière la cloiſon, tandis que vous tâcherez en vain de trouver le Compère derrière les planches, mille perſonnes veilleront ſur moi, pour vous certifier à votre retour que j'ai fait mon opération, ſans tricher en aucune manière.

M. Hill étant paſſé derrière la cloiſon, le Tour fut exécuté pour la troiſième fois: je dépoſai moi-même la montre dans le mortier, que je couvris d'une ſerviette portée ſur trois bouteilles; bientôt après, je donnai cinq à ſix coups de pilon dans le mortier, après quoi on n'y

trouva que des morceaux de montre brisés & fracassés. Je les recouvris de la même serviette, & je les laissai un instant comme pour leur donner le temps de revenir à leur place, & de reprendre leur première forme, & enfin je tirai du mortier la montre toute entière telle qu'elle étoit auparavant; Pilferer n'avoit touché ni le pilon, ni la montre, ni le mortier. Dans ces circonstances, il n'étoit guère possible d'expliquer ce Tour sans supposer le secours d'un Compère; mais M. Hill nous assura très-positivement, quoiqu'en souriant, qu'il n'avoit pas vu de Compère derrière la cloison. Quand M. Hill fut revenu auprès de moi, je lui demandai ce qu'il pensoit de tout ceci : Je pense, me répondit-il, que mes soupçons étoient bien fondés, & que le Compère existe derrière les planches, quoique je ne l'aye pas vu. Comment cela, lui repliquai-je! C'est, me dit-il, que la cloison derrière laquelle j'ai passé, se trouve double; c'est-à-dire qu'elle est composée de deux cloisons parallèles arrangées de manière qu'elles paroissent n'en faire qu'une, mais assez éloignées l'une de l'autre pour cacher un homme; voilà ce qui m'a empêché de voir le Compère. Surpris de cette ruse dont je n'avois jamais eu l'idée, je passai moi-même derrière les planches pour vérifier le fait : mais quel fut mon étonnement, quand, au

lieu de trouver cette double cloiſon dont M. Hill venoit de me parler, je ne vis qu'une groſſe poutre verticale, qui ſembloit porter le poids de tout le plancher ſupérieur! Elle touchoit la cloiſon & réſonnoit comme un tonneau vide, quand on la frappoit, ce qui me fit croire qu'elle étoit compoſée de quatre planches clouées enſemble pour cacher le Compère. Je courus vers M. Hill pour lui dire d'abord qu'il n'y avoit pas de double cloiſon; il me répondit auſſi-tôt que la ſeconde cloiſon étoit faite de papier collé ſur toile, ſoutenue par un châſſis; & qu'étant ainſi très-portative, le Compère, en ſe retirant, pouvoit l'avoir emportée avec lui. Alors je lui parlai de la poutre creuſe, que j'avois aperçue: Je vois ce que c'eſt, dit M. Hill; c'eſt ici le comble de la ruſe, & le plus adroit de tous les artifices; vous ſaurez, ajouta-t-il, que dans l'inſtant où je tâtonnois derrière la cloiſon pour découvrir le Compère, il eſt venu une femme (c'étoit une Commère) qui m'a prié de regarder ſans rien toucher, & de ne rien révéler à l'aſſemblée dans le cas où j'apercevrois quelque choſe. Je lui ai promis, & je tiens ma parole, en ne parlant à la Compagnie, ni de la Commère, ni de la cloiſon que j'ai aperçue. Je penſe, continua M. Hill, que par un excès de prudence

& d'induſtrie, on avoit fait des préparatifs pour me faire repentir de mon indiſcrétion, dans le cas où j'aurois manqué à ma promeſſe, en révélant le ſecret de la Commère & de la double cloiſon. De plus, on auroit peut-être déſiré que j'euſſe fait cette révélation à la Compagnie, pour avoir le plaiſir de me mettre dans l'embarras, & de me faire ſiffler par le Public, en lui faiſant voir enſuite qu'il n'y avoit ni double cloiſon, ni Commère; toutefois on s'étoit réſervé la poutre creuſe pour continuer, à l'inſu du Public, de mettre à profit les ſecours du Compère, nonobſtant les recherches que les curieux & les incrédules pourroient aller faire derrière les planches. Cependant, continua M. Hill, gardons le ſecret que j'ai promis, & jouiſſons de la ſurpriſe des Spectateurs.

Elle fut grande, cette ſurpriſe, quand M. Hill aſſura pour la ſeconde fois qu'il n'avoit point aperçu de Compère derrière la cloiſon: cependant il reſtoit encore des eſprits rétifs, qui, ſans pouvoir donner aucune raiſon plauſible de leur incrédulité, refuſoient leurs ſuffrages à Pilferer; mais il fit ſur la fin une opération par laquelle les plus incrédules devinrent ſes proſélytes.

SECTION II.

Objection d'un genre ſingulier. Nouvelle méthode de faire ſauter un Canif.

ON a fait courir le bruit, dit le Bohémien, que je faiſois mes tours à l'aide d'un Compère : je vais démaſquer l'impoſture & démontrer la fauſſeté de cette imputation d'une manière bien victorieuſe; ce ne ſera pas en vous cachant les moyens dont je fais uſage, car alors le myſtère dont mes expériences ſeroient revêtues, vous feroit encore ſoupçonner une ſupercherie nouvelle dans la manière de cacher ce Compère que vous avez tant à cœur. C'eſt donc en vous dévoilant moi-même mes ſecrets, que je veux démontrer la futilité des explications qu'on a prétendu vous donner; n'attendez pas cependant que je vous explique chaque Tour en particulier, ce ſeroit nuire à ma fortune que de faire une révélation générale; mais je vais vous en expliquer un ſeul, & vous jugerez de tous les autres par cet échantillon.

Ab uno diſce omnes.

Le Tour des trois Canifs, ajouta-t-il, eſt un de ceux qu'on attribue au ſecours d'un Compère. On prétend que c'eſt à l'aide d'un fil, d'un petit écu, & d'une main cachée, que je produis le mouvement dans cette occaſion; mais un ſimple morceau de reſſort ployé en cercle, eſt le ſeul agent que j'employe; je mets dedans, un morceau de ſucre aſſez gros pour tenir le reſſort ouvert & lui donner preſque la forme de la lettre C. J'appuye enſuite celui des canifs que je veux faire ſauter à terre ſur l'extrémité de ce reſſort au fond d'un gobelet, & j'y verſe de l'eau; bientôt après le ſucre ſe fond par la force de l'élément liquide qui le pénètre de toutes parts; le reſſort jouiſſant alors de ſon élaſticité, reprend ſubitement ſa première forme, & donne au canif une petite ſecouſſe qui le fait ſauter à terre.

Le Public ne fit pas attention que cette expérience n'étoit pas la même qu'on avoit faite les jours précédens, puiſque, dans l'une, il s'agiſſoit de faire ſauter un canif, préciſément à l'inſtant choiſi par la Compagnie, ce qui ſuppoſe l'aſſiſtance d'un Compère, & que dans l'autre il falloit attendre patiemment que le ſucre fût fondu, ſans donner aux Spectateurs le choix de l'inſtant où le canif devoit ſauter : nonobſtant cette différence bien ſenſible pour quiconque veut

la voir, la théorie de Pilferer, appuyée sur l'expérience, parut si lumineuse, que tout le monde en fut satisfait. Le Faiseur de Tours profita des applaudissemens qu'on lui prodigua dans cette occasion, pour charger des imputations les plus odieuses les personnes qui se flattoient de connoître ses Tours, & qui les avoient révélés au Public. On crut dès lors sur sa parole tout ce qu'il débita, & l'on ne fit pas attention que le métier d'un Jongleur se réduiroit à rien, s'il étoit obligé de dire la vérité quand il fait ses Tours, & quand il parle de ses adversaires.

Cependant M. Hill, mécontent d'avoir donné six ducats pour apprendre de Pilferer que le Tour des trois canifs se faisoit à l'aide d'un Compère, tandis qu'on pouvoit l'exécuter par des moyens physiques, alla trouver le Faiseur de Tours après la séance, pour lui faire des reproches de sa mauvaise-foi. M. Hill, à son arrivée chez Pilferer, fut introduit dans un petit cabinet qui servoit d'antichambre: on le pria d'attendre un instant, parce que le Faiseur de Tours étoit occupé dans ce moment à parler avec une personne de distinction. M. Hill entendit dans la chambre voisine une voix inconnue qui disoit: Ce n'est pas de m'avoir vendu votre secret que je vous blâme; vous êtes le propriétaire de vos idées, & vous avez le droit de les vendre à qui-

conque préfère votre ſavoir à ſon argent; mais vous ne ſauriez vous laver envers moi de m'avoir vendu ſix ducats un ſecret que vous avez enſuite divulgué dans toute la Ville pour rien.

Il n'eſt pas bien difficile, répondit le ruſé Bohémien, dont la voix fut auſſi-tôt reconnue par M. Hill, de me diſculper ſur ce point, & d'obtenir un jugement favorable dans une cauſe où, quoique vous ſoyez ma Partie adverſe, je déſire de vous avoir pour Juge. N'eſt-il pas vrai, Monſieur, continua Pilferer, que puiſque vous êtes venu pour m'acheter mon ſecret, vous me conſidériez à cet égard comme un homme qui avoit droit de le vendre, c'eſt-à-dire, comme un Marchand ? Cela eſt vrai, dit l'inconnu. Or, continua Pilferer, je le demande à tout être raiſonnable; un Marchand n'a-t-il pas le droit inconteſtable de vendre ſa marchandiſe à l'un & de la donner à un autre pour rien ? Cela eſt vrai, dit l'inconnu, pour les marchandiſes ordinaires, parce que la pièce donnée à l'un n'eſt pas préciſément la même que celle qu'on a vendue à un autre; d'où il s'enſuit qu'on peut donner à l'un ſans priver l'autre de ſon acquiſition: mais il n'en eſt pas de même d'un ſecret qu'on vient de vendre. Le divulguer, c'eſt lui ôter ſa valeur & ſon exiſtence, & l'on ne peut évidemment le donner ainſi au Public, qu'en

le dérobant à l'acheteur qui l'a payé. En ſuppoſant, dit le ruſé Pilferer, que le ſecret dont il s'agit ait perdu ſon exiſtence & ſa valeur par la publicité, je ſerois encore exempt de tout reproche, puiſque la néceſſité où je me ſuis trouvé de le dévoiler pour me défendre contre mes adverſaires, doit être conſidérée comme un de ces accidens fâcheux, imprévus & inévitables, qui font perdre à l'acheteur la choſe vendue, ſans que le vendeur lui doive pour cela ni reſtitution, ni dédommagement. Au reſte, ajouta Pilferer, je ne ſais ſi vous approuvez mes raiſons; mais je peux vous aſſurer qu'au fond de mon cœur, elles me paroiſſent très-juſtes, & que, ſous ce point de vue, je ſuis au moins excuſable par la pureté de mes intentions....

L'inconnu paroiſſant peu ſatisfait de ces dernières raiſons, ſe retira ſans ajouter un ſeul mot.

M. Hill fut introduit, & débuta de cette manière: Je viens vous faire mes repréſentations ſur la petite convention qui s'eſt paſſée entre nous, & vous dire que je ſuis un peu fâché, non pas de ce que vous avez enſeigné pour rien au Public le vrai moyen de faire le Tour des trois canifs, mais de ce que vous ne m'avez enſeigné, pour ſix ducats, qu'un moyen ignoble, faux & illuſoire. Je ne ſais, dit le Bohémien, ce que vous entendez par un moyen

ignoble; mais je préſume que la nobleſſe des moyens, en quoi qu'elle conſiſte, doit être regardée comme nulle, quand il s'agit de faire illuſion, & qu'on y réuſſit. Quant à ce que vous appelez moyen faux & illuſoire, le fil tiré par un Compère ne mérite pas cette dénomination, puiſque ce procédé produit un plus grand effet, & puiſque je m'en ſers preſque toujours, & que je dois l'employer encore demain, quoique j'aye aſſuré aujourd'hui que je n'en faiſois jamais aucun uſage. Vous deviez au moins, dit M. Hill, m'enſeigner en même temps les deux procédés que vous connoiſſiez, afin que je puſſe, comme vous, les employer tour à tour, & pour que, dans toutes les occaſions où l'un des deux ſeroit connu du Public, je puſſe me ſervir de l'autre comme d'un retranchement favorable contre des adverſaires trop éclairés.

Vous enſeigner deux moyens à la fois, dit Pilferer, je ne le devois pas, pour trois raiſons: la première, parce que j'ai promis ſeulement de vous enſeigner pour ſix ducats le moyen que j'avois employé juſqu'alors, & non celui que j'employerois dans la ſuite, & que j'ai tenu ma promeſſe en vous dévoilant le fil & le Compère: la ſeconde, parce que, quand nous avons fait notre convention, je ne connoiſſois réellement que le

procédé que je vous ai enſeigné ; & ſi depuis ce temps-là j'ai découvert une nouvelle méthode, je la dois à la force de mon génie, & je ne crois pas que cela doive m'attirer des reproches : la troiſième enfin, parce que, dans le cas même où j'aurois connu le ſecond moyen, je ne vous l'aurois pas enſeigné, avec le premier, pour ſix ducats. — Je penſe bien, dit M. Hill, que vous ne m'auriez pas enſeigné pour ce prix les deux moyens enſemble ; mais vous auriez pu me les montrer à ſix ducats chacun. Point du tout, dit Pilferer, les deux enſemble vous auroient coûté au moins cent ducats. Pourquoi donc auriez-vous exigé un prix auſſi exorbitant, dit M. Hill étonné, puiſque je n'ai payé le premier de ces deux procédés que ſix ducats ? C'eſt, dit Pilferer, parce que le ſecond moyen eſt infiniment plus précieux que le premier ; mais il ne doit pas l'être davantage, dit M. Hill, puiſque vous ne l'avez pareillement fait payer que ſix ducats à la perſonne qui ſortoit d'ici quand je ſuis entré. Comment le ſavez-vous, dit Pilferer en rougiſſant, eſt-ce que vous connoiſſez cet homme ? Je ne le connois pas, répondit M. Hill ; mais comme votre porte étoit entr'ouverte, & que j'ai attendu un demi-quart-d'heure dans votre antichambre, j'ai tout entendu ſans rien écouter.

Ici Pilferer se trouva un moment dans l'embarras; mais il étoit trop fin menteur pour y rester long-temps. Il est vrai, dit-il, que je lui ai donné mon secret pour six ducats; mais le céder à ce prix, c'étoit le donner pour rien, & mon intention étoit réellement de lui en faire un présent, parce qu'il m'étoit recommandé par un de mes amis à qui j'ai les plus grandes obligations. A propos, continua le Bohémien, en cessant de rougir, & prenant un air gai, comme s'il lui étoit survenu une pensée fort agréable, vous devez savoir que chaque procédé pour faire un Tour est en lui-même d'une valeur modique, parce qu'on trouve toujours dans la plupart des sociétés quelque personne éclairée qui en a connoissance, & qui, en l'expliquant à l'Assemblée, le rend à peu près inutile : mais, quand on a plusieurs méthodes pour faire la même expérience, elles forment autour du professeur une espèce de rempart inexpugnable qui le met à l'abri de tous les coups. Attaqué dans un coin, il se réfugie dans un autre; poursuivi dans celui-ci, il passe à un troisième, & revient au premier; tel qu'on voit un habile maître d'escrime passer rapidement de la tierce à la quarte, & par la vivacité de ses mouvemens aussi prompts que la pensée, employer pour ainsi dire dans le même ins-

tant toutes les reſſources de ſon art ; tel un habile Profeſſeur de Phyſique amuſante doit ſe rendre invincible, en joignant à ſon adreſſe habituelle la variété, la multiplicité & la complication de ſes moyens. Les différens procédés qu'on employe pour faire le même Tour, ſe donnent donc une force mutuelle par leur réunion ; & l'on ne doit pas être ſurpris que deux moyens enſemble ſoient vendus 15 à 20 fois plus cher que ne le ſeroit chacun ſéparément. Il en eſt, pour ainſi dire, de ces moyens comme des chevaux de carroſſe qu'on achète au marché ; s'ils ſont dépareillés, on peut ſe les procurer à un prix modique ; mais quand on en trouve deux, quatre ou ſix, qui, par l'égalité de la taille & l'aſſortiment des couleurs, ſont propres à former un ſuperbe attelage, le prix auquel on les vend n'a plus d'autres bornes que le luxe ou le caprice de l'acheteur. Vous voyez donc que deux moyens qui ont été vendus ſéparément ſix ducats chacun, peuvent être vendus enſemble cent ducats, ſans qu'il y ait aucune léſion, & ſans que perſonne puiſſe avoir lieu de s'étonner ou de ſe plaindre.

Dans la ſuite de cette converſation, M. Hill remarqua que Pilferer, en plaidant ſa cauſe, mêloit toujours à ſes menſonges quelque bonne vérité qui leur ſervoit de paſſe-port, & qu'il

sembloit prendre pour modèle ces faux-monnoyeurs qui ont toujours sur eux de l'argent de bon aloi pour faire passer une fausse pièce. M. Hill paroissant enfin satisfait des raisons de Pilferer, n'insista pas davantage ; & se contenta de lui dire que vraisemblablement il ne feroit plus le Tour des trois canifs dans cette Ville, puisque ses deux moyens étoient connus. Pilferer, après avoir éclaté de rire, dit qu'il étoit en état de faire ce même Tour tous les jours pendant un an dans la même ville, quand même il s'y trouveroit des gens assez instruits pour dévoiler tous les jours ses moyens, parce qu'en donnant le lendemain un moyen différent, il feroit accroire que l'explication de la veille étoit fausse & trompeuse. Est-il possible, dit M. Hill ? C'est même très-facile, repliqua Pilferer : apprenez que pour faire sauter un canif, je peux employer successivement, l'aiman, la matière électrique, la fumée, le vent, l'eau, le sable, le feu & tous les élémens cachés & déguisés de mille manières. Nouveau Protée, je peux paroître tous les jours sous une forme nouvelle. Comme Dédale, je veux construire un labyrinthe qu'on pourra nommer à plus juste titre que celui de Crête,

Labor & inextricabilis error.
ENEIDE.

On

On ne pourra s'y conduire qu'à l'aide d'un fil que je tiendrai moi seul entre mes mains; & s'il se trouve un esprit assez sublime pour me suivre dans tous mes détours, je le forcerai du moins à admirer la fécondité de mon imagination..... Mais je me trompe, ajouta-t-il, après avoir hésité un instant, je n'ai pas besoin de faire de si grands efforts, je connois la crédulité populaire & la foiblesse de l'esprit humain, je ne veux employer de ma vie qu'un fil & un ressort, & je veux faire accroire à toute la terre que je n'employe ni l'un ni l'autre, ou corriger le proverbe, *stultorum infinitus est numerus.*

Ce discours, quoiqu'un peu exagéré, sembloit partir du fond du cœur, & porta la conviction dans l'esprit de M. Hill, qui, intérieurement humilié de n'avoir rien imaginé sur un Tour qu'on pouvoit déguiser de tant de manières, résolut à l'instant d'y réfléchir bien sérieusement, & s'aperçut aussi-tôt que, pour faire sauter un canif, on pouvoit employer la Mécanique, la Chimie, les Évaporations, les Dissolutions, les Fermentations & tout ce qui peut produire quelque mouvement, tant dans les arts que dans la nature.

SECTION III.

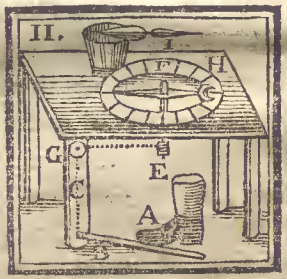
Le Tour des trois Canifs peut se faire par tant de moyens différens, qu'on pourroit les multiplier à l'infini. Crainte d'ennuyer le Lecteur, on n'en donne ici que neuf pour exemple.

MONSIEUR Hill, de retour chez lui, ne s'arrêta point à une vaine théorie : il mit d'abord en pratique, sans témoins, tous les procédés qu'il imagina pour faire sauter un canif, & donna ensuite une séance où il invita plusieurs personnes honnêtes, & Pilferer aussi. Il y fit neuf fois le tour des trois canifs, toujours par un procédé différent; d'abord il dit que, pour faire ce Tour, on n'avoit employé jusqu'alors que des moyens indignes d'un Physicien, savoir, un fil & un simple ressort. Je vais, dit-il, appuyer les canifs sur les bords du gobelet, afin que tout le monde puisse voir qu'ils ne sont appuyés, ni sur un ressort, ni sur un petit écu tiré par un fil. Ayant ensuite mis sur les bords du gobelet les trois canifs, il fit sauter par terre, sans le toucher, celui des trois qu'on avoit choisi, & à l'instant que l'on le désira : Je pense, dit Pilferer, qu'il y a ici un peu de compéra-

ge! Comment cela se peut-il, dit M. Hill, puisqu'en vous approchant du gobelet, vous ne pouvez voir ni fil, ni petit écu? Ce n'est pas ainsi que je l'entends, dit Pilferer; il peut y avoir dans la table, sur laquelle vous posez le gobelet, un aiman caché, mis en mouvement par un fil tiré par un Compère; dans ce cas, le fil est caché dans les pieds de la table, & je ne peux l'apercevoir; mais l'aiman, qui, par ce moyen, s'approche du canif mis en équilibre sur les bords du verre, peut très-bien le mettre en mouvement par son attraction & lui faire faire la culbute. Pilferer avoit deviné juste; mais cela n'empêcha pas M. Hill de faire croire pour un moment à toute la Compagnie, que Pilferer s'étoit trompé : Vous voyez bien, dit M. Hill, ôtant la table de l'endroit où elle étoit, pour la transporter au milieu de la chambre, que cette table ne tient à rien, & que, par conséquent, il ne peut pas y avoir dans ses pieds un fil tiré par un Compère; ensuite pour persuader à l'assemblée que Pilferer étoit dans l'erreur, il répéta la même opération avec les mêmes circonstances. Tout le monde crut que Pilferer avoit donné une fausse explication, & l'on auroit sans doute persévéré dans cette erreur, si Pilferer avoit été obligé de garder le silence; mais, sur la permission qu'il obtint

de parler, on fut bientôt détrompé. Maintenant, dit-il à M. Hill, ce n'eſt plus le Compère qui a tiré le fil, c'eſt vous-même: d'abord, en ôtant la table de ſa première place, vous avez caſſé le fil à l'endroit où la table touchoit le plancher, pour ne pas faire apercevoir ce fil en le traînant dans la chambre; enſuite vous avez approché votre pied de celui de la table: vous l'avez appuyé à l'inſtant requis ſur une baſcule, qui, par ſon mouvement, a fait remuer l'aiman caché dans la table.

Nous joignons ici, pour plus grande clarté, une figure qui doit rendre la choſe palpable; *fig. 11.*



Le Faiſeur de Tours avec ſon pied *A*, pouſſe la baſcule *B*, par ce moyen il tire le fil *C*; à l'aide de la poulie *G*, il fait tourner l'axe *E F*, ſur lequel le fil eſt entortillé; par ce moyen, l'aiman *H*, tourne autour de ſon pivot, comme l'aiguille d'une montre, & quand il arrive

ſous le canif *I*, dont la lame eſt en dehors, il lui fait faire la culbute par ſon attraction.

M. Hill, qui avoit prévu qu'on pourroit donner cette explication, ne fut guère embarraſſé, parce qu'il avoit en même temps préparé la réponſe : Je n'ai pas beſoin, dit-il, pour faire ſauter un canif, d'avoir de l'aiman caché dans une table. Pour vous en donner une preuve ſans replique, je vais mettre le canif & le gobelet ſur une chaiſe, & vous verrez que l'expérience réuſſira comme auparavant ; il exécuta enſuite la même récréation ſur une chaiſe, & Pilferer en donna l'explication ſuivante : Vous avez, dit-il, choiſi exprès une chaiſe délabrée & inclinée, qui n'étoit point propre à donner au gobelet une aſſiette perpendiculaire. Vous ſaviez bien que, pour remédier à cet inconvénient, vous ſeriez obligé de faire uſage d'une petite planche que vous avez poſée ſur la chaiſe, ſous le gobelet. Vous aviez caché, dans l'épaiſſeur de cette planche, le mouvement d'une groſſe montre, qui, portant un morceau de fer aimanté au bout d'une aiguille à ſecondes, l'a fait paſſer ſous le canif en moins d'une minute, & a produit, par ce moyen, le même effet que l'aiman caché dans la table, quand vous le remuez avec votre pied, à l'aide d'une baſcule. M. Hill répondit, en employant un autre moyen ; &, pour prouver que

l'aiman étoit inutile dans cette expérience, il employa tout ſimplement une table de verre, portée ſur des pieds de criſtal; dans ce cas-là, il eſt évident qu'il n'y avoit point d'aiman; mais la table étoit formée de deux glaces parallèles, comme celle dont nous avons parlé, Chap. 25 du premier Volume. Elle étoit adaptée & fixée ſur une planche où alloit aboutir un porte-vent: M. Hill paſſant ſur une autre planche du parquet de ſa chambre, faiſoit remuer un ſoufflet qui étoit deſſous; le vent entrant dans les pieds de la table, paſſoit entre les deux glaces, & ſortoit par un petit trou ſur lequel on avoit poſé un gobelet percé dans le fond, pour donner paſſage au vent. Le canif qu'on vouloit faire ſauter étant en équilibre ſur le bord du verre, s'en alloit au moindre vent; mais les autres canifs, fixés ſur le verre, par des entailles qui en ſerroient le bord, reſtoient parfaitement immobiles.

Nota. 1°. Le bord du verre doit être plat & large au moins d'une demi-ligne, pour qu'on puiſſe facilement y appuyer le canif qu'on veut faire ſauter; d'un autre côté, ce canif doit être marqué d'avance à l'endroit qui doit toucher le bord du verre, pour qu'on puiſſe facilement le mettre en équilibre dès le premier inſtant, & ſans tâtonner. 2°. On peut em-

ployer, si l'on veut, des canifs fournis par la Compagnie; mais comme ils n'ont point les entailles dont nous venons de parler, pour les fixer sur le bord du gobelet, on employe alors un autre moyen pour leur donner l'immobilité nécessaire. Le bord du gobelet est enduit de colle à bouche dans deux endroits; & dans l'instant où on y pose les deux canifs qu'on veut rendre immobiles, on y passe le doigt qu'on a mouillé un instant auparavant, à l'insu du Spectateur, soit en le portant à la bouche, pour y mettre un peu de salive, soit en mettant la main dans sa poche, où on tient de l'eau dans une éponge. 3°. On peut aussi fournir soi-même trois canifs, & faire accroire à toute la Compagnie que ce sont des canifs fournis par elle; pour cela, on en demande un grand nombre : on les met tous sur une table, & on y mêle adroitement les trois qu'on veut faire servir à l'expérience. Chacun de ceux qui ont fourni des canifs, s'imagine alors que le sien reste sur la table, & que c'est celui de son voisin qui est appuyé sur le bord du verre; cette idée lui vient très-naturellement, parce que, quand même il supposeroit que ce sont des canifs substitués par le Faiseur de Tours, cette supposition seroit en elle-même très-insuffisante pour rendre raison de l'expérience.

M. Hill, ayant dévoilé lui-même le dernier procédé qu'il venoit d'employer, se servit d'un autre, que tout le monde trouva fort ingénieux, & qu'il nous expliqua lui-même aussi-tôt qu'il l'eut mis en pratique : Il faut, dit-il, poser le canif de manière que sa partie la plus pesante soit hors du verre ; &, pour faire l'équilibre, on y joint une longue épingle à friser, soudée au point *A*, avec de la cire à cacheter. *Voyez la fig. 12 ;*

& portant à l'autre extrémité une balle de plomb *B*, qui sert de contre-poids : on laisse négligemment une chandelle allumée sous le point *A* du canif qu'on veut faire sauter, & la chaleur faisant alors fondre la cire, l'épingle entraînée dans le gobelet, par le plomb *B*, laisse tomber le canif au dehors.

Après cette explication, M. Hill remit le canif & l'épingle sur le bord du gobelet, comme auparavant : Vous croyez, dit-il, que c'est le feu de la chandelle qui fait fondre la cire ; soyez

sûr que je n'ai pas besoin de cet agent; il souffla aussi-tôt la chandelle, & au bout d'une minute le canif sauta : Pilferer dit à M. Hill, qu'en ôtant la chandelle, il avoit laissé négligemment sur la table trois volumes, sur lesquels le chandelier étoit appuyé auparavant. Ces volumes, dit Pilferer, ne sont peut-être des livres qu'en apparence; au lieu d'avoir été faits à l'Imprimerie & chez le Relieur, ils pourroient bien avoir reçu l'existence dans la boutique d'un Ferblantier; ce seroit alors une simple boîte de fer-blanc, formant une lanterne sourde, dans laquelle il y auroit une lampe allumée, qui produiroit l'effet de la chandelle. M. Hill, quoiqu'attaqué par son foible, ne fut pas encore vaincu; il ôta d'abord les volumes & se garda bien de les montrer de près, ou de les ouvrir, pour en faire voir les feuillets; ensuite il posa lui-même le canif sur un grand gobelet d'argent, & sans y mettre ni plomb ni épingle, & sans approcher la chandelle ni la lanterne sourde, il fit sauter le canif pour la septième fois. Personne n'ayant pu pénétrer ce mystère, M. Hill nous dit qu'il venoit d'employer trois fois le même agent; & que cette dernière fois, au lieu de faire usage d'une lanterne sourde, il avoit mis tout simplement une lampe dans la patte du gobelet; qu'un très-petit morceau de suif, attaché au

bout du canif, commençoit à se fondre par la plus légère chaleur, & que la chute de la première goutte faisoit perdre au canif son équilibre & le laissoit tomber au dehors. *Fig. 13.*

M. Hill prit un autre verre, & après avoir fait remarquer qu'il n'y avoit aucune lampe, il appuya sur ses bords le même canif, sans y ajouter aucune matière capable d'entrer en fusion par la chaleur; il ne manqua point de faire observer qu'il se mettoit à tous égards dans l'impossibilité d'employer aucun des procédés dont nous avons parlé jusqu'ici; cependant il nous dit que le canif sauteroit à la deuxième, troisième ou quatrième minute, selon nos désirs. On choisit la troisième minute, & le canif sauta, dans ce moment, comme on l'avoit demandé; Pilferer, pour expliquer ce Tour, eut recours à l'aiman qu'il prétendit être caché dans un chandelier voisin, & ne put rien imaginer de plus vraisemblable pour rendre raison de cette

expérience, avec les circonſtances qui l'accompagnoient, mais M. Hill le fit bientôt déſiſter de ſes prétentions, & prouva que le Magnétiſme n'y entroit pour rien, en nous donnant l'explication que voici. J'ai mis, dit-il, après le verre, un chandelier de tôle, qui porte dans ſa partie *A*, du ſable coulant, qui s'échappe par le trou *B*, pour deſcendre dans la partie *C*. A meſure qu'il arrive dans la partie inférieure, le petit tas augmente dans cette partie ; & quand il eſt monté juſqu'au trou *D*, le ſable ſort du chandelier par cette ouverture ; & tombant ſur la lame du canif, lui fait perdre l'équilibre ; *fig.* 14.

Ce ſable arrive plus ou moins tard au paſſage *D*, parce qu'en hauſſant ou baiſſant le fond *E* de deux ou trois crans, ſelon le beſoin, la capacité du creux qui reçoit le ſable, ſe trouve remplie plus tôt ou plus tard dans la même proportion.

Cette explication, bien différente de celle

que Pilferer avoit voulu donner par l'aiman caché dans le chandelier, attira à M. Hill des applaudiſſemens d'autant plus mérités, qu'il ne faiſoit pas ſes Tours pour éblouir le Peuple & pour avoir ſon argent, mais ſeulement pour avoir le plaiſir de les dévoiler à ſes amis, & de faire voir que l'admiration aveugle qui ne veut jamais attribuer des effets merveilleux, en apparence, à une très-petite cauſe, eſt toujours fille de l'ignorance & de la crédulité.

M. Hill ne voulant pas épuiſer la matière en démontrant tous les moyens poſſibles de faire le même Tour, ſe contenta de l'exécuter pour la neuvième fois, mais d'une manière qui lui procura la plus grande ſatisfaction. Il remit un canif ſur le bord d'un verre, dit qu'il tomberoit au bout d'une minute, & après avoir aſſuré qu'il défioit le plus ruſé de dire le fin mot, il entr'ouvrit une armoire, où il remua quelque choſe qu'on ne pouvoit pas bien diſtinguer, parce qu'il ſembloit vouloir le cacher. Cependant Pilferer crut voir une machine électrique; il ſe félicita de l'avoir aperçue, & s'imagina qu'à l'aide de quelques conducteurs cachés derrière la tapiſſerie, on électriſoit le canif pour le faire ſauter à terre. Ravi d'avoir découvert un moyen que M. Hill ſembloit vouloir cacher, il s'écria, auſſi-tôt que le canif fut tombé

à terre : C'étoit bien la peine d'annoncer comme incompréhenſible, un Tour que vous faites par l'électricité. Par l'électricité, dit M. Hill, en faiſant ſemblant d'être embarraſſé! Oui, ſans doute, dit Pilferer, ceux qui connoiſſent le fluide électrique, ſavent bien que cet agent a, comme l'aiman, la vertu d'attirer & de repouſſer; & ceux qui, ſans être Phyſiciens, ont éprouvé la commotion dans l'expérience de Leyde, ou qui ont ſeulement vu le carrillon électrique, ne peuvent douter que l'électricité n'ait la force de faire tomber un canif mis en équilibre ſur le bord d'un verre. Je ſais, répondit M. Hill, que cela eſt poſſible ; mais je penſe que vous ne prétendez pas conclure de la poſſibilité à la réalité. Je ne prétends pas tirer une pareille concluſion, repliqua Pilferer; mais après avoir aſſuré que la choſe eſt poſſible, je ſuis prêt à parier qu'elle eſt réelle. Vous riſqueriez de faire un tel pari, dit M. Hill! vous voyez bien que je n'ai ni conducteur ni machine électrique. Les conducteurs, dit Pilferer, peuvent être cachés entre le mur & la tapiſſerie, & la machine électrique peut être dans votre armoire. M. Hill, faiſant encore ſemblant d'être embarraſſé, dit qu'il n'y avoit chez lui aucune machine électrique, & ſortit pour un moment de la chambre, ſous prétexte d'aller quérir

quelque chose. Pilferer profita de l'occasion pour regarder promptement dans l'armoire par un trou qui sembloit destiné à donner de l'air aux objets qui s'y trouvoient renfermés. Il aperçut une forme de machine électrique avec tout son appareil, & regagna aussi-tôt sa place pour que M. Hill ne le soupçonnât point d'avoir eu tant de curiosité. Cependant M. Hill étoit dans l'appartement voisin, où il observoit tous les mouvemens de Pilferer à l'aide d'un polémoscope (les polémoscopes sont des miroirs cachés, & disposés de manière, que par leur secours on peut voir différens objets sans être soupçonné de les regarder). M. Hill fut bien satisfait de voir que Pilferer regardoit dans l'armoire : il étoit même sorti exprès pour lui en donner le temps & l'occasion, afin qu'il achevât de se persuader à lui-même que la machine électrique avoit influé sur le dernier Tour. L'intention de M. Hill étoit d'engager Pilferer dans un pari considérable, non pour s'enrichir à ses dépens, car il se proposoit de lui rendre l'argent, ou de le donner aux pauvres, mais seulement pour humilier Pilferer, & jouir un peu de sa défaite; car il est des occasions où, comme dit la Fontaine,

C'est un double plaisir de tromper un trompeur.

C'eſt pour cela que, lorſque Pilferer avoit parlé de l'électricité, M. Hill avoit répondu, en affectant d'héſiter, pour attirer Pilferer dans le piège, & lui faire croire, par cet embarras apparent, qu'il avoit deviné juſte. Pilferer, au retour de M. Hill, lui dit: Vous ne voulez donc pas avouer, Monſieur, que vous avez employé la machine électrique? Je ne peux, dit M. Hill, toujours en héſitant, & même en pâliſſant, faire un aveu contraire à la vérité, dans la ſeule vue de vous faire plaiſir, mais je parie cinquante ducats, ajouta M. Hill, que je n'ai pas employé ce moyen. On vous attraperoit bien, dit Pilferer, ſi on acceptoit le pari. Je ſerois ſi peu attrapé, dit M. Hill, qu'il n'y a rien dans cette chambre qui puiſſe mettre en action le fluide électrique. — Vous comptez donc pour rien la machine qui eſt dans l'armoire? — Je vous ai dit qu'il n'y en avoit aucune. — Je ne l'ai pas vue, dit Pilferer en mettant cinquante ducats ſur la table, mais je perds tout cet argent, s'il eſt vrai qu'il n'y en ait pas une. Je ſuis bien ſûr que vous n'avez pas regardé dans l'armoire, dit M. Hill, qui ſavoit bien le contraire; car, ſi vous y aviez regardé, vous ſauriez qu'il n'y a rien. Pilferer crut qu'on prononçoit ces dernières paroles pour l'empêcher de parier; mais c'étoit bien le contraire, car M. Hill ne fei-

gnoit de craindre le pari que pour donner plus de courage à ſon adverſaire.

Les conventions de la gageure furent écrites & ſignées de part & d'autre; & Pilferer, pour mieux s'aſſurer de gagner, y ajouta une ſeule condition : c'étoit, que le pari ſeroit nul, dans le cas où il y auroit dans l'armoire quelque paſſage caché pour eſcamoter la machine & la faire paſſer dans le cabinet voiſin. M. Hill ayant ſouſcrit à cette condition, ouvrit l'armoire, & fit voir qu'il y avoit tout ſimplement au fond d'une boîte obſcure, à demi-ouverte, un miroir concave à facètes, qui réfléchiſſoit l'image d'un carton ſitué horizontalement ſûr une tablette voiſine, & qui repréſentoit en peinture découpée une machine électrique dont le plateau verdâtre imitoit la couleur du verre commun.

Cette peinture, vue auſſi dans le miroir, avoit d'autant mieux imité la réalité aux yeux de Pilferer prévenu, qu'il n'y avoit jeté qu'un ſimple coup-d'œil, & qu'il ne ſavoit pas qu'on avoit fait des préparatifs pour lui faire illuſion. L'embarras apparent de M. Hill dans la converſation précédente, la difficulté d'expliquer le Tour autrement que par l'électricité, le témoignage de quelques uns des Spectateurs qui prétendoient avoir vu une machine électrique dans l'armoire; enfin l'illuſion d'optique qui

avoit

avoit fait voir aux yeux de Pilferer une machine électrique, là où il n'y en avoit point, furent autant de circonſtances qui le conduiſirent dans le panneau qu'on lui tendoit; &, pour cacher ſon mécontentement, il prit familièrement la main de M. Hill, enſuite la ſerrant & la ſecouant à la manière angloiſe, comme pour lui démancher le bras, il lui dit, avec un ſourire forcé :

You are a good conjurer.

Vous êtes un bon Sorcier.

Pour vous témoigner ma reconnoiſſance d'un ſi beau compliment, dit M. Hill, en mettant dans ſa poche les 50 ducats qu'il venoit de gagner, je veux vous montrer l'argent que j'ai employé pour faire le Tour; j'ai cru, dit Pilferer en l'interrompant, que vous alliez me rendre les 50 ducats. Vous les rendre, dit M. Hill! ce ſeroit vous faire un don, & vous ne l'accepteriez pas de ma part; ce ſeroit, dit Pilferer, me donner ſeulement une partie de ce qui m'appartient. Comment donc cela, dit M. Hill ? — C'eſt, répondit Pilferer, parce que j'ai gagné le pari, puiſqu'il y avoit réellement dans l'armoire une machine électrique en peinture, & que vous ne devez avoir gagné

que dans le cas où l'armoire n'auroit contenu de machine électrique en aucune manière. — Dans ce cas, dit M. Hill, qui avoit prévu toutes les ruses de la chicane la plus aguerrie, j'aurois encore gagné, parce que le carton peint que vous avez vu dans le miroir, n'est pas dans cette armoire; il est dans l'armoire voisine, & l'image en est portée sur le miroir par un trou de communication. Le Bohémien ne pouvant prouver qu'il avoit gagné le pari, auroit au moins voulu le rendre nul, en y trouvant des équivoques; c'est pourquoi il repliqua de cette manière: Mais, à cause de cette communication dont vous venez de parler, les deux armoires doivent être considérées comme n'en faisant qu'une, & sous ce point de vue, je peux prétendre avec raison, qu'il y avoit une machine électrique en peinture dans cette armoire. Je passe encore condamnation là dessus, dit M. Hill: prenez, si vous voulez, deux armoires pour une ou pour la moitié d'une, peu m'importe; mais vous conviendrez au moins que vous avez perdu le pari, si on ne trouve ni dans l'une ni dans l'autre aucune machine électrique, même en peinture.

M. Hill fit voir dans ce moment un carton sur lequel on avoit peint une infinité d'objets entassés sans aucun ordre, savoir, dans le milieu,

une pendule, un groupe d'enfans, un chat avec un morceau de lard, un mouchoir & un paquet de linge; dans les quatre coins, c'étoient une bouteille, des livres, des jumelles de bois, du fil d'archal, une lunette d'opéra, des tuyaux de cuivre, des jarres, une écritoire, un plateau de verre, une roue de coutelier, des cylindres de criſtal, un ſourcier avec une baguette divinatoire, des ſabots élaſtiques, & une mâchoire d'âne.

Je vous demande, dit M. Hill, ſi vous découvrez ſur ce carton une machine électrique en peinture. Tout le monde répondit que non. Cependant, continua M. Hill, vous pouvez y voir toutes les parties d'une pareille machine, car ces jarres, cette manivelle, ces fils d'archal, ce plateau & ces tuyaux de cuivre en formeroient une avec ſon appareil, ſi toutes ces pièces étoient arrangées chacune à ſa place; mais ces différens morceaux ainſi déplacés, méritent auſſi peu le nom de machine électrique, que des tas de ruines de pierre ou de charpente méritent celui d'une maiſon; ce ſont cependant toutes ces pièces déſunies qui, réfléchies par un miroir concave à facettes, préſentent l'image d'une véritable machine électrique. Les facettes ſont autant de petits miroirs qui repréſentent chacun ſa partie; & leur inclinaiſon reſpective

eſt telle, qu'elles donnent à l'image partielle qui s'y trouve repréſentée, la vraie poſition qu'elle doit avoir pour paroître réunie avec les autres, & former une machine complette, ſans repréſenter à l'œil les objets étrangers & paraſites qu'on y a entre-mêlés, tels que le ſourcier & la mâchoire.

Pilferer ne pouvoit, ſans ſe rendre ridicule, donner le nom de machine électrique à des parties éparſes peintes ſur un carton. Il ſentoit auſſi au fond de ſon cœur que l'armoire où ce carton étoit placé, n'étoit pas la même que celle où il avoit prétendu trouver une machine électrique, & qu'il s'agiſſoit auſſi d'une machine réelle & non en peinture, puiſque, ſelon lui, elle devoit avoir ſervi à électriſer un canif. C'eſt pourquoi il prit le parti de ſe taire, & parut néanmoins très-humilié d'avoir été vaincu par un ſimple bourgeois qui ne faiſoit ſes Tours que pour amuſer ſes amis. M. Hill lui rendit les cinquante ducats, & lui dit, pour lui épargner la confuſion de les recevoir : Ce n'eſt pas à vous, Monſieur, que je les donne, c'eſt aux pauvres : je vous charge d'en faire vous-même la diſtribution, à condition toutefois que vous ne ferez point afficher cette aumône. Cette condition eſt inutile, dit Pilferer, vous ſavez bien que je ne ſuis pas un charlatan en fait de bienfaiſance.....

M. Hill ne nous congédia point ſans nous enſeigner le dernier moyen qu'il avoit employé pour faire ſauter le canif..

Le manche du canif eſt creux & diviſé en trois compartimens. Dans le premier *A*, j'ai mis du vif-argent qui s'écoule par le trou *B* dans la partie *C*, *fig. 15.*

Tant que le mercure peut être contenu dans la partie *C*, le canif reſte en équilibre, parce qu'alors le mercure ſe diſtribue avec égalité des deux côtés du point d'appui; mais à force de couler, il monte enfin juſqu'à l'ouverture *D*, & paſſe dans la capacité *G*. Cette partie devenant alors plus lourde, il n'eſt pas étonnant que le canif change de place.

Conclusion de ce Chapitre, & première réponse aux Détracteurs de la Magie Blanche dévoilée.

Le commencement de ce Chapitre prouve qu'il existe différens moyens de cacher un Compère, & de faire accroire qu'on n'en a point, lors même qu'on en a plusieurs; & la seconde partie démontre évidemment qu'on pourroit multiplier, pour ainsi dire, à l'infini, les moyens de faire le Tour des trois canifs. Ces différens moyens sont donc comme autant de routes qui conduisent au même but. Maintenant je demande à tout Lecteur impartial si on pourroit prouver qu'un homme ne suit pas le vrai chemin, parce qu'on en trouveroit un autre différent du sien. Pourroit-on prouver, par exemple, que l'Ouvrage intitulé, *Guide des Voyageurs*, nous induit en erreur, quand il dit que, pour aller de Paris à Londres, on passe par Calais, Douvres & Cantorbery, parce qu'il plait à certaines personnes de s'embarquer à Ostende pour aller dans la Capitale de l'Angleterre, en remontant la Tamise? Un pareil sophisme semble n'avoir pas besoin de réfutation. Cependant c'est par un argument de cette force qu'on a voulu faire croire que l'Auteur de la Magie Blanche n'avoit pas donné le moyen de faire le Tour des trois canifs.

On a dit : Nous prenons aujourd'hui un chemin différent de celui qu'il indique & que nous prenions autrefois ; donc il induit le Peuple en erreur sur ce point-là ; donc il se trompe par-tout ailleurs. Et partant ensuite de cette conclusion, comme d'un principe démontré, on en a tiré des conséquences encore plus absurdes, on y a joint des imputations odieuses, des accusations sans preuve ; on a condamné l'accusé sans l'entendre ; on a refusé d'écouter ses raisons ; mais l'Arrêt a été cassé par le Public éclairé, parce qu'il n'avoit été prononcé que par des Juges incompétens très-intéressés dans la cause, & parce qu'ils avoient entassé dans leur jugement un si grand nombre d'absurdités, qu'ils sembloient avoir pour but de démontrer par leur inconséquence la vérité de ce principe :

Mentita est iniquitas sibi.

CHAPITRE III.

SECTION PREMIÈRE.

Observations sur le Monde Microscopique.

AVANT de partir du Cap de Bonne-Espérance, nous fîmes connoissance avec un Ama-

teur qui avoit un riche cabinet de machines. Je ne parlerai point des pièces que nous vîmes chez lui, parce qu'elles étoient à peu près semblables à celles que nous avions vues à l'Isle-Bourbon, chez M. van Eſtin. *Voyez* le Chapitre 25 du premier Volume.

J'en excepterai cependant un Microſcope nouvellement perfectionné, qui étonna M. Hill, quoiqu'il eût ſouvent vu des inſtrumens de ce genre chez M. Ramſden, & chez les autres Opticiens de Londres.

Avec cet inſtrument, nous dit le propriétaire de ce Cabinet, on peut voir une infinité de vermiſſeaux dans le ſuc de toutes les plantes, dans le lait de tithymale & de figuier, dans le vinaigre, dans la pluie, dans la neige, dans les champignons, dans les eaux de la mer, & ce ſont peut-être ces animaux qui la rendent lumineuſe & phoſphorique : on en voit d'une petiteſſe extraordinaire ſur la feuille d'orme, du houx & du laiteron, dans les germes des plantes, dans la ſemence des animaux, & notamment dans celle du chien & du cheval. L'illuſtre Auteur du Poëme de l'Anti-Lucrèce dit, en parlant du mulet :

In patre aſellus erat multis cum millibus, ante
Quàm matrem furtivas equam violaret adulter.

Plusieurs millions de ces animalcules nagent dans une goutte d'eau comme dans un vaste océan. On en découvre, selon M. de Malezieu, qui sont 27 millions de fois plus petits qu'une puce. Voyez le *Dictionn. d'Hist. Nat. de M. Valmont de Bomare*, les *Entretiens physiques* du *P. Regnault;* les *Mémoires pour servir à l'Hist. des Insectes, par M. de Réaumur; les Ouvrages de Leewenhoeck, &c.*

Pour nous prouver ce qu'il venoit d'avancer, l'Amateur prit un brin d'herbe, & avec des ciseaux, il en coupa un petit morceau presque invisible à l'œil. Il le posa sur un verre de Bohème très-pur, & nous le fit voir à travers sa meilleure lentille. M. Hill, qui regarde le premier, s'écrie aussi-tôt: Merveille! merveille! Il aperçoit sur le brin d'herbe une grosse chenille, qui semble avoir cinq pieds de long & un pouce de diamètre; son corps hideux est couvert de poil ramassé par petits paquets comme le crin d'une brosse; sa mâchoire en mouvement représente à nos yeux le museau d'un taureau qui rumine; notre œil effrayé se détourne d'un pareil spectacle; bientôt chacun de nous croyant avoir mal vu, revient pour regarder encore, & l'on croit voir un serpent énorme.

Sa croupe se recourbe en replis tortueux.

PHÈDRE.

M. Hill, voulant jeter un troisième coup-d'œil sur cet insecte, s'aperçut qu'il ne donnoit plus aucun signe de vie, soit parce qu'on l'avoit blessé en coupant le brin d'herbe avec des ciseaux, soit parce qu'ayant quitté le brin d'herbe, & s'étant traîné sur le verre, il se trouvoit réduit, par cette nouvelle manière d'être, en une espèce de léthargie; son immobilité permettant alors de le mieux observer, M. Hill aperçut sur son corps de nouveaux insectes qui s'y promenoient comme les poux sur certains quadrupèdes. Ces êtres nouveaux pour moi, s'écria M. Hill, je les vois à peine; & s'ils sont faits comme les poux qui s'engendrent sous l'épiderme d'un homme attaqué de la maladie pédiculaire, ils doivent avoir six pieds, ayant chacun six phalanges ou articulations, avec des griffes au bout, pour empoigner le poil de la chenille, comme le pou de l'homme empoigne ses cheveux.

Ici M. Hill entra totalement dans l'enthousiasme, & s'écria : Que n'ai-je le génie & la patience de Swammerdam! Que n'ai-je de meilleurs microscopes & des yeux plus pénétrans! j'étudierois l'anatomie de ces molécules organisées, & je parviendrois peut-être à faire voir un jour que ces animalcules que vous croyez infiniment petits, ont des yeux à la tête & du poil

ſur leur corps; qu'ils ont un cœur, un foie, des veines, des artères, & peut-être d'autres petits animaux qui nagent dans leur ſang, comme nous en avons dans le nôtre.

Je dis alors à M. Hill; que la petiteſſe de ces atomes, quelque inconcevable qu'elle parût, n'étoit point impoſſible dans le ſyſtême de ceux qui admettent la diviſibilité de la matière à l'infini : mais il ne m'entendit point, & continua ſur le même ton : Je ne vois par-tout, dit-il, en portant les yeux de tous côtés, je ne vois que de la matière vivante. Que de fécondité! que d'énergie dans la nature! que de variété, que de richeſſes dans toutes ſes merveilles! Je connois treize mille eſpèces de plantes, & je vois que chaque plante nourrit ſes inſectes particuliers. Il y a des arbres qui en nourriſſent de vingt ou trente eſpèces différentes. Le chêne ſeul, ſelon M. de Réaumur, peut en élever pluſieurs centaines. Il y en a cependant qui ne vivent pas ſur les végétaux. Combien d'eſpèces qui dévorent les autres animaux! combien n'y en a-t-il pas dans la bière, dans le ſang, dans la boue, dans l'ordure! Je vois qu'on découvrira tous les jours des eſpèces nouvelles, & que vraiſemblablement il y en aura toujours des millions d'eſpèces inconnues. *Dict. d'Hiſt. Nat.*

SECTION II.

Prodige arrivé sur la côte l'Afrique, chez un Peuple demi-Sauvage.

IL y avoit environ six semaines que nous avions quitté le Cap de Bonne-Espérance, lorsque nous fûmes surpris par une tempête horrible, qui nous obligea de quitter un peu notre route pour nous rapprocher de la ligne. Nous fûmes jetés vers la côte d'Afrique, où, pour nous mettre à l'abri des vents & pour éviter un naufrage, nous fûmes obligés d'entrer dans un canal, qui, sans doute, n'est pas connu des Géographes, puisqu'il n'est marqué sur aucune Carte; les deux terres qu'il sépare sont hérissées de rochers & inhabitables : il va toujours en s'élargissant à mesure qu'il avance dans les terres; mais, du côté de la mer, son embouchure est très-étroite, ce qui est peut-être la cause que les Navigateurs ne l'ont point aperçu, & que les Géographes n'en font aucune mention. Nous avancions toujours, tant par besoin que par curiosité, parce que nous désirions en même temps de faire du bois & de l'eau, & de voir si nous trouverions quelque bourgade habitée par des sauvages : nous trou-

vâmes enfin une vaſte rade, qui ne communique avec l'Océan que par le long détroit que nous venions de parcourir : nous débarquâmes d'abord dans une petite île où quelques ſentiers ſembloient indiquer le ſéjour de l'eſpèce humaine ; mais, n'y trouvant que des traces de quadrupèdes à pieds fourchus, nous changeâmes bientôt d'avis, & nous crûmes que cette terre étoit abſolument inconnue au genre humain.

Plus loin, nous trouvâmes une île, qui, quoiqu'habitée, ſembloit avoir été vomie depuis peu par l'Océan. On trouvoit par-tout des coquillages, des ſquelettes de poiſſons, des volcans éteints.

Après avoir fait connoiſſance avec les naturels du pays, nous vîmes, en faiſant le tour de l'île, que la mer, en rongeant les parties molles, avoit formé de grandes excavations, & qu'il n'y avoit que les parties dures qui euſſent réſiſté aux efforts des vagues, ce qui donnoit à la partie méridionale la forme irrégulière d'une feuille de chou rongée par des chenilles. Nous paſſâmes 45 jours à en lever la carte, & quand nous l'eûmes deſſinée, nous remarquâmes avec ſurpriſe que la partie ſeptentrionale avoit preſque la figure d'une tête de chien, vue de profil ; les deux oreilles étoient exprimées par deux promontoires de même largeur, qui s'avan-

çoient à une égale distance dans la mer ; l'œil étoit représenté par un lac, & la gueule béante par un golfe ; *fig. 16.*

Nous donnerons, l'année prochaine, des éclaircissemens & des réflexions sur la forme singulière de CETTE ISLE. Elle est divisée en deux parties égales par une chaîne de montagnes qui la partagent de l'est à l'oueſt. La partie australe est arrosée par de grands fleuves qui la rendent très-fertile & très-peuplée. Les peuples en sont efféminés & gémissent sous le joug du despotisme & de la superstition ; dans le nord de l'île, au contraire, on voit un pays stérile, mais dont les habitans sont très-industrieux. Il y a quelques hordes sauvages toujours errantes sur le bord de la mer, où elles vivent de pêche ; mais dans l'intérieur des terres, ce sont des peuples à moitié civilisés, qui connoissent la plupart de nos arts utiles, tels que l'agriculture, la meûnerie, la boulangerie. Ils sont idolâtres,

adorant le Soleil & la Lune, comme auteurs de la vie, & comme principes de toute végétation; leur religion est cependant une espèce de manichéisme, car ils admettent en même temps des esprits malins, auteurs des ouragans, des tremblemens de terre & de tous les maux physiques. Un seul ruisseau, fécondant cette contrée, se porte, après plusieurs détours, aux extrémités septentrionales les plus reculées, & se tournant ensuite vers le sud, semble vouloir remonter vers sa source; c'est par cette course vagabonde qu'il arrose un pays immense, faisant ainsi la fonction de plusieurs rivières. Les moulins qu'on a construits sur ses bords sont si loin de la perfection, qu'il ~~en faut trois pour~~ faire l'ouvrage d'un de nos moulins à vent. Les habitans ont le front large comme les Insulaires de la Terre de Feu dans le canal de Noël. Ils sont maigres & fluets comme ceux de l'île Mallicolo, & leurs longues oreilles pendent sur les épaules, comme aux habitans de l'île de Pâque. Ils formoient autrefois une espèce de République; mais depuis quelque temps un d'entre eux s'est emparé de l'autorité. Comme ils n'ont point de Graveurs en médailles, leur monnoie ne porte aucune empreinte; cependant ils employent dans leur commerce des pièces d'or & d'argent; il y en avoit autrefois une grande quantité dans le pays;

mais un faiſeur de Tours leur en eſcamota une bonne partie, & ruina même tous ceux qui ſe laiſsèrent éblouir par ſes preſtiges. Nous allons donner ici l'hiſtoire de cet évènement, pour prouver qu'on peut quelquefois jouer des tours, en profitant ſeulement des circonſtances fournies par le haſard; ſi quelque lecteur peu inſtruit oſoit, avant d'en connoître l'explication, regarder cet évènement comme un fait miraculeux, nous le prierions d'obſerver que pour un vrai miracle, il faut, 1°, que les Lois de la nature ſoient ſuſpendues; 2°, qu'il vienne à l'appui d'une doctrine pure; 3°, qu'il ne contredife point les dogmes déjà démontrés par des faits précédens: ſans ces trois conditions, on pourroit dire que les preſtiges opérés en Égypte, par Jannès & Mambré, étoient de vrais miracles; ce que la Théologie orthodoxe ne ſauroit admettre.

Le ruiſſeau ſeptentrional dont nous avons parlé, étoit à ſec depuis trois jours, les moulins étoient arrêtés; on manquoit par-tout d'eau potable: les peuples altérés étoient au déſeſpoir. Le Gouvernement dans la conſternation, s'attendoit à une révolte, & les deſpotes voiſins craignoient une invaſion. Un jour au lever de l'aurore, les habitans de pluſieurs bourgades, armés de frondes & de maſſues, s'étoient aſſemblés dans une plaine au pied des monts.

L'alerte

L'alerte générale y fut donnée au ſon du fifre & au bruit du tambour; déjà l'on étoit ſous les armes; on venoit de former les rangs, & les chefs de l'émeute faiſoient la revue, lorſqu'on vit deſcendre du haut des montagnes un homme remarquable par ſa taille giganteſque (*ſon nom étoit Hélioſon*); ſes cheveux longs flottoient au gré du vent ſur ſes bras nerveux. Avant d'arriver au camp, il dépoſe ſes armes, & ſe préſente au peuple n'ayant dans ſes mains que des rameaux verts chargés de feuilles & de fruits. La vigueur & le courage qui paroiſſoient circuler dans ſes veines, n'inſpirent aucune crainte; ſa phyſionomie riante lui gagne tous les cœurs; il n'a pas encore parlé, & cependant il ſe fait un applaudiſſement général, que les échos répètent dans la forêt voiſine : il arrive au milieu de la plaine, on forme un cercle autour de lui, il diſtribue ſes rameaux verts aux principaux qui l'entourent, & leur parle en ces termes :

Que cette contrée eſt heureuſe, puiſque je viens aujourd'hui combler ſes vœux les plus ardens! Réjouiſſez-vous, mes frères, je ſuis, comme vous, un enfant du Soleil & de la Lune : je vous apporte le bonheur, en venant conjurer les noirs eſprits, qui, dans leurs demeures ſouterraines, ont tari la ſource de vos

tre fleuve. Ils avoient réſolu de vous faire périr par la ſoif, parce que vous troublez ſans ceſſe leur repos, lorſque vous fouillez les entrailles de la terre pour vous emparer d'un vil métal; mais, ſi vous me promettez de leur offrir par mes mains toutes vos richeſſes, & de m'en rendre le dépoſitaire, l'aſtre du jour, qui, depuis long-temps, s'eſt enveloppé d'un nuage ſombre pour ſe cacher à vos regards, paroîtra auſſi-tôt dans toute ſa gloire, & vous comblera de ſes dons les plus précieux. Dès que ſes rayons bienfaiſans éclateront à vos yeux, les eaux du fleuve commenceront à couler pour vous, & groſſiront à chaque inſtant juſqu'à ce que l'aſtre ſoit parvenu au plus haut degré de ſon trône. A midi, elles commenceront à diminuer par degrés ſenſibles, pour diſparoître totalement à la fin du jour. Si votre avarice vous rend ſourds à ma voix, c'eſt en vain que vous attendrez le retour des eaux & du ſoleil, une éternelle nuit vous couvrira de ténèbres; mais ſi je trouve en vous le mépris des richeſſes & cette docilité qui fait le plus bel apanage des peuples voiſins, je vous promets les plus beaux jours, & vos arbres ſeront continuellement chargés des fleurs du printemps & des fruits de l'automne.

Nonobſtant les promeſſes emphatiques qui

terminoient ce discours, & l'intérêt pécuniaire qui sembloit être le principal but de l'orateur, les peuples furent ébahis quand ils virent l'accomplissement d'une partie de ses prédictions. Il y avoit un quart-d'heure qu'Hélioson chantoit un hymne au Soleil, & lui commandoit d'apporter l'abondance : l'astre qu'on n'avoit pas vu depuis trois jours, parut bientôt sans nuage, & sembla lui obéir ; les eaux qui coulèrent en même temps, répandirent une alégresse générale. A midi, elles diminuèrent peu à peu, jusqu'au coucher du soleil, comme Hélioson l'avoit prédit. Ensuite il demanda de l'argent, & on lui en apporta de toutes parts : c'étoit à qui en donneroit davantage, & ceux mêmes qui le soupçonnoient d'imposture, furent obligés de suivre le torrent, sous peine d'être lapidés.

Cette récit pourroit passer pour une fable, si nous n'expliquions ici comment Hélioson avoit pu prévoir le retour des eaux.

Le lecteur saura donc que cet homme avoit demeuré long-temps dans la partie australe de l'île, où il s'étoit établi près d'un grand fleuve. Sur la rive qu'il habitoit, il avoit coupé, un jour, deux grands arbres qui étoient tombés par hasard dans un endroit de la rivière, où les eaux formoient un tourbillon. Dans cet endroit se trouvoit un gouffre qui, absorbant une partie

du fleuve, la portoit par un canal souterrain au delà des monts, pour y former la source du ruisseau septentrional. Hélioson apprenant, quelque temps après, que cette source étoit moins abondante, soupçonna que cela pouvoit provenir de l'ouverture à moitié formée par ses deux arbres. Pour éclaircir ce fait, il fit apporter des fascines, qu'il entremêla dans les branches; & peu de temps après, il sut que la source étoit entièrement tarie; enfin il ôta les fagots & les arbres, & il apprit que les eaux couloient avec la même abondance qu'auparavant. Étant bien assuré, dès ce moment, que le ruisseau étoit une branche du fleuve, qui se cachoit sous terre, pour reparoître ensuite, comme *la Guadiana* en Espagne, il fit faire des écluses pour donner ou pour ôter à son gré de l'eau à tous les Peuples voisins; il arrêta le ruisseau pendant trois jours, pour porter le désespoir dans le cœur de tous les habitans; & sachant qu'ils étoient sur le point de se révolter, il partit de chez lui, après avoir donné des ordres secrets pour faire ouvrir ou fermer les écluses à des heures fixes; ensuite il arriva chez ses voisins dans les circonstances les plus favorables, & fit adroitement usage de son éloquence & des autres moyens de séduire, que la nature lui avoit prodigués.

Peu de temps après, le secret d'Hélioson ayant

Fig. 17.

En présence d'un peuple Idolâtre et Sauvage on fait paroître en l'air trois figures représentant 3. Divinités qui descendent à terre et remontent au Commandement d'un hõme sans que personne y touche. Cette expérience est démontrée utile, facile et palpable par la lecture de la Section 3. Chap. 3.

Delectat nos occultarum indagatio rerum.

Bernôt fe.

transpiré par l'infidélité des Compères employés à fermer les écluses, il fut obligé de s'expatrier, crainte d'être lapidé : ce fut en vain qu'il employa une partie des sommes usurpées à soudoyer des partisans qui publioient ses éloges, le public indigné savoit à quoi s'en tenir, & ne cessa de lui rendre justice.

SECTION III.

Trois Figures colossales paroissent en l'air, descendent à terre, & remontent à la prière ou au commandement d'un Sauvage.

LE Capitaine de notre vaisseau alloit de temps en temps chez les naturels du pays, pour leur demander du bois, des fruits & de la viande fraîche, & pour leur donner en échange des couteaux, des paquets de ficelle, des miroirs & des haches. M. Hill, qui l'accompagnoit dans ses courses, profita de cette occasion pour faire connoissance & lier une étroite amitié avec différentes personnes. Comme il avoit beaucoup d'esprit & de mémoire, il apprit, en six semaines, la langue du pays ; & c'est par là qu'il put entendre, de la bouche de ses amis, l'histoire d'Héliosson, telle que nous venons de la raconter. Parmi les habitans, dont M. Hill avoit acquis l'estime,

il y avoit un jeune-homme nommé Orvan, très-intéreſſant par les qualités de l'eſprit & du cœur, mais qui paroiſſoit toujours rêveur & chagrin, quoique jouiſſant d'une grande fortune & d'une bonne réputation. M. Hill lui demandoit de temps en temps le ſujet de ſes peines; & le jeune-homme, qui avoit ſouvent éludé la queſtion, répondit enfin qu'il étoit éperdûment amoureux, ſans pouvoir eſpérer de poſſéder un jour l'objet de ſon amour. Pourquoi cela, dit M. Hill? Eſt-ce que votre père s'oppoſe à votre bonheur? Ce n'eſt pas le mien, dit Orvan, c'eſt Guſter; c'eſt le père de Méliſſa, qui, condamnant ſa fille au célibat, me réduit pour toujours à la plus affreuſe ſolitude.

M. Hill demanda alors quelle étoit la paſſion dominante de Guſter, & on lui fit entendre que le père de Méliſſa étoit une eſpèce d'Aſtronome, de Minéralogiſte & d'Inſectologiſte; qu'il avoit chez lui des tas de cailloux, de ſable & de coquillages pétrifiés; qu'il paſſoit quelquefois la nuit à obſerver les étoiles, & le jour à chercher dans les bois des mouches, des fourmis, des chenilles, des papillons; qu'il employoit une partie de ſon temps à la méditation, & que, ſelon lui, on ne pouvoit obtenir le vrai bonheur que par l'étude de la nature.

Tant mieux, dit alors M. Hill, je vois qu'il

eſt curieux ; je vous enſeignerai de quoi piquer ſa curioſité ; vous aurez infailliblement de quoi ſatisfaire ſa paſſion pour les ſciences, & je vous réponds que dans peu Méliſſa ſera votre épouſe.

Le jeune-homme reçut avec tranſport une promeſſe auſſi flatteuſe. M. Hill s'introduiſit chez Guſter ſous divers prétextes, & ne put voir Méliſſa ſans approuver le choix de ſon ami, & ſans admirer la taille de cette belle Négreſſe. Il fut ſi frappé de la régularité de ſes traits, de la vivacité de ſes yeux, & de la blancheur de ſes dents, qu'il ne put s'empêcher de s'écrier, en la voyant : *Pulchriores ſunt oculi ejus vino, & dentes ejus lacte candidiores.* Genèſ. cap. LXIX.

M. Hill ayant préparé l'eſprit de Guſter, & obtenu de lui ce dont il avoit beſoin pour le moment, alla trouver ſon ami Orvan, lui donna quelques connoiſſances préliminaires, & fit tirer de notre vaiſſeau trois mille aunes de toile des Indes, & deux mille mouchoirs de Maſulipatan. On en conſtruiſit une Montgolfière, qui, dans ſa partie ſupérieure, avoit preſque la forme & la groſſeur du dôme des invalides. Elle fut lancée du haut d'une montagne, où l'on n'employa pour la manœuvre, comme pour la conſtruction, que des Ouvriers Européens ;

qu'on devoit faire embarquer le lendemain, pour leur ôter toute occasion d'instruire Guster avant le moment favorable. On choisit pour l'expérience un temps parfaitement calme, pour trouver moins d'obstacle à diriger horizontalement la machine à l'aide de vingt-quatre rames qui se ployoient en pattes d'oie. Orvan, averti de l'heure du départ, & de la route que devoient tenir les Voyageurs aériens, invita Guster, & tous les peuples voisins, à se rendre dans une plaine où ils devoient être témoins d'une expérience qui devoit passer dans l'esprit des plus incrédules pour un prodige éclatant. Ses espérances furent pleinement accomplies, car la terreur s'empara de tous les individus, quand on vit flotter en l'air une superbe tour à quatre étages avec trente-deux fenêtres.

Orvan, pour rassurer le Peuple, dit qu'il avoit prévu cet évènement, & que ce n'étoit point un mauvais présage; ces paroles volant de bouche en bouche, portèrent quelque consolation dans tous les cœurs. Cependant les uns poussoient des cris de surprise en faisant des gestes & des grimaces comme des énergumènes; les autres sembloient être saisis d'un accès de folie, & entroient en convulsion, comme des malades autour d'un baquet, qui croyent sentir l'influence du magnétisme animal.

Tout le monde vit arriver la Montgolfière au milieu de la plaine, à la hauteur d'un quart de lieue; mais voici une circonſtance qui ne fut aperçue que d'un petit nombre, parce que les uns ſe proſternoient contre terre, n'ayant plus la force de regarder, & que les autres, en ouvrant les yeux pour regarder vers le ciel, ne pouvoient plus rien voir, tant ils étoient éblouis!

Tandis que la machine volante continuoit ſa route vers l'occident, on vit ſortir par une de ſes fenêtres trois grandes ſtatues qui repréſentoient trois Divinités : ſavoir, Junon, Vénus & Minerve : elles deſcendirent lentement & majeſtueuſement juſqu'à terre. Orvan ayant prié le Peuple de s'éloigner pour laiſſer une place vide, s'approcha des trois Déeſſes avec cent ſoldats, qui formèrent autour de lui un grand cercle, firent enſuite un demi-tour à droite, & ſe tournèrent vers le Peuple en préſentant les armes (c'eſt ainſi que font les Caporaux dans une Ville de guerre, lorſque le Major de place, ou ſon repréſentant, donne le mot de l'ordre aux Sergens ou aux Officiers qui doivent commander les divers corps-de-garde). Le but de cette cérémonie étoit d'empêcher le Peuple d'approcher, & de rendre en même temps l'opération plus majeſtueuſe & plus impoſante.

Orvan s'approcha respectueusement des trois Statues, que le peuple regardoit comme trois Divinités aériennes. Après une conversation apparente d'environ deux minutes, Orvan s'éloigna de quelques pas, leur fit signe de partir, & dans ce même instant, on vit les trois Divinités remonter vers le ciel. *Voyez la fig. 27, qui sert de frontispice à cet Ouvrage.*

A peine étoient-elles parvenues à la hauteur de deux cents toises, que Junon & Minerve se séparèrent de Vénus, & montèrent avec une rapidité qui les cacha bientôt dans les nuages. La Déesse des Amours, propice à la prière d'Orvan, redescendit alors vers la terre; & quand elle fut parvenue à la hauteur d'environ dix toises, elle laissa tomber une boîte sur laquelle elle avoit paru s'appuyer comme sur un piédestal : ensuite exauçant la prière d'Orvan pour la troisième fois, elle remonta rapidement pour aller joindre ses compagnes.

Orvan prit aussi-tôt la boîte dont Vénus venoit de lui faire présent; il l'apporta en cérémonie aux pieds de Guster, & en tira devant lui deux rouleaux de papier, qui étoient autant de tableaux.

Le premier représentoit Guster entouré de tous les objets de curiosité dont il faisoit son étude. Le second représentoit, dans une atti-

tude reſpectueuſe, Orvan & Méliſſa demandant à Guſter la permiſſion d'être heureux.

Qu'on s'imagine, s'il eſt poſſible, l'effet que la magie de la peinture dut produire ſur un homme qui, venant d'admirer une expérience ſublime, vit un tableau pour la première fois, & qui ne ſavoit pas encore qu'il y eût au monde des Peintres & des Deſſinateurs. Les trois portraits qui avoient été faits par un de nos compagnons de voyage, furent regardés comme un ouvrage divin, & comme un préſent du ciel. Qu'on juge maintenant ſi Guſter put refuſer ſa fille à Orvan, quand celui-ci lui promit de lui donner l'explication de toutes ces merveilles.

Il n'eſt pas dans notre plan d'expliquer ici l'art de conſtruire une Montgolfière. Nous dirons ſeulement, en faveur de ceux qui n'ont jamais vu de pareilles machines, & qui n'ont pas lu l'excellent Ouvrage de M. Faujas de Saint-Fond ſur cette matière, que la machine de M. Montgolfier conſiſte en une vaſte enveloppe de toile, que l'on remplit de fumée en brûlant de la paille mouillée. Cette vapeur, ſeize mille fois moins peſante que l'eau potable, s'élevant en l'air par ſa légèreté ſpécifique, emporte la toile qui lui ſert d'enveloppe.

Il eſt des Théoriciens (1) qui prétendent que ce n'eſt point la fumée qui enlève la toile, mais que c'eſt l'action du feu, qui, s'appuyant ſur l'air inférieur, la pouſſe vers le zénith comme une fuſée volante (2); d'autres aſſurent que c'eſt tout ſimplement l'air dilaté & raréfié par la chaleur, qui, rempliſſant la Montgolfière, lui donne une peſanteur ſpécifique, moindre que celle de l'air extérieur. Nous nous garderons bien de décider la queſtion ſur ces trois ſyſtèmes:

Non noſtrum inter vos tantas componere lites.

Il eſt poſſible que l'aſcenſion de la Montgolfière, telle qu'on l'a vue juſqu'à préſent, provienne de la réunion de ces trois cauſes, qui, peut-être, ſeroient inſuffiſantes, ſi elles agiſſoient chacune ſéparément. Quoi qu'il en ſoit de cette idée, on attache toujours à cette machine une galerie qui lui ſert de leſt & l'empêche de ſe renverſer. Au centre de la galerie eſt un réchaud, avec des charbons allumés ſur une grille de fer. Les Aéronautes, placés autour de la galerie, ſont occupés, les uns à faire des obſervations aſtronomiques, géographiques & météorolo-

(1) M. le Chevalier de Trouville eſt l'auteur de ce ſyſtème.

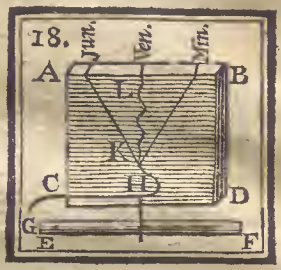
(2) Selon eux, c'eſt la même cauſe qui fait reculer le canon & l'éolipyle.

giques ; les autres, à jeter dans le réchaud de l'eau ou de la paille, pour entretenir, diminuer, rallumer ou éteindre le feu, selon qu'ils veulent monter ou descendre avec plus ou moins de rapidité.

On fait aussi des Ballons avec du taffetas gommé, rempli de gaz ou d'air inflammable, qu'on fait par la dissolution du fer dans l'huile de vitriol. Ces Ballons peuvent être plus petits que les Montgolfières dont nous venons de parler, parce que le taffetas est moins pesant que la toile, & le gaz qu'on y employe quatre fois plus léger que la fumée de paille.

Ceux qui veulent faire un *minimum* en fait de Ballons, se servent de baudruche proprement collée; c'est une peau si mince & si légère, qu'il suffit de donner au Ballon la grosseur d'une petite vessie : on en a fait dans ce genre de ronds, d'ovales & de cylindriques; mais la forme la plus frappante est celle qui représente la figure humaine. J'en ai fait dans cette forme, qui, à la vérité, m'ont coûté beaucoup d'industrie, de temps & de patience; mais j'en ai été bien dédommagé par le plaisir que j'ai eu de faire accroire pendant quelque temps, à tout un Village, qu'un homme pouvoit s'élever en l'air sans le secours d'aucune machine, & même sans remuer les bras ou les jambes.

Les trois figures, dont nous avons parlé ci-deſſus, étoient conſtruites d'après ce principe. Voici le moyen qu'on avoit employé pour les faire monter & deſcendre, pour ainſi dire, à volonté; *fig. 18.*



Les trois figures étoient attachées à une boîte *A, B, C, D,* ſous laquelle étoit une petite plaque de plomb *E, F,* attachée à la boîte, avec des étoupes ſaupoudrées de fleur de ſoufre; *G, H, K, L,* étoit une mèche de corde, qui, étant allumée au point *G,* ſe brûloit toute entière juſqu'au point *L,* dans l'eſpace de cinq minutes. A l'inſtant où on lança les trois figures du haut de la Montgolfière, M. Hill, qui en étoit le pilote, alluma la mèche au point *G;* & auſſi-tôt la petite plaque de plomb attachée ſous la boîte, fit deſcendre lentement les trois figures juſqu'à terre, où elles reſtèrent environ deux minutes comme pour entendre la prière d'Orvan. Celui-ci ne fut pas plutôt

éloigné de trente pas, qu'il ordonna aux trois figures de s'élever; elles obéirent comme feroit une horloge à laquelle on ordonneroit de sonner trois heures quand on sait qu'il est deux heures cinquante-neuf minutes & quelques secondes. Orvan savoit que, dans l'espace de trois minutes, le feu de la mèche devoit parvenir au point *H* pour y brûler les étoupes qui attachoient la plaque de plomb à la boîte. Les trois figures, détachées de la plus lourde partie de leur lest, s'élevèrent donc dans l'atmosphère, comme feroit, dans un bassin rempli d'eau, un bouchon de liége qui se détacheroit d'un gros clou auquel il étoit auparavant lié. Une minute après, les trois figures étoient parvenues à la hauteur de deux cents toises. Orvan pria Vénus de descendre; & le feu de la mèche, qui, pendant ce temps-là, avoit fait des progrès jusqu'au point *K*, brûla aussi-tôt les étoupes qui tenoient les deux figures collatérales attachées à la boîte. Ces deux figures, délivrées du poids de la boîte, furent portées, par l'air inflammable, au dessus des nuages; mais la boîte qui, un instant auparavant, avoit été enlevée par les efforts réunis des trois figures, se trouva assez forte pour entraîner vers la terre la seule qui lui restoit attachée. Pendant cette seconde descente, le feu qui consu-

moit toujours la mèche, parvint peu à peu au point *L*, où il brûla les étoupes qui attachoient à la boîte la troisième figure. Orvan voyant la boîte se détacher, ordonna à la troisième figure de remonter, & l'on voit qu'il dut être complettement obéi.

M. Hill descendit à terre dans une forêt voisine, à l'insu du Peuple; mais il ne fit pas embarquer aussi-tôt les Matelots qui avoient servi à la direction & à la construction de la machine, parce qu'il n'étoit plus intéressé à garder le secret, sachant qu'Orvan venoit d'obtenir sa chère Méliſſa.

SECTION IV.

Les Sauvages font des raisonnemens absurdes: on en fait de plus choquans dans les pays civilisés. Seconde réponse aux Détracteurs de la Magie blanche.

MONSIEUR Hill reçut de Guster les plus riches présens, & fut accueilli avec la plus grande distinction dans toutes les assemblées. Les Peuples accouroient auprès de lui de toutes parts, moins pour admirer ses talens, que pour voir un homme d'une couleur singulière & d'une forme

forme qui leur paroiſſoit monſtrueuſe : ces inſulaires, qui ſont noirs comme l'ébène, & qui ont de groſſes lèvres avec un nez très-applati, étoient fort ſurpris de voir un homme blanc au nez aquilin ; juſqu'alors ils n'avoient même pas ſoupçonné qu'il y eût ſur terre des hommes de différentes couleurs. Hé ! comment auroient-ils pû ſavoir qu'il y a des hommes blancs en Europe, qu'il y en a de rouges en Amérique, de bruns dans les Royaumes de Fez & de Maroc, d'olivâtres en Égypte & ſur la côte de Barbarie, & de bronzés dans les Royaumes de Barca, de Tripoli, & dans les Républiques d'Alger & de Tunis ? Ils ignoroient juſqu'à l'exiſtence de ces diverſes contrées.

Leur préjugé, ſur la couleur noire de tous les Habitans de l'univers, étoit publiquement enſeigné dans toutes les écoles : mais, pour établir cette doctrine, on n'employoit ni manuſcrits, ni livres imprimés, car ils ne connoiſſoient ni l'écriture, ni l'imprimerie, & leurs erreurs ne peuvent être conſignées, comme les nôtres, dans des bibliothèques. La maſſe de leurs connoiſſances paſſe toute entière d'une génération à l'autre par la ſimple tradition. Leur ſcience eſt toute contenue dans des chanſons que les Maîtres d'école ſont chargés d'enſeigner à leurs élèves. Voici les deux principaux couplets qui

causèrent tant d'admiration quand on vit la couleur de M. Hill.

Premier Couplet.

JEet SUISpo ur MON ca CHERcher LEC l'af-TEUR front CETdont HOMils ME seO sont RI flé GI trisNAL,

POURcom QUIme TU-toi SOUSde CRItes VIS-tant DA NS le UN faux CER etTAIN l'imJO UR posN ALture,

I jeCI metsJE surFAIS leurMERconVEILduiLE teENun SAexBOTS cel E lent LASverTInisQUES,

J'EN en VOY Em'ofA frant MES auPROpuNE EURS blicDES pourMIL le LI ERSmoinsDE en-PRA peinTItuQUESre.

Par M. Molandre.

Traduction.

J'ai voyagé dans tous les pays connus, depuis le désert de Zaara jusqu'au Canal de Mosambique, & j'ai vu par-tout des hommes noirs. Au Royaume de Mujac & dans les États du Monoëmugi, je n'ai vu que des hommes noirs. J'ai presque poussé mes voyages jusqu'aux confins de la Nubie, & je n'ai pas vu un seul homme blanc. J'ai parcouru la haute & basse Guinée, depuis la côte de Malaguète jusqu'au Royaume d'Angola. J'ai traversé l'Éthiopie, la Nigritie, & par-tout j'ai vu des hommes noirs.

Second Couplet.	Traduction.
Mudnegel tſe : orrop da ètcer madnegel malotſipe maem rutigixe elibaton ſupmet: Aton ogre is oninmo ſitatiſoiruc âſuac ſiraegru, maitneitap eſſe euqodnauq melitu. Ecce mudneled te ſecniv alucatsbo; odnehartbus odnedda adneicaf tneif da maitnegilletni ier : otſe ſuvlas, *&c.*	*Qu'on ne me diſe pas qu'il peut y avoir de blancs dans des pays où je n'ai jamais été. J'ai vu ſouvent débarquer ſur la Côte de Zanguebar des étrangers qui venoient des pays les plus lointains & des régions les plus inconnues; j'ai vu des inſulaires de Ceylan, des habitans des Maldives & des Iſles Moluques, des Macaſſars & des ſujets du Roi de Timor, & je les ai vus tous auſſi noirs que moi; par conſéquent, c'eſt une loi, ſans exception, dans la nature, que les hommes ſoient noirs.*

M. Hill fut ſi frappé de ce raiſonnement, qu'il en fit une eſpèce de parodie en un ſeul couplet, & en langue Madécaſſe. La voici, avec ſa traduction.

Couplet.	Traduction.
J'AIu PROU neVÉ proCLAIduc RE tiMENT onQUE du L'AU géTOnie, MAn'eſt TEauſOUtreEUR choD'EſeCHECS qu'u QUEne VO US pouVO Upée LIEZ pour FAIaRE muPAS SERferdes enPOUR fans, *&c.*, *&c.*	*Les hommes, les oiſeaux, les quadrupèdes & les quadrumanes, perpétuent leur eſpèce par la cohabitation des deux ſexes. Je n'ai pas encore vu d'animal qui ne dût ſon exiſtence à deux animaux de la même eſpèce. Donc cette loi doit avoir lieu, ſans exception, dans*

tous les poiſſons & dans tous les inſectes. Par exemple, dans l'huître, dans la moule, dans le puceron qui eſt hermaphrodite, & qui eſt lui ſeul père & mère de ce qui vient de lui; dans le polype d'eau douce, qui engendre par boutures comme les arbres; dans le ver ſolitaire, qui, s'il avoit père & mère ſemblables à lui, devroit changer de nom; & dans les millions d'eſpèces d'animalcules que nous découvrirons peut-être un jour, en perfectionnant le microſcope.

De pareils argumens paroiſſent dignes d'un pays ſauvage; & l'on croiroit à peine, au premier abord, que dans les pays policés, les Logiciens de profeſſion puiſſent en inventer de ſi abſurdes. Cependant on en fait de plus choquans, lorſqu'au lieu de faire une longue énumération pour prouver une propoſition générale, on conclut tout ſimplement d'un individu à l'eſpèce entière, & qu'on prétend démontrer une propoſition univerſelle par un ſeul exemple. Tel ſeroit un Naturaliſte qui croiroit que dans tous les temps & dans tous les climats, l'eſpèce de renards a de l'antipathie pour celle des chiens, parce que ſon renard, captif & languiſſant, paroît inſenſible auprès d'une belle épagneule. Tel ſeroit un empirique, qui, pour prouver l'efficacité de ſa panacée, citeroit un ſeul malade guéri, & qui feroit prudemment abſtraction de tous ceux à qui ſon remède a donné la mort. De

pareils raisonnemens pourroient être comparés à celui de ce Voyageur Anglois, qui, arrivant pour la première fois sur la terre ferme, & logeant à Calais chez une Hôtesse qui étoit de mauvaise humeur, écrivit sur ses tablettes la note suivante :

All french Women are peevish.

Toutes les femmes de France sont acariâtres.

Les sophistes déraisonnent quelquefois d'une manière plus inouie ; car si les raisonnemens que nous venons de citer, manquent par le défaut de liaison entre la conclusion & les prémisses, ils ont au moins le mérite d'être appuyés sur une proposition vraie : mais, lorsqu'on part d'un principe évidemment faux, & qu'on en tire une conclusion également fausse, qui n'a aucune liaison avec le principe, c'est alors le comble de l'aveuglement & le plus haut période de la *déraison* ; c'est comme si un Nègre parfaitement noir, disoit, *je suis rouge ; donc tous les hommes sont rouges.*

Il est incroyable, me dira-t-on, qu'on puisse faire de pareils raisonnemens dans les pays les plus sauvages. J'ignore effectivement si les hommes de la nature peuvent être aveuglés jusqu'à ce point ; mais je sais que de pareilles raisons ont été débitées très-sérieusement chez des

peuples civilisés, par des hommes tant soit peu incivils, par de prétendus Gens de Lettres, qui s'avisent de donner journellement à leurs Concitoyens une petite leçon de quatre pages.

Lorsque, pour réfuter un Auteur, on cite un seul article de son Ouvrage; si l'Auteur a réellement raison sur le point cité, & que cependant on conclue, de cet article, qu'il a toujours tort, & que son livre ne vaut rien; c'est évidemment comme si un Nègre disoit: Je suis rouge; donc tous les hommes sont rouges.

Si ceux qui répandent dans le Public de pareilles réfutations, joignent à leurs paralogismes des traits de calomnie, sans fournir aucune apparence de preuve, ils achèvent de montrer la foiblesse de leur cause; & l'Auteur qu'on a prétendu dénigrer de cette manière, pourroit les écraser sous le poids du ridicule ou du raisonnement; mais, en pareille circonstance, il y auroit de l'inhumanité de sa part à faire usage de toutes ses forces; il doit donc leur pardonner bénignement, & dire dans son cœur:

Homo sum; humani nihil à me alienum puto.
TER. Heauton-Timorumenos.

Cependant, comme une parfaite impunité sembleroit inviter les délinquans à de fréquentes

récidives (1), l'Auteur calomnié peut adreſſer à ſes détracteurs une petite ſemonce de la manière ſuivante:

O vous, dont l'émulation reſſemble un peu à la jalouſie, & qui, égarés peut-être par l'intérêt & l'égoïſme, vous êtes follement érigés en juges dans votre propre cauſe, ſur des matières qui vous ſont inconnues: ô vous, qui, m'avez jugé ſans me connoître, qui m'avez condamné ſans m'entendre, qui avez prétendu réfuter un ouvrage didactique par des perſonnalités, & qui n'avez pas daigné me pardonner l'apparence même d'une faute; quoique vous ayez ſouvent beſoin d'une tout autre indulgence; ô vous enfin, qui paſſez pour des êtres bienfaiſans, & qui, pour me noircir, avez abuſé de la confiance du Public, & de la facilité que vous avez de lui parler tous les jours: pourquoi riez-vous d'un Nègre Africain qui veut prouver, en citant un homme noir, que tous les hommes ſont rouges?

. . . . . *Mutato nomine, de te*
Fabula narratur.

HOR.

Convenez aujourd'hui que je n'ai encouru votre

(1) *Cavendum eſt ne ex impunitate delictorum detur occaſio delinquendi.* Leg. 20. cod. de Furt.

disgrace, que pour avoir révélé trop clairement certaines vérités, selon la maxime de Térence,

Obsequium amicos, veritas odium parit.
ANDRIA.

Convenez aussi que je ne vous devrai une réponse complette, que lorsque, pour appuyer vos assertions contre moi, vous m'aurez présenté au moins une espèce de sémi-preuve.

Quilibet præsumitur vir probus.
Cap. un. ext. de scrut. in ord. fac.

Affirmanti incumbit probatio, non neganti.
Leg. 2. ff. de Probat.

Convenez encore qu'en croyant mon adversaire sur sa parole, & en devenant l'instrument & l'organe de sa vengeance, vous n'avez point pratiqué cette maxime du droit canon,

Odia restringi, favores convenit ampliari.
Cap. Odia. de reg. jur. in. 6.

Convenez enfin, que vous semblez avoir voulu me nuire, en flattant ma vanité, & achever de me perdre, en m'inspirant un excès d'orgueil, lorsque vous m'avez assimilé aux plus grands Écrivains, en ne trouvant dans mon ouvrage qu'une seule erreur.

Fénélon a péché par trop d'amour divin;
Vous autres, par trop peu d'amour pour le prochain.

CHAPITRE IV.

SECTION PREMIÈRE.

Première apparence de Mouvement Perpétuel.

LE 15 Septembre 1784, nous mouillâmes l'ancre dans la rade de Briſtol; huit jours après, nous arrivâmes à Yorck, chez M. Wilſon, qui étoit un intime ami de M. Hill, & qui devint bientôt le mien; au récit des merveilles que nous avions vues, il répondit que, ſans ſortir de chez lui, il pouvoit nous faire voir des choſes merveilleuſes, puiſqu'il avoit découvert le mouvement perpétuel.

Alors, il nous montra une aiguille de bouſſole, qui, poſée ſur un pivot au centre d'une planche & entourée de crochets de fer rangés en cercle, tournoit continuellement, ſans qu'on pût apercevoir la cauſe de ce mouvement circulaire.

Cette cauſe eſt pourtant bien viſible, dit M. Wilſon, les crochets de fer étant aimantés, attirent l'aiguille tour à tour; le ſecond l'enlève au premier pour la céder au troiſième; le quatrième & le cinquième la renvoyent au ſixième,

qu'elle quitte auſſi-tôt par l'attraction du premier; & comme ces cauſes d'attraction ſont permanentes, il n'eſt pas étonnant que l'aiguille ſoit toujours en mouvement.

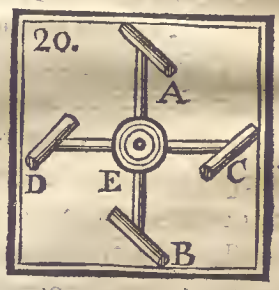
M. Wilſon renverſa un des crochets en le tournant ſens devant derrière, & alors l'aiguille s'arrêta : il eſt ſi vrai, dit-il, que la bouſſole eſt miſe en mouvement par l'attraction des crochets, que quand un ſe dérange, l'aiguille ne va plus, *ſublatâ cauſâ, tollitur effectus.* M. Hill, qui ne croyoit pas au mouvement perpétuel conſidéré comme production de l'Art, s'aperçut bientôt de la fauſſeté de cette théorie, & de la tricherie qu'on mettoit en uſage dans cette expérience. Ce ne ſont pas les crochets, dit-il, qui peuvent ainſi faire tourner la bouſſole; car ſi leur attraction eſt égale, elle doit bientôt produire l'équilibre & le repos; & s'il y a de l'inégalité dans leurs forces, les plus foibles ne ſauroient arracher l'aiguille au plus fort. Votre explication, toute fauſſe qu'elle eſt, continua M. Hill, quand elle eſt donnée par un habile Faiſeur de Tours, & appuyée ſur l'expérience trompeuſe que vous venez de faire, en impoſe quelquefois aux Savans mêmes : car un auteur célèbre, qui avoit vu faire ce Tour dans un cabinet de phyſique, a cru tout bonnement, & a même inféré dans ſes Ouvrages, que des crochets de fer autour

d'une aiguille de bouſſole devoient la faire tourner : cependant n'oſant point donner le nom de mouvement *perpétuel* à cette rotation, il s'eſt contenté de dire que les crochets produiſoient dans ce cas-là une eſpèce de mouvement *continuel*. Il ne ſavoit pas, que, pour faire illuſion dans cette expérience, on poſe l'aiguille ſur une petite planche qui cache un mouvement d'horlogerie, dont le volant aimanté ne peut tourner ſans entraîner la bouſſole; il ne ſavoit pas qu'il faut de temps en temps monter ce mouvement d'horlogerie, ſans quoi le prétendu mouvement perpétuel ne dureroit qu'environ une demi-heure. Il ignoroit que les crochets mis autour de cette planche, ne ſont là que pour tromper les yeux de l'eſprit & du corps. Ayant vu une bouſſole s'arrêter quand on dérangeoit un crochet de ſa place, il en avoit conclu que l'attraction du crochet devoit entrer pour quelque choſe dans cette expérience; & cependant la bouſſole ne ceſſoit alors de tourner, que parce que le crochet qui tournoit comme une clef en dedans & en dehors, arrêtoit dans cet inſtant le mouvement d'horlogerie, & empêchoit le volant aimanté de produire ſon effet.

SECTION II.

Autre apparence de Mouvement Perpétuel.

MONSIEUR Wilſon voyant que ſon mouvement perpétuel étoit trop connu de nous, pour que nous puſſions lui donner ce nom, nous en fit voir un autre, conſiſtant en deux baguettes en croix portées ſur un pivot & ſituées dans un plan vertical. Elles portoient à leurs extrémités des étuis inclinés avec des balles de plomb, comme on voit dans la *fig.* 20.

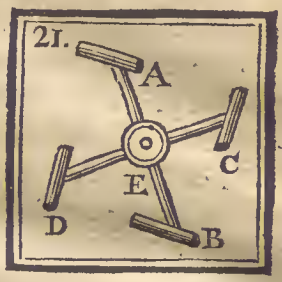


Cette machine, dit M. Wilſon, eſt auſſi ſimple qu'ingénieuſe; elle produit le mouvement perpétuel, & ne coûte preſque rien; elle eſt attachée par une ficelle, ſans quoi vous la verriez tourner continuellement par la raiſon que voici.

Les balles *A* & *B* ſont en équilibre, parce qu'elles ſont à égale diſtance de la ligne verticale qui paſſe par le point d'appui *E*. Par la conſtruction de la machine, la balle *D* étant, au contraire, plus éloignée du point d'appui que la balle *C*, doit prévaloir ſur cette dernière & rompre l'équilibre. Elle doit donc deſcendre juſqu'au point *B*, & faire faire à la machine un quart de tour: or, ce quart de tour ne peut avoir lieu ſans que la baguette *A B*, qui étoit ſituée verticalement, prenne une poſition horizontale; & alors les balles *A B* ſont entr'elles comme étoient auparavant les balles *D* & *C*: l'une doit donc emporter l'autre, & faire faire à la machine un autre quart de tour. Ce ſecond quart de tour ne peut avoir lieu, ſans être ſuivi d'un troiſième, par la nouvelle poſition que prennent les balles *A* & *B*, &c. La machine eſt donc conſtruite de manière qu'elle doit tourner continuellement juſqu'à ce que le pivot ſoit uſé, & qu'elle tombe par le défaut du point d'appui.

Enſuite M. Wilſon dénoua les cordons qui retenoient la machine, & on la vit tourner auſſi-tôt. M. Hill l'arrêta bientôt après pour prouver théoriquement, contre l'expérience, qu'une cauſe cachée produiſoit ſon mouvement, ou qu'elle devoit s'arrêter avant d'avoir fait le

premier quart de tour. En effet, dit-il, quand elle a fait seulement un douzième de tour, *fig.* 21,



la balle *D*, plus éloignée du point d'appui que la balle *C*, tend encore à l'emporter; mais la balle *B*, qui, dans ce moment, est plus loin du point d'appui que la balle *A*, tend à faire tourner la machine en sens contraire. Ces deux efforts opposés doivent donc empêcher la machine de continuer son premier mouvement.

M. Wilson avoua que M. Hill avoit raison, & que les branches de la machine contenoient de l'aiman mis en mouvement comme dans la récréation précédente, par un volant aimanté caché dans la planche verticale qui portoit le pivot. Cependant, ajouta M. Wilson, cette expérience trompeuse, présentée avec art, & appuyée d'une fausse théorie, doit être bien séduisante, puisque vous êtes les premiers à qui je n'ai pas pu faire accroire que j'ai trouvé le mouvement perpétuel.

SECTION III.

Cadrans Sympathiques.

IL eſt une expérience que j'ignore, dit M. Wilſon, & que je ſerois bien curieux d'apprendre; c'eſt celle des Cadrans Sympathiques, à l'aide deſquels deux amis peuvent ſe communiquer leur penſée à la diſtance même de cent lieues. Je connois les Cadrans qu'on appelle Sympathiques, répondit M. Hill, mais je peux vous aſſurer qu'ils n'ont jamais produit l'effet merveilleux qu'on leur attribue. Cependant, repliqua M. Wilſon, cet effet eſt poſſible & même vraiſemblable, s'il eſt vrai que lorſqu'on arrête l'aiguille d'un de ces cadrans, l'autre s'arrête ſans qu'on y touche; car alors, en portant l'aiguille d'un cadran ſur différentes lettres rangées en cercle, l'autre aiguille pourroit déſigner les mêmes lettres ſur le ſecond cadran, & pourroit, par conſéquent, indiquer par ſympathie une phraſe entière & même pluſieurs phraſes. Vous penſerez différemment, dit M. Hill, quand vous ſaurez que le Tour des Cadrans Sympathiques ſe fait, non par ſympathie, mais par ſupercherie.

Vous prenez un cadran ſur vos genoux, &

l'on en poſe un autre ſur une table. Quand vous avez porté l'aiguille de votre cadran ſur une certaine lettre, le Faiſeur de Tours, qui s'en aperçoit, fait arrêter le ſecond cadran ſur la même lettre, à l'aide d'un aiman caché qu'il fait mouvoir dans la table, ſoit par le ſecours d'un Compère, auquel il donne un ſigne de convention, ſoit en pouſſant lui-même une baſcule avec ſon pied. *Voyez la fig. 22.* L'aiman arrivé ſous le cadran, arrête par ſon attraction le balancier de fer à l'inſtant requis; mais cette expérience ne pourroit jamais réuſſir, ſi vous exigiez qu'elle fût répétée, en poſant les deux cadrans ſur les genoux de différentes perſonnes ſans connivence: on vous diroit alors que les cadrans ne ſont pas montés pour produire ce jour-là l'effet que vous demandez; on vous renverroit au lendemain, & le lendemain on trouveroit un prétexte pour vous renvoyer aux calendes grecques.

Ceux qui voyent cette expérience ſans en connoître le deſſous de cartes, la trouvent très-merveilleuſe; & jugeant de ces cadrans, d'après le nom qu'on leur donne, ils s'imaginent facilement qu'il y a entre ces inſtrumens une eſpèce de ſympathie. Si le Faiſeur de Tours aſſure qu'il peut s'en ſervir pour communiquer ſa penſée à une certaine diſtance, les ſpectateurs

teurs le croiront d'autant plus facilement, qu'ils viennent de voir produire un effet qui, pour eux, eſt incompréhenſible; après quoi ils ſe vanteront d'avoir vu de leurs propres yeux des Cadrans ſympathiques qui ſervent à communiquer la penſée; ils ne permettront point qu'on leur faſſe là deſſus la moindre remontrance; ils croiront trancher toute difficulté en diſant qu'on ne peut pas aller contre des faits: mais ne pourroit-on pas leur repliquer qu'ils ont mal vu, & leur appliquer ces paroles de Voltaire: *Je ne crois pas aux témoins oculaires, quand ils prétendent avoir vu des choſes abſurdes?*

SECTION IV.

Mouche ſavante, Cheval ſavant.

LE préjugé ſur la Mouche ſavante vient à peu près de la même ſource. Cette Mouche n'eſt autre choſe qu'un petit morceau d'émail attaché à une aiguille de bouſſole. Un aiman caché la conduit autour d'un cercle, & l'arrête ſucceſſivement ſur différentes lettres qui forment la réponſe à une queſtion propoſée. Un papier collé ſous verre cache la bouſſole, & ne laiſſe voir que la mouche poſée à l'extrémité de l'aiguille. Ceux qui ont vu cette mou-

che, ſans connoître l'agent qui la fait mouvoir, ont cru voir un effet merveilleux, & ſe ſont vantés dans le monde d'avoir vu une mouche qui répondoit à toute ſorte de queſtions. Ceux à qui on a raconté cette hiſtoire, ne comprenant pas trop bien comment un inſecte pouvoit répondre à des queſtions propoſées, ont penſé qu'il s'agiſſoit au moins d'une mouche vivante qui ſe tranſportoit en volant ſur différentes lettres. Ce fait a paſſé de bouche en bouche avec des additions, des variations & des commentaires ; & la renommée, qui groſſit tout, a publié enfin dans un certain monde, que cette mouche ſe tranſportoit au gré de ſon maître ſur le nez de telle perſonne qu'on pouvoit déſirer.

Une circonſtance concouroit à confirmer le Peuple dans cette erreur. Dans le même temps qu'on liſoit, au coin des rues, l'annonce faſtueuſe de la mouche ſavante, on voyoit, dans les places publiques, un Cheval ſavant, qui répondoit à différentes queſtions, en tournant ou baiſſant la tête, pour dire oui ou non, & en frappant du pied pour marquer des nombres : on ne ſavoit pas que le Cheval, pour produire ces merveilles, n'avoit beſoin que d'un petit ſigne, & qu'il lui ſuffiſoit de voir remuer la main ou le pied de ſon maître. On ſuppoſoit, en conſéquence, que cet animal étoit aſſez intelligent

pour comprendre le sens des phrases, pour lire les vers & la prose en toute sorte de langues, résoudre des problèmes, connoître les dés, les cartes & l'heure à la montre, faire des additions, des multiplications, des règles de trois & des règles d'alliage; & de tout cela, on concluoit qu'une Mouche pouvoit avoir aussi le même degré d'intelligence.

SECTION V.

L'Épagneul Encyclopédiste.

ON a vu des Chiens deviner des chiffres cachés dans une boîte, désigner d'avance une carte prise au hasard, & marquer le point apporté secrettement en jetant des dés; & parce que le Spectateur ne faisoit pas attention qu'un homme peut deviner toutes ces choses, en employant les tablettes aimantées, les cartes forcées, les dés plombés, ou d'autres moyens qui peuvent servir à produire le même effet; on inféroit de là que le Maître de ces animaux, ignorant la solution aux questions proposées, ne pouvoit faire aucun signe, & que les animaux devinoient par leur propre pénétration; lorsqu'ensuite on rencontroit un Savant dans le monde, on lui demandoit comment un Chien

& un Cheval pouvoient avoir une intelligence plus qu'humaine : on brodoit l'hiſtoire de ces animaux, & l'on ne manquoit pas d'y englober celle de la Mouche ſavante : on ne diſoit pas que cette Mouche étoit d'émail ou de toute autre matière inanimée ; le Savant ſe trouvoit alors dans la perplexité ; car, d'un côté, il ne pouvoit pas contredire honnêtement un grand nombre de témoins oculaires, ou ſoi-diſant tels ; & de l'autre, il ne pouvoit pas réduire à leur juſte valeur des faits exagérés qui ne s'étoient point paſſés ſous ſes yeux ; il avoit donc le déſagrément de ſe voir ſoupçonné d'impéritie, parce qu'il ne pouvoit ni ne vouloit expliquer phyſiquement des phénomènes chimériques.

Il n'y avoit que huit jours que nous étions arrivés chez M. Wilſon, lorſque nous aſſiſtâmes à une Aſſemblée où l'on faiſoit voir un Épagneul ſavant, qui ſoutenoit des thèſes de Philoſophie en François, en Anglois & en Latin : on ſent bien qu'il ne parloit pas lui-même ces trois Langues ; mais il ſembloit au moins les entendre, puiſqu'on pouvoit les parler indifféremment pour l'interroger, & qu'il répondoit toujours cathégoriquement par ſigne, ſoit en remuant la tête pour dire oui ou non, ſoit en frappant du pied pour marquer des nombres, ou en indiquant des lettres qui réunies

formoient la réponſe demandée. Trois circonſtances concouroient ici à ſurprendre le Spectateur : 1°. Le Chien continuoit de bien répondre, lors même que ſon Maître ſortoit du ſalon de Compagnie, ou qu'il prioit de ſortir toutes les perſonnes ſoupçonnées de faire quelque ſigne pour indiquer la réponſe ; 2°, il répondoit encore, & toujours bien, lorſqu'on lui bandoit les yeux, pour l'empêcher d'apercevoir aucun ſigne ; 3°, il avançoit ordinairement les paradoxes les plus inouis ; perſonne de la Compagnie n'étoit de ſon avis en commençant ; & cependant, après beaucoup d'objections, de réponſes & de repliques, il finiſſoit toujours par avoir raiſon. Crainte d'ennuyer le Lecteur, je devrois ſupprimer ici le détail de ce qui fut dit en cette occaſion ; cependant, pour prouver qu'on peut juſtifier, en quelque façon, l'épithète de Savant donnée à cet animal, je rapporterai ici une eſpèce de converſation qu'il y eut entre l'Épagneul & trois ou quatre Savans de la Compagnie.

Un Marin commença par demander combien il y avoit d'arches au Pont de Weſtminſter ? L'Épagneul répondit, en poſant le pied ſur le nombre 15. On lui demanda enſuite combien il y avoit d'arches au Pont-Euxin : Ici le Chien garda le ſilence, comme s'il s'étoit cru inſulté

par une pareille queſtion, & comme s'il avoit voulu appliquer le Proverbe, *à ſotte demande point de réponſe.* Cependant, ayant reçu ordre de ſon Maître de ſatisfaire celui qui l'interrogeoit, il répondit, qu'il n'y avoit point d'arches au Pont-Euxin, & l'exprima très-clairement en poſant le pied ſur un zéro; là deſſus le Marin raconta que, l'année précédente, il avoit fait, en ſix ſemaines, un très-heureux voyage, depuis le Pont-Euxin juſqu'au Pont de Londres. L'Épagneul ne trouvant rien d'extraordinaire dans un pareil voyage, poſa le pied ſur différentes lettres formant une réponſe laconique, qui, étant interprétée & commentée par ſon Maître, ſignifioit que d'autres voyageurs avoient fait des choſes plus étonnantes, puiſqu'ils avoient parcouru ſix cents lieues en une demi-journée. C'eſt impoſſible, repliqua le Marin; il n'y a pas encore eu de Ballon aéroſtatique qui ait pu parcourir un ſi grand eſpace en ſi peu de temps : Je ne dis pas, répondit l'Épagneul, à l'aide de ſon Interprète, qu'on ait employé un Ballon pour cet effet, puiſque je parle d'un voyage par mer.

Le Marin dit alors que la choſe étoit encore plus impoſſible de cette manière, puiſque le plus fin voilier ne filant qu'environ quinze à ſeize nœuds, c'eſt-à-dire, ne parcourant qu'environ

cinq lieues par heure, n'avoit pas assez de rapidité pour faire six cents lieues en une demi-journée.

L'animal persista à soutenir son assertion; & le Marin alloit proposer un pari considérable, lorsque l'Epagneul & son Maître ajoutèrent qu'ils avoient fait ce voyage dans un pays où ils avoient allumé du feu avec de la glace.

Si vous voulez faire preuve d'érudition, dit le Marin, je vous prie de ne pas entasser un si grand nombre d'absurdités. Le Maître du Chien, adressant alors la parole à cet animal, lui fit cette question : Parlez, mon cher ami, n'est-il pas vrai qu'on peut allumer du feu avec un morceau de glace, si on le taille avec un couteau comme un verre de lunette, pour lui faire réunir en un seul foyer les rayons du soleil sur un petit tas de poudre ? L'animal aux yeux bandés baissa la tête pour dire oui, comme s'il avoit parfaitement compris ce qu'on lui demandoit.

Le Chien a raison sur ce point, dit le Marin, mais cela ne prouve pas qu'on puisse faire 600 lieues en une demi-journée. Pourquoi non, répondit le Chien, si c'est dans un pays où l'on peut se reposer 48 heures dans une seule après-midi. En quel climat, dit le Marin surpris, qui commença cependant d'entrevoir son erreur ?

L'Épagneul pour réponſe, indiqua la Zone glaciale. En effet, dit ſon Maître, il y a dans cette Zone des jours de différente longueur, depuis 24 juſqu'à ſix mois; & ſi le Capitaine Cook, lorſqu'il a navigué au delà du Cercle polaire, a ſuivi un Parallèle où le jour étoit ſeulement d'un mois, il a pu, en une demi-journée, c'eſt-à-dire en 360 heures, parcourir l'eſpace de 600 lieues.

Le Marin voulant à ſon tour embarraſſer l'Épagneul & ſon Maître, leur demanda s'ils connoiſſoient un endroit où le ſoleil & la lune peuvent ſe lever à la même heure & au même inſtant, lors même que ces deux aſtres ſont en oppoſition, c'eſt-à-dire, quand la lune eſt pleine. L'Animal & ſon Maître répondirent que c'eſt au pôle, & ajoutèrent que, dans ce même endroit, le ſoleil ſe trouve toujours au point de midi, parce que tous les points de l'horizon ſont au midi pour les habitans du pôle.

Un Juriſconſulte de la Compagnie diſputa long-temps contre l'Épagneul, parce que celui-ci prétendoit qu'un homme mort à midi peut être quelquefois l'héritier d'un autre homme mort le même jour à midi & demi. Ce fut en vain qu'on cita contre lui les Lois du Digeſte & du Code, qui veulent que l'héritier ſurvive au teſtateur; l'Épagneul prouva que ſa préten-

tion étoit très-conforme à ces lois, parce que l'homme mort à midi peut, dans certaines circonstances, survivre à celui qui est mort à midi & demi; il n'y a qu'à supposer pour cela que le premier est mort à Paris & le second à Vienne en Autriche; car comme il est une heure à Vienne, quand il est midi à Paris, celui qui meurt à midi dans cette dernière ville, survit nécessairement à celui qui meurt le même jour à Vienne, à midi & demi.

Un troisième argumentateur proposa le problème suivant :

Un Payſan étant allé au marché vendre des Poulets, a trouvé un Cuiſinier qui lui a acheté la moitié de ſes poulets; plus, la moitié d'un poulet ſans en tuer aucun : il a vendu & livré à un ſecond Cuiſinier la moitié de ſon reſte; plus, la moitié d'un poulet pareillement ſans en tuer aucun : enfin un troiſième Cuiſinier a acheté la moitié du reſte; plus, la moitié d'un poulet & toujours ſans en tuer aucun; par ce moyen le payſan a tout vendu : on demande combien il avoit de poulets?

L'Épagneul répondit qu'il en avoit sept; que le premier acheteur en avoit pris quatre, c'est-à-dire trois & demi : plus, un demi sans en tuer aucun; que le second en avoit pris deux, c'est-à-dire un & demi, plus un demi, &c.

L'Animal ne se contenta point d'indiquer tout simplement le nombre demandé ; il résolut algébriquement la question, en posant successivement son pied sur les lettres & les chiffres qui formoient l'équation du problème. Le Maître de l'Épagneul écrivoit avec de la craie sur une planche noire, tout ce qu'indiquoit l'animal ; & comme ce problème est un des plus jolis qu'on puisse proposer, nous en donnons ici la solution, en faveur de ceux qui connoissent les premiers élémens d'Algèbre.

Soit x le nombre cherché, la portion du premier acheteur sera, selon la première condition du problème, $\frac{x}{2}+\frac{1}{2}$; ce qui reste, quand le premier acheteur a pris sa part, sera donc $x-\frac{x}{2}-\frac{1}{2}$: la moitié de ce reste & la moitié d'un poulet devant être la portion du second acheteur, on aura, pour exprimer cette portion, $\frac{x}{2}-\frac{x}{4}-\frac{1}{4}+\frac{1}{2}$. Ce qui reste, quand les deux premiers acheteurs ont pris leur part, est donc $x-\frac{x}{2}-\frac{1}{2}-\frac{x}{2}+\frac{x}{4}+\frac{1}{4}-\frac{1}{2}$; la moitié de ce reste & la moitié d'un poulet devant faire la portion du troisième, on aura, pour exprimer cette portion : $\frac{x}{2}-\frac{x}{4}-\frac{1}{4}-\frac{x}{4}+\frac{x}{8}+\frac{1}{8}-\frac{1}{4}+\frac{1}{2}$; & comme les trois portions jointes ensemble doivent faire la somme totale, qui vaut x, on aura l'équation suivante :

$$\frac{x}{2}+\frac{1}{2}+\frac{x}{2}-\frac{x}{4}-\frac{1}{4}+\frac{1}{2}+\frac{x}{2}-\frac{x}{4}-\frac{1}{4}-\frac{x}{4}+\frac{x}{8}+\frac{1}{8}-\frac{1}{4}+\frac{1}{2}$$

$= x$. Si dans cette équation on multiplie chaque terme par 8 pour faire évanouir toutes les fractions, il en réſultera : $4x + 4 + 4x - 2x - 2 + 4 + 4x - 2x - 2 - 2x + x + 1 - 2 + 4 = 8x$.

Donc $7x + 7 = 8x$.

Par conſéquent $x = 7$. C. Q. F. D.

Il nous reſte à expliquer comment l'animal pouvoit indiquer, ſans qu'on lui fît aucun ſigne viſible, la réponſe aux queſtions propoſées, le lecteur ſaura que les lettres & les chiffres étoient ſur autant de cartes arrangées en cercle autour de l'Animal, qu'il faiſoit le tour du cercle auſſitôt qu'on lui propoſoit une queſtion, & que des baſcules, cachées ſous le tapis ſur lequel il marchoit, & qu'on faiſoit remuer ſous ſes pieds par des cordons de renvoi, lui indiquoient l'inſtant où il devoit s'arrêter pour mettre ſon pied ſur la carte voiſine. Il étoit ſi bien habitué à ſaiſir la carte qui étoit auprès de lui quand il ſentoit le mouvement des baſcules, & à répondre oui ou non, ſelon les différens tons de voix de ſon Maître ou de quelque Compère, qu'il ne ſe trompoit preſque jamais, & qu'il réparoit adroitement ſa faute, quand il lui arrivoit de ſe tromper.

C'eſt par de pareils ſtratagèmes qu'il pou-

voit répondre aux queſtions les plus difficiles, & qu'après avoir ſoutenu en latin une thèſe ſur la communication du mouvement dans le choc des corps, il s'attira de la part d'un Phyſicien Irlandois, un des jolis complimens qu'on puiſſe faire ſur cette matière : *Nunc concedo motum communicari in ratione velocitatis corporis percutientis, nam reſponſionum tuarum facilis velocitas cordi meo communicavit magnum admirationis motum & lætitiæ.*

Ce même Irlandois ayant dit enſuite que l'Angleterre étoit une des plus grandes Iſles de l'Océan, le Chien ne fut pas de ſon avis, & aſſura très-poſitivement que l'Angleterre n'eſt point une Iſle : tout le monde crut que l'Animal ſe trompoit; mais il donna pour raiſon, qu'on pouvoit ſortir d'Angleterre ſans paſſer la mer, & qu'on en ſortoit effectivement tous les jours de cette manière, quand on alloit à pied ou à cheval d'Angleterre en Écoſſe. Le Dictionnaire Encyclopédique conſulté ſur ce point, fit voir que le Chien avoit raiſon. En effet, l'Angleterre forme, avec l'Écoſſe, ſous le nom de Grande-Bretagne, une Iſle, dont l'Angleterre n'eſt à peu près que les deux tiers : par conſéquent, dire que l'Angleterre eſt une Iſle, c'eſt comme ſi on prétendoit que 40 ſols font un écu, ou que quatre pieds font une toiſe.

Je savois depuis long-temps, ajouta l'Irlandois, que les animaux nous surpassent par la finesse des sens; mais je vois à présent pour la première fois qu'ils ont la même supériorité par la justesse des idées, & qu'il faut ajouter quelque chose au distique si connu, qu'on a fait à leur louange :

Nos aper auditu, lynx visu, simia gustu,
Et canis olfactu, præcellit aranea tactu.

Un des Spectateurs prétendit alors que l'Épagneul devoit avoir étudié toute l'Encyclopédie, mais le Maître de l'Animal prouva clairement que ce n'est point dans cette source qu'il faut puiser la science.

La dernière édition, dit-il, est remplie d'erreurs & de négligences typographiques; l'avant-dernière & l'antépénultième, ne contiennent que des articles tronqués & mutilés, & dans toutes, excepté la dernière, les Éditeurs, en donnant à cet ouvrage la forme d'un Dictionnaire, ont manqué le but qu'ils se proposoient, d'enseigner aux gens du monde les premiers élémens des Sciences & Arts : l'ordre alphabétique est à la vérité très-commode pour un lecteur indolent, qui ne cherche dans un livre qu'une simple définition; les premières lettres d'un mot lui indiquent, au premier coup-d'œil, dans quel

volume & à quelle page se trouve l'explication dont il a besoin ; mais l'amateur des Beaux-Arts, le curieux qui voudroit connoître les principes généraux d'une science ou d'un métier, pourra-t-il se résoudre à les étudier dans un Dictionnaire universel & volumineux, quand il saura que ces principes sont épars avec cent autres dans toutes les parties de l'ouvrage, & que, pour lire une instruction de trente pages, il est obligé de feuilleter trente volumes *in-folio* ? Les renvois multipliés qu'il trouvera au commencement & au milieu de chaque article, l'obligeront à chaque instant de voltiger d'un volume à l'autre, de revenir cent fois au premier, & d'avoir en même temps tous ces livres ouverts.

Que diroit-on d'un Naturaliste, qui, voyageant en Europe pour observer les trois règnes de la nature, ne verroit dans le Royaume de Naples que la lave du Mont Vésuve, & s'embarqueroit aussi-tôt pour aller voir en Islande les éruptions du Mont-Hécla ; qui reviendroit en Italie pour voir des tarantules ou de la pouzzolane, & attendroit un troisième voyage pour examiner les ruines d'Herculanum ; qui, satisfait de ne voir à Pétersbourg que l'énorme rocher qui sert de base à la statue de Pierre-le-Grand, iroit aussi-tôt chercher des coquillages

pétrifiés dans la Baſſe-Navarre ; qui, ayant fouillé à moitié les riches mines du Comté de Foix, ſe tranſporteroit en Angleterre pour chercher de l'étain ou du plomb dans celles de Cornouaille ; qui paſſeroit en Auvergne ſans voir le Puy-de-Dome, en allant en Écoſſe faire des obſervations ſur la peſanteur de l'air, & qui, étant enfin revenu dans le nord pour y obſerver le paſſage d'une planète ſous le diſque du ſoleil, mépriſeroit les productions curieuſes de la mer Baltique pour aller cueillir du varech ſur les côtes de Normandie.

L'idée d'un tel Obſervateur, qui perd ſon temps à voyager, en multipliant ſes courſes, faute de plan & de méthode, excitera ſans doute le rire ou la pitié de quelques perſonnes à qui on pourroit dire : *Tu es ille vir.* Reg. cap. XII.

Quiconque étudie les Sciences dans l'édition originale du Dictionnaire Encyclopédique (qui eſt, ſans contredit, la meilleure), perd ſon temps à chercher en divers articles les matières les plus analogues, qui devroient être réunies en un ſeul. Cet inconvénient, qui eſt preſque inſenſible dans un Dictionnaire, en un ou deux Volumes, devient inſupportable dans un ouvrage qui en a vingt ou trente : je pourrois citer cent exemples, mais je me contenterai de celui-ci.

Qu'un homme veuille étudier les Élémens de Muſique dans l'Encyclopédie, il commencera naturellement par chercher le mot *Muſique*, Tome X; dès le commencement de cet article, on lui parle de *Compoſition*, d'*Harmonie*, de *Flûte*, de *Tympanon*, &c., & pour lui apprendre ce que c'eſt, on le renvoye à ces différens mots, qui ſont au Tome III, & aux Tomes VIII, VI & XVI. Chacun de ces articles renvoye non ſeulement au premier mot, qui eſt la ſouche commune, mais encore à pluſieurs autres, qui en ſont les branches, & qui s'étendent dans l'ouvrage entier par des ramifications à l'infini. C'eſt ainſi que le mot *Accompagnement*, qui eſt confondu dans le premier Volume, avec les principes des Sciences les plus diſparates, vous renvoye aux mots *Baſſe fondamentale*, *Modulation*, *Partition*, qui ſont noyés avec cent autres, dans les Tomes II, X & XII. L'explication de l'échelle diatonique, qui eſt au Tome V, renvoye aux mots *Gamme*, Tome VII; *Syſtème*, Tome XV; *Dièſe*, Tome IV; *Tempérament*, Tome XVI. L'article du Clavecin, Tome III, renvoye aux mots, *Sommier*, Tome XV; *Double Clavier*, Tome IV; *Accordoir*, Tome I. On trouve les mots *Octave*, *Opéra*, au Tome XI; *Martellement*, Tome X; *Récitatif*, Tome XIII; *Ritournelle*, Tome

Tome XIV; *Syncope*, Tome XV; *Triton*, *Variation*, *Vaudeville*, Tome XVI; *Vibration*, Tome XVII, &c.

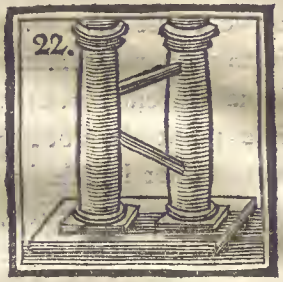
Quel eſt l'homme qui aura le courage de parcourir tous les détours de ce labyrinthe ? Quelques agréables que puiſſent être les ſavantes & profondes recherches de Jean-Jacques Rouſſeau ſur le mode *Hyperphrygien*, & ſur les cordes *Hypo-proſlambanomènes*, il faut tant de temps & de patience pour les raſſembler ſous un même point de vue, que j'aimerois preſque autant étudier la Muſique dans un de ces Traités informes, que de ſimples Manœuvres dans cet art, ſe ſont quelquefois aviſés de mettre au jour.

SECTION VI.

Machine Hydraulique exprimant la Circulation du Sang dans les veines & les artères.

CE diſcours démonſtratif auroit duré plus long-temps, ſi quelqu'un n'avoit interrompu l'Orateur, pour demander à ſon Chien, s'il croyoit au mouvement perpétuel. L'Animal répondit qu'oui, & ſon Maître venant à l'appui de cette aſſertion, nous fit voir deux petites colon-

nes d'ordre toscan, d'environ deux pieds de haut, fixées par leur base à la distance de huit pouces sur une planche oblongue; deux petits tuyaux de verre passoient d'une colonne à l'autre, en suivant une direction inclinée à l'horizon, comme le démontre la *fig.* 22.



On voyoit distinctement une liqueur rouge, couler en montant par le tuyau inférieur pour aller d'une colonne à l'autre, & de celle-ci revenir à la première en montant par le tuyau supérieur. Cette liqueur récréoit la vue par la vivacité de sa couleur, & par la régularité de ses mouvemens qui, se renouvelant à chaque seconde, exprimoient assez bien le battement du pouls. Tandis que cette espèce de circulation amusoit nos yeux, notre esprit étoit dans la perplexité pour en deviner la cause; les deux colonnes étoient d'un trop petit diamètre, pour nous permettre de croire qu'elles contenoient

des pompes foulantes avec des piſtons mis en jeu par des mouvemens d'horlogerie ; d'ailleurs l'offre qu'on nous fit de nous donner cette machine à un prix modique, prouvoit aſſez bien que le mécaniſme n'en étoit pas compliqué.

Les deux tuyaux de verre, nous dit M. Hill, ſont ce que les Marchands de Baromètres vendent ſous le nom de *Tâte-pouls*. Ils ſont terminés par deux petites boules qui contiennent de l'eſprit-de-vin coloré, & conſtruits de manière que, quand on tient une boule dans ſa main, en donnant à ces tuyaux une certaine inclinaiſon, la chaleur du corps produit, dans cette liqueur, une eſpèce de bouillonnement, qui la chaſſe continuellement d'une boule à l'autre.

Quand on eſt ſur le point de faire voir la machine, on met ſecrettement, dans les deux colonnes du ſable chaud, qui produit ſur la liqueur des tâte-pouls le même effet que la chaleur de la main. On a ſoin de ne laiſſer la machine ſous les yeux du ſpectateur qu'environ une demi-heure, parce que le ſable ſe refroidiſſant inſenſiblement, les mouvemens de la liqueur ſe rallentiſſent peu à peu, comme la chaleur qui les produit ; & le repos parfait qui doit ſuccéder, diminueroit l'admiration du ſpectateur, tandis qu'on cherche, au contraire, à l'augmenter, en diſant que la machine va toujours, mais en la

ferrant auſſi-tôt, ſous prétexte de montrer des pièces plus intéreſſantes.

Nota. On peut faire de ces machines, dont le mouvement dure douze & même vingt-quatre heures, à l'aide de deux petites lampes, au lieu de ſable chaud; mais la néceſſité de faire ces colonnes plus groſſes & plus longues, pour contenir des lampes, l'odeur de l'huile & l'inconvénient qu'elle a de répandre beaucoup de fumée lorſqu'elles viennent à s'éteindre, doivent faire abandonner ce moyen, parce qu'il tend à faire connoître au Spectateur une cauſe qu'on veut lui cacher avec ſoin. J'ai imaginé depuis peu un autre moyen, à l'aide duquel, ſans employer aucune matière combuſtible, je produis les mêmes effets pendant quinze jours, & même davantage; de manière qu'à quelle heure qu'on vienne me voir, on trouve toujours la machine en mouvement, ſans qu'on aperçoive aucun préparatif de ma part; ce qui fait croire à certaines perſonnes, que c'eſt une eſpèce de mouvement perpétuel. Je la ferai voir *gratis*, au mois de Mai prochain ſeulement, à tous ceux qui m'auront fait l'honneur de me conſulter ſur les moyens employés par le Devin de la Ville, dont je parlerai dans le Chapitre ſuivant.

Eſſayons, avant de finir cet article, d'expli-

quer physiquement le bouillonnement de la liqueur dans les tâte-pouls, *fig.* 23.

La chaleur de la main dilate & grossit la bulle d'air *A*, *B*. Par cette dilatation, la liqueur est forcée de céder une partie de l'espace qu'elle occupe dans la boule inférieure, & de monter du point *E* au point *F*. Quand la bulle d'air est assez raréfiée pour occuper toute la partie supérieure de la boule jusqu'au point *C*, elle peut s'échapper en partie par le tuyau, parce qu'alors sa légèreté spécifique la porte sans obstacle vers la boule supérieure. Elle ne peut monter ainsi sans pousser devant elle une partie de la liqueur, ce qui diminue un peu sa vîtesse, & donne le temps de la suivre des yeux dans sa marche; mais comme sa légèreté l'oblige de monter le long de la paroi supérieure du tuyau, la liqueur qui vient d'être poussée en haut, descend en même temps,

par sa propre gravité, le long de la paroi inférieure, pour s'emparer de l'espace que la bulle d'air vient de quitter : en descendant assez rapidement pour qu'on ne fasse pas attention à son passage, cette liqueur apporte avec elle de l'air condensé par la fraîcheur respective de la boule supérieure, qui, dans notre supposition, ne reçoit d'autre chaleur que celle de l'atmosphère. Cet air étant raréfié de nouveau par la chaleur de la main ou du sable qui touche la boule inférieure, est bientôt obligé de remonter comme le premier, & par la même raison, jusqu'à ce qu'on ôte la main, ou jusqu'à ce que le sable soit refroidi.

Cette explication déplaira peut-être aux vrais Physiciens qui n'en ont pas besoin, & aux Lecteurs superficiels qui n'en voudroient aucune; mais l'expérience, telle que nous venons de la décrire, plaira vraisemblablement aux Amateurs de physique amusante qui voudront se donner la peine de l'exécuter. J'ose me flatter au moins qu'on ne la mettra pas beaucoup au dessous de celle qu'un de mes détracteurs a insérée dans son Ouvrage, qui consiste, selon lui, à faire beugler, comme si elle étoit en vie, une tête de veau bien cuite, en y mettant une grenouille vivante sous la langue. Il y a d'ailleurs cette différence entre mon

expérience & celle de mon adverſaire, que la ſienne, comme tous ſes autres Tours, eſt tirée mot à mot d'une certaine petite bibliothèque, & la mienne, au contraire, n'a été décrite nulle part, & c'eſt moi qui l'ai inventée en Angleterre en 1775. Je dis ceci en paſſant, ſans crainte d'être démenti par ceux même qui s'en ſont dit les inventeurs en Suiſſe & en France, & qui ſavent bien qu'elle vient de moi. On me dira peut-être que je réclame ici une invention bien frivole; mais, outre qu'il ne ſeroit peut-être pas bien difficile de prouver qu'elle peut devenir intéreſſante, je répondrai que je n'ai pas un aſſez grand fonds de richeſſes pour laiſſer à des uſurpateurs la paiſible poſſeſſion d'une partie quelconque de ma propriété.

SECTION VII.

Poupée parlante.

ON nous fit voir enſuite une Figure parlante, c'étoit une Poupée d'environ un pied de haut tenant à ſa bouche un grand porte-voix, & ſuſpendue à la hauteur d'un homme par des rubans, pour faire croire qu'elle étoit parfaitement iſolée. Quand on lui faiſoit une queſtion quelconque en François, en Eſpagnol ou en Portugais, on entendoit auſſi-tôt une réponſe

analogue, qui provenoit de l'intérieur même du porte-voix ; il n'étoit pas poſſible de prétendre qu'il y avoit un nain caché dans la poupée comme dans l'Automate joueur d'échecs. *Mag. Bl. vol. I, page 65.* La Poupée étoit trop petite pour contenir un nain quelconque. L'Auteur voulut nous faire croire que les paroles de la Poupée pouvoient être l'effet d'un mécaniſme caché dans ſon corps, & nous cita pour preuve les têtes parlantes de M. l'Abbé Mical.

Les têtes de cet Artiſte célèbre, dit alors M. Hill, quoiqu'elles graſſeyent un peu, & qu'elles prononcent certains mots d'un ton naſillard, ſont effectivement l'ouvrage du génie, puiſqu'elles ont ſurpaſſé les déſirs & l'eſpérance de l'Académie des Sciences de Pétersbourg, qui ne demandoit aux Mécaniciens & aux Facteurs d'orgues que de faire prononcer les cinq voyelles. L'ignorance n'a point admiré ces chef-d'œuvres, parce qu'il n'y avoit point cette teinte de charlataniſme ſi néceſſaire dans ce ſiècle pour obtenir le ſuffrage de la multitude. Les automates de M. Mical, ajouta M. Hill, ſont bornés à un certain nombre de mots, & ne répondent point, comme la Poupée, aux queſtions arbitraires qu'on leur propoſe, parce que l'Auteur n'a pu leur donner le ſens de l'ouïe, & qu'il n'a pas voulu y ſuppléer par une tricherie dont il étoit incapable.

M. Hill me donna enſuite l'explication que voici ſur la Poupée parlante. Je penſe, me dit-il en riant, qu'il n'y a ici ni mécaniſme, ni compère. La petite figure rend ſes oracles par l'inſpiration d'une véritable Commère, dont je vois remuer les jupons au bas d'une armoire mal fermée. Quand cette Commère prononce des mots au point *A*, *fig.* 24,

ſa voix, qui ſort par le trou *A*, ſe porte à l'embouchure poſtérieure, *B*, *C*, *D*, du porte-voix, & de là elle eſt tranſmiſe dans toute ſa force à l'embouchure antérieure, *E*, *F*, *G*. Celui qui propoſe une queſtion, prêtant l'oreille au point *F*, entend la réponſe comme ſi les mots étoient prononcés à ce même point. Tel eſt l'effet ſimple & naturel de tous les porte-voix.

M. Hill nous fit enſuite obſerver que la Poupée, au lieu d'être ſuſpendue au milieu de la chambre, étoit placée au centre d'une grande ouverture faite dans une cloiſon, pour empê-

cher les Spectateurs trop curieux de passer par-derrière, où ils auroient pu voir facilement l'embouchure postérieure du porte-voix, ce qui auroit pu donner de violens soupçons de compérage. Il me fit remarquer aussi que la Poupée ne parloit qu'à voix basse, sans quoi on auroit pu s'apercevoir que la voix provenoit du fond de l'armoire où étoit la Commère. Enfin, je vis que la Poupée étoit attachée de manière qu'on ne pouvoit pas la tourner pour voir l'embouchure postérieure du porte-voix, & que d'ailleurs cette embouchure étoit masquée par un énorme panache, qui, au premier abord, sembloit destiné à orner la Poupée.

SECTION VIII.

Voltigeur mécanique.

POUR nous prouver qu'il pouvoit y avoir des Poupées parlantes, on nous fit voir un Automate dansant. Cette figure, placée sur une corde, prenoit à peu près les mêmes postures, & faisoit les mêmes évolutions que les voltigeurs ordinaires; cependant elle n'avoit dans son corps qu'un ressort & deux ou trois leviers.

Nota, 1°. Quoiqu'il soit très-possible de faire cette expérience à l'aide d'un tournebroche,

ou de quelqu'autre moyen mécanique, je n'en parlerai point ici, parce que mon intention eſt d'expliquer ce Tour tel que je l'ai vu faire juſqu'à préſent, ſans parler des moyens qu'on peut employer dans la ſuite.

2°. Les Lecteurs, qui n'aiment point les Tours qu'on fait à l'aide d'un Compère, voudront bien obſerver que ce n'eſt pas ma faute ſi on employe de pareils moyens pour amuſer le Public : l'intérêt de la vérité m'oblige, pour remplir la tâche que je me ſuis impoſée, de dévoiler ces moyens, tout ignobles qu'ils ſont : on peut remarquer au reſte que, pour plaire aux vrais Amateurs, je donne pluſieurs Tours nouveaux, ou nouvellement perfectionnés, qui ſe font réellement par des moyens ingénieux. Je reviens à l'Automate danſant.

Il eſt attaché par la main à une barre de fer *A*, *B*, qui repréſente une corde bien tendue; *fig. 25*; ſes bras ſont inflexibles au coude; mais

ils peuvent se mouvoir circulairement auprès du tronc, étant attachés aux omoplates par une espèce d'articulation mobile, que les Anatomistes appellent *Diarthrôse orbiculaire*. On voit aux points *G*, *H*, & aux points *L*, *M*, des tuyaux de tôle couverts de fleurs, qui enveloppent une grande partie de la barre de fer. Quand le Compère, caché au point *C*, tourne la manivelle, *R*, *B*, pour lui faire faire un quart de tour à gauche, l'automate, dont les bras en commençant, sont parallèles à l'horizon, s'élève peu à peu jusqu'à ce que les bras soient posés verticalement & parallèles au reste du corps. Si, en suivant la même direction, le Compère fait faire à la manivelle un autre quart de tour, la partie supérieure des bras se portant alors en avant vers le Spectateur, y entraîne nécessairement le reste du corps avec d'autant plus de facilité, que les pieds ne s'opposent point à son passage, à cause de l'articulation mobile des jambes avec les cuisses, & des cuisses avec le tronc. Le Compère regardant les mouvemens de la machine par un petit trou, peut saisir adroitement l'instant où une jambe passe en avant, l'autre restant en arrière. Alors il laisse un instant la machine à califourchon, ensuite il la balance par de petites secousses, & enfin il lui fait faire le moulinet, en suivant le mou-

vement de l'orcheſtre ; ce qui fait croire que la figure eſt ſenſible aux beautés de la Muſique. Quatre circonſtances concourent ici à faire illuſion : 1°. Le Compère, à l'aide d'un fil d'archal, finit par détacher de la barre l'automate qui, dans ce moment, tombe par terre ; ce qui perſuade que la figure n'étoit point clouée, mais qu'elle ſerroit la corde en l'empoignant, & qu'elle vient de la lâcher par un véritable mécaniſme. 2°. Les reſſorts qu'on fait voir dans le corps de l'automate confirment le ſpectateur dans l'idée qu'il ne faut pas de Compère. 3°. Ceux qui ne connoiſſent point comment on a pu faire parler la Poupée, s'imaginent qu'il doit être beaucoup plus facile de faire un automate danſant par mécanique. 4°. Les tuyaux de tôle, qui enveloppent la barre dans tous ſes points, excepté à l'endroit où eſt attaché l'automate, paſſent aux yeux du Spectateur pour être la barre ou la corde même, & comme ces tuyaux ſont ſans mouvement, & qu'on en eſt bien aſſuré par l'immobilité des guirlandes qui les couvrent & les entourent, on ne s'imagine point que la barre tourne en dedans, d'où l'on conclut qu'il n'y a pas de Compère, & que la figure ſe meut par ſes propres reſſorts.

SECTION IX.

Évènement ſingulier.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraiſemblable.

CE même jour, il arriva, dans Yorck, un évènement extraordinaire : il y avoit environ un mois qu'on avoit mis en priſon un vieux Cordonnier, accuſé d'homicide; la Juſtice avoit entendu contre lui cinquante-deux témoins : les uns déclaroient l'avoir vu jeter un enfant dans la rivière; les autres diſoient avoir entendu les cris de l'enfant noyé; d'autres enfin dépoſoient qu'ils avoient vu l'accuſé ſe mettre en colère, & frapper horriblement cet enfant avant de le jeter dans l'eau. Le vieillard ſe défendoit, en diſant que, dans cette accuſation, il n'y avoit point de corps de délit, parce qu'aucun citoyen ne ſe plaignoit d'avoir perdu ſon enfant, & qu'on ne pouvoit lui préſenter le corps d'un enfant tué. Cette réflexion embarraſſoit un peu les Juges, qui n'étoient pas des gens de loi, mais ſimplement douze Cordonniers, parce que, dans ce pays-là, chacun eſt jugé par ſes Pairs, & que la province d'Yorck fourmille de Cordonniers, comme le Limouſin de Tailleurs de pierre. Ne pouvant confronter l'accuſé avec

le corps noyé, que le courant de la rivière avoit emporté jusqu'à la mer, les Juges avoient envie d'envoyer leur Confrère aux Petites-Maisons de ce pays-là, & cela avec d'autant plus de raison, que, dans l'interrogatoire, on voyoit l'accusé rire comme un fou, & donner plusieurs autres signes de folie : cependant comme il avoit de longs intervalles de raison, & que les symptômes de démence étoient un peu équivoques, on n'osoit lui faire grâce de la vie ; la déposition des témoins étoit d'ailleurs très-précise, & sembloit exiger une punition exemplaire.

Vous êtes bien embarrassés, dit le Vieillard, permettez-moi de recevoir ici tout à l'heure la visite d'un de mes amis, & je ferai bientôt cesser votre irrésolution. Sur la permission qu'il obtint de recevoir cette visite, il manda son ami, qui vint bientôt après avec une grande malle, dans laquelle étoit un petit berceau ; l'accusé en tira un grand sabre, & puis un enfant, qu'il prit entre ses bras, en lui disant : » Adieu, » mon cher fils, je vais mourir aujourd'hui pour » avoir tué ton frère ». Cependant l'enfant pleuroit & paroissoit sensible aux adieux du Vieillard. Les Juges étoient surpris du premier aveu qui venoit d'échapper à l'accusé, lorsque celui-ci continua de cette manière : » Que devien-

» dras-tu, mon cher enfant, quand tu n'auras » plus auprès de toi celui qui t'a donné l'exis- » tence ? L'abandon & le mépris, voilà ta pers- » pective ; la misère & l'opprobre, voilà ton » partage ; mais, non, dit-il, tu n'auras point » un pareil sort, c'est à présent pour la dernière » fois que tu fais entendre tes gémissemens ». Ensuite le Vieillard, insensible aux cris de l'enfant, parut entrer en fureur contre lui, & fit un mouvement pour lui donner un coup de sabre : *Arrête, malheureux*, s'écrièrent les Juges d'une commune voix ; mais il n'étoit plus temps, le coup étoit parti, & la tête de l'enfant rouloit déjà sur le parquet.

Les Juges furent tous aussi étonnés que le Lecteur va l'être dans un instant, quand ils virent qu'il n'y avoit pas de sang répandu, quoiqu'il y eût un enfant décapité : ils s'aperçurent bientôt qu'on n'avoit coupé qu'une tête de bois ; ils se plaignirent d'abord de cet excès de mauvaise plaisanterie qui venoit de les soumettre à une si rude épreuve. C'est pour conserver ma vie, dit le Vieillard à ses Confrères, c'est pour vous prouver que l'enfant qu'on m'accuse d'avoir jeté dans la rivière peut être semblable à tous égards à celui que j'ai décapité sous vos yeux. Vous voyez maintenant, ajouta-t-il, qu'il ne faut pas toujours juger un homme d'après

les

les bruits populaires, & qu'on peut mettre une petite restriction à la maxime, *vox Populi, vox Dei.*

Les Juges, ravis de voir qu'ils ne s'étoient assemblés ce jour-là que pour un crime imaginaire, prièrent leur Confrère de dire par quel art il avoit pu tromper les yeux & les oreilles jusqu'au point de faire une illusion générale. Vous le saurez bientôt, dit le Vieillard; écoutez mon histoire.

J'ai passé une partie de ma jeunesse avec une troupe ambulante de Bateleurs, composée de toutes sortes de gens à talens; l'un savoit imiter au naturel le chant du merle, de l'alouette, de la grive & du rossignol; l'autre contrefaisoit la chouette, & faisoit entendre le miaulement d'un chat; un troisième imitoit assez bien le chant d'un coq, le roucoulement d'un pigeon & le gloussement d'une poule: mais il excelloit surtout à jouer le rôle de dindon; un quatrième (& c'étoit moi-même) avoit porté si loin l'art d'aboyer & de ricaner, que partout où nous passions, les chiens & les baudets du voisinage accouroient de toutes parts pour se mettre à l'unisson. Nous étions errans de Village en Village, & le Public appeloit notre Troupe la *Ménagerie*. Piqué de ce qu'on nous donnoit un nom si satyrique, je conçus le noble

deſſein d'obliger en quelque façon le Public à faire en ma faveur une exception honorable; l'amour de la gloire me fit créer pour moi un rôle nouveau, pour n'être plus déſigné ſous la dénomination commune. J'oſai me flatter que je pourrois parvenir un jour à imiter la voix d'un enfant à la mamelle. Mes eſpérances furent bientôt accomplies; car les leçons que j'allois prendre journellement à l'Hôpital des Enfans-Trouvés, & les fréquens exercices que je faiſois en mon particulier, me valurent bientôt de grands applaudiſſemens, en portant au plus haut point un talent pour lequel la nature ſembloit m'avoir formé. Je n'ai jamais regretté les peines que je m'étois données pour m'inſtruire dans ce nouvel art; mon ſavoir m'a ſervi plus d'une fois à voyager ſans argent, & à jouer des Comédies où il n'y avoit d'autre Acteur que moi; mais il eſt dans ma vie une époque remarquable, où mon talent m'a ſervi à jouer une ſcène bien plus intéreſſante: Depuis trois mois, je ſoupirois en vain pour une ingrate, que je ne pouvois fléchir; entré en tapinois dans la chambre de cette belle inhumaine, je me tapis un jour au fond de ſa ruelle, & je fis entendre ma voix enfantine; elle crut entendre les cris d'un enfant nouveau-né, & accourut auſſi-tôt, par PITIÉ, pour me bercer & pour ſécher mes

pleurs; mais quelle fut sa surprise, lorsque s'apercevant du Tour qu'on lui jouoit, elle ne trouva, derrière les rideaux, que cet enfant malin dont l'empire s'étend dans toute la nature! Le Dieu d'amour qui l'attendoit, la blessa cruellement; mais il ne la renvoya point sans adoucir ses maux, en la couronnant de roses, pour la récompenser du tendre sentiment qui l'avoit amenée.

Quelque habile que je fusse à m'acquitter de mon nouvel emploi, je m'aperçus bientôt que j'étois obligé de me cacher, ou de jouer devant des aveugles, pour produire l'illusion dans l'art nouveau que j'avois inventé. C'étoit en vain que je faisois entendre la voix d'un enfant à ceux qui ne voyoient aucun enfant auprès de moi, & qui voyoient remuer mes lèvres; ils s'apercevoient à l'instant du déguisement de ma voix, & se plaignoient de ce qu'ils avoient deviné trop tôt & trop facilement le mot de l'énigme. Alors j'imaginai de porter dans mes bras une poupée emmaillotée, couverte d'un voile; & pour persuader aux Spectateurs que certaines paroles ne sortoient pas de ma bouche, je résolus de prononcer d'une voix enfantine des mots qui n'exigent point le mouvement des lèvres; je m'aperçus qu'avec un certain effort & un peu d'exercice, je pourrois parvenir à

prononcer, sans aucun mouvement apparent de mes lèvres, tous les mots où il n'entre que des consonnes dentales, linguales ou gutturales, c'est-à-dire, des consonnes telles que *d*; *l*, *k*, qu'on prononce des dents, de la langue ou du gosier, par exclusion aux consonnes labiales, qu'on prononce des lèvres, telles que *b*, *m*, *p*. Il y a une infinité de ces mots qu'on peut prononcer ainsi sans remuer les lèvres, surtout quand on parle d'une voix enfantine, parce que cette voix demande une prononciation gênée. Je donnerai pour exemple les mots suivans, en quatre Langues différentes : *ce qu'on dit est certain ; quelle heure est-il ? il est cinq heures. Nannette, sonne la cloche ; il est déjà temps ; si Signora. Nonne sciò dixisti.* I DID IT IN JEST.

Quand je fus bien exercé devant un miroir à jouer la partie enfantine de mon rôle sans remuer mes lèvres, je parus sur un théâtre dans un pays où j'étois inconnu ; je portois entre mes bras une poupée couverte d'un voile, avec laquelle j'entrois en conversation : elle me répondoit, toussoit, chantoit, pleuroit & crachoit ; &, comme je l'interrogeois avec ma voix naturelle, qui est très-grave, on étoit naturellement persuadé que la voix enfantine, qui se faisoit entendre aussi-tôt pour donner la réponse, ne devoit pas provenir de la même bouche. La

préſence d'un corps emmailloté, & l'immobilité de mes lèvres, achevoient l'illuſion. Cependant je prononçois quelquefois, d'une voix enfantine, toutes ſortes de mots, ſans aucun choix; mais alors, crainte qu'on ne vît le mouvement de mes lèvres, j'avois ſoin de baiſſer ma tête vers la poupée, & d'appliquer mon viſage contre ſon voile, comme pour la careſſer & pour lui parler de plus près.

Maintenant, que je vous ai fait entrevoir les premiers principes de mon art, vous voyez, Meſſieurs, que les témoins oculaires que vous avez entendus contre moi, peuvent avoir mal vu : je ſuis peut-être coupable, dans ce moment-ci, de vous en avoir donné une preuve trop frappante, & de vous avoir tenus trop long-temps en ſuſpens; mais je vous prie de pardonner ma faute en faveur de la leçon.

Au reſte, ajouta le Vieillard en finiſſant, j'oubliois de vous dire que, lorſque je paroiſſois ſur un théâtre, pour jouer moi ſeul une Comédie à deux rôles, j'étois obligé de faire un petit aveu à toute l'aſſemblée. Si la Compagnie s'étoit ſéparée en croyant que j'avois toujours eu dans mes bras la perſonne réelle d'un enfant, on n'auroit eu d'autre plaiſir que celui d'entendre un petit dialogue amuſant, & l'on ſeroit ſorti du Spectacle, dans l'idée qu'on venoit de voir

& d'entendre une choſe fort ordinaire; j'étois donc obligé, pour faire preuve d'induſtrie, de faire voir ſur la fin que je n'avois dans mes bras qu'une poupée de carton. Cet aveu produiſoit la plus grande ſurpriſe; il ſe trouvoit alors des perſonnes qui prétendoient expliquer ce phénomène, en diſant que je parlois du ventre; &, quelque temps après, la Gazette & le Public me donnèrent le nom de VENTRILOQUE.

SECTION X.

Nouvelles Eſtampes.

LE 6 Novembre, nous quittâmes M. Wilſon pour aller à Londres; dans notre route, nous ne vîmes rien qui puiſſe intéreſſer nos Lecteurs; mais le jour de notre arrivée dans la Capitale des Iſles Britanniques, nous achetâmes chez Bowles, fameux Marchand d'Images, dans *Saint-Paul's-church-yard*, ſept Eſtampes curieuſes, que le Lecteur ſera peut-être bien aiſe de connoître.

La première repréſentoit un Jongleur, ſoi-diſant Académicien, parce qu'il avoit joué des gobelets devant une Académie, & ſe flattant de porter en équilibre, ſur ſon nez, une anguille vivante, qui devoit ſe tenir verticalement

sur le bout de sa queue, pour se tourner à droite & à gauche au gré des Spectateurs, on voyoit le peuple s'ameuter autour de lui, parce qu'il ne tenoit point la promesse énoncée dans son *Prospectus*.

La seconde représentoit une Ville souterraine, que l'imagination d'un Écrivain moderne a bâtie depuis peu dans une mine de sel, auprès de Cracovie.

On voyoit dans la troisième, un Automate joueur d'échecs, dont le Compère étoit si bien caché dans le fond d'une commode, qu'on avoit de la peine à l'apercevoir.

Dans la quatrième, on voyoit un Sorcier aux yeux bandés, faisant tourner sa baguette divinatoire, pour découvrir une source à trois pieds de profondeur, sur la plus haute voûte de l'Église Sainte-Geneviève, à Paris; cette Estampe portoit l'inscription suivante, tirée mot à mot du *Morning-Post*, 26 Octobre 1784. *The Journal de Passy the most contemptible of all our periodical publications, is a source of trifling intelligences.*

La cinquième représentoit un batelet de la Seine, le plus fin voilier qu'on ait jamais vu, puisqu'il étoit censé aller en six heures de Paris à Châlons-sur-Marne. On voyoit, sur la rive droite de la rivière, le petit Poucet, qui l'ac-

compagnoit, avec ſes bottes de ſept lieues. *Voy.* les Contes de Fées & le J. de *Paſſy*.

Sur la ſixième, on voyoit un groupe de badauds accourant ſur le Pont-Neuf & ſur le Pont-Royal à Paris, pour voir un homme qui ſe vantoit de paſſer la Seine à pied ſec avec des ſabots élaſtiques, & qui prétendoit que ſon corps feroit des ricochets ſur la rivière, comme font les boulets ſur la ſurface de la mer, lorſque, dans un combat naval, les canons ſont pointés à l'horizon.

La ſeptième repréſentoit une Harpie vivante, monſtre amphibie, moitié homme, moitié poiſſon, qui, ſelon l'inventeur, mange dans un an pluſieurs centaines de bœufs & pluſieurs milliers de cochons. On prétend l'avoir trouvée au royaume de Santa-Fé, dans le Pérou, Province du Chili; c'eſt à peu près comme ſi on ſe flattoit de l'avoir vue au Royaume de Marſeille dans le Dauphiné, Province du Languedoc.

M. Bowles nous avoua franchement qu'il croyoit que la dernière de ces Eſtampes avoit été inventée par des Marchands, pour vendre quelques rames de papier: ce ne ſeroit pas, dit M. Hill, le premier Tour de ce genre qui a été joué au Public par la cupidité; & l'on pourroit mettre dans cette claſſe tous les Ou-

vrages qui, au lieu de traiter des matières que leur titre fastueux annonce, ne contiennent que des réflexions triviales, des discours insignifians, des remarques puériles, des détails ennuyeux. Tel seroit à peu près un Ouvrage d'AMUSEMENS PHYSIQUES, où l'on ne trouveroit rien de physique, ni rien d'amusant; tel seroit encore un Ouvrage intitulé, *Expoſition anatomique & philoſophique des principes de la Langue Angloiſe*, dans lequel on donneroit bonnement toutes sortes de règles pour parler platement le patois du pays de Galles. Tel seroit enfin un Journal où l'on annonceroit tous les ans de fausses nouvelles, des faits impossibles & des récits merveilleux, pour leurrer de nouveau quelques douzaines de Souscripteurs à l'expiration de l'abonnement.

JE SUIS, &c.

P

I

J

E

C

J

E

CHAPITRE V.

SECTION PREMIÈRE.

Coup-d'œil sur une Assemblée de Joueurs.

JE rencontrai un jour, dans un Café de Londres, un Bas-Breton nommé Kuffel, que j'avois connu autrefois au Collége Royal de Toulouse. Après les premiers complimens d'usage, je lui demandai à quoi il s'amusoit dans ce pays-là; il me répondit qu'il passoit presque tout son temps à l'Académie. Je vous félicite de très-grand cœur, lui dis-je alors, je voudrois bien avoir le même bonheur que vous. Il n'y a pas grand bonheur à cela, me répondit-il; cependant si vous désirez d'être un de nos Confrères, je pourrai vous introduire, & sur ma présentation vous serez reçu à bras ouverts. Je lui dis que je n'avois aucun titre pour être reçu dans une pareille Assemblée; il me répondit qu'il ne falloit d'autre titre que de l'argent. Je sais bien, lui repliquai-je, que, selon le préjugé vulgaire, l'argent fait tout; mais je ne crois pas encore, nonobstant le proverbe, qu'une clef d'or puisse m'ouvrir la porte de l'Académie, tant que nous ver-

rons MM. les Académiciens n'avoir d'autre but & d'autre paſſion que de cultiver les lettres, & de reculer les bornes des connoiſſances humaines. Il répondit, en ſouriant de ma mépriſe, que l'Aſſemblée où il vouloit m'introduire, n'étoit point une Compagnie de Savans, ni une Société Littéraire, mais tout ſimplement une Académie de jeu, compoſée d'aigrefins de toute eſpèce, qui étoient alternativement dupes & fripons. Ne croyez pas, ajouta-t-il, que je continue de m'occuper des Belles-Lettres, comme quand j'étois au Collége. L'exemple d'Homère mendiant ſon pain dans ſept villes, qui ſe diſputèrent, après ſa mort, l'honneur de lui avoir donné le jour, m'avoit déjà dégoûté de l'étude; mais l'hiſtoire du Camouens mourant à l'Hôpital, & celle de Milton pouvant à peine obtenir 30 piſtoles pour ſon *Paradis perdu*, qui fit la fortune de *Thompſon* & de ſes héritiers, m'inſpirèrent la plus grande averſion pour les Lettres, & je brûlai mes livres, quand je vis le portrait de l'immortel *Cervantes* avec cette inſcription :

Il éclaira ſon ſiècle, & mourut de misère.

Depuis que j'ai livré ma bibliothèque aux flammes, j'ai couru le monde pour gagner ma vie en jouant toutes ſortes de rôles; j'ai été Marchand de bière en Flandre, Comédien dans le Brabant,

Copiſte, Latiniſte & Orthographiſte à Édimbourg, Maître en fait-d'armes & *contre-pointeur* à Dublin. Aujourd'hui, après avoir changé de métier pour la dixième fois, je fais ſauter la coupe, je file la carte, je tire la bécaſſine & je plume le pigeon. Enfin, ajouta-t-il, ſi vous voulez que je vous initie dans mes ſecrets pour me ſervir de Compère à l'Académie; & faire le petit ſervice, vous pourrez bientôt dire, comme moi:

Ma poche eſt un tréſor;
Sous mes heureuſes mains, le cuivre devient or.

LE JOUEUR.

Je fus choqué, autant que ſurpris, de la liberté qu'il prit de me faire une pareille invitation, & de la hardieſſe avec laquelle il ſe vantoit de ſon ſavoir funeſte: mais tel eſt l'aveuglement du vice au front d'airain, que ſouvent il fait parade de ce qui devroit le faire rougir. Je lui répondis que j'avois approfondi depuis long-temps toute la théorie de ſon art, non pour la mettre en pratique & dans l'eſpérance de pouvoir faire des dupes, mais par curioſité & dans l'intention de dénoncer un jour au Public les divers pièges qu'on tend aux honnêtes gens.

Puiſque vous êtes ſi ſavant, me dit-il, vous pourrez peut-être m'expliquer comment, de-

puis quinze jours, j'ai conſtamment perdu mon argent, nonobſtant les ruſes dont j'ai fait uſage, ce qui m'obligera, dès à préſent, de paroître moins fréquemment à l'Académie, & d'aller me promener, comme dit le *Spectateur*, non pour gagner l'appétit, mais pour diſtraire la faim.

Il n'eſt pas étonnant, lui dis-je, que vous ayez échoué à votre tour; les *grecs au jeu* ſont comme les ſpadaſſins, tôt ou tard ils trouvent leur maître; il y a cependant cette différence, que les bretteurs de profeſſion reconnoiſſent un certain point d'honneur qui les empêche de ſe battre deux ou trois contre un, tandis que les chevaliers d'induſtrie ſont quelquefois une douzaine pour égorger une victime & pour partager les dépouilles de celui qui tombe dans leurs filets. L'un lie amitié avec les garçons de l'Académie, & les ſoudoye pour ſubſtituer des cartes marquées aux cartes ordinaires, l'autre n'a d'autre occupation que d'inventer de nouveaux pièges, & d'amener des dupes en les leurrant de belles promeſſes : un troiſième fabrique toutes ſortes de cartes qu'on peut reconnoître à l'œil & au tact; il en fait de retrécies ou de raccourcies en les rognant d'un côté, de rudes en les frottant de colophane, de rembrunies avec de la mine de plomb, & de gliſ-

fantes avec du savon & de la térébenthine : un quatrième s'exerce continuellement à faire sauter la coupe, à faire de faux mêlanges & à filer la carte, c'est-à-dire à donner adroitement la seconde ou la troisième au lieu de la première, quand il s'aperçoit, par une marque extérieure de celle-ci, qu'elle seroit assez bonne pour faire beau jeu à celui dont on a conjuré la ruine.

Celui-ci se place constamment vis à vis son Confrère derrière le joueur dupé, pour faire le petit service. Expert dans l'art des signaux, il change à chaque instant les différentes positions de ses doigts, pour faire connoître à son complice les cartes que ce dernier n'a pu distinguer au tact & à la vue. Celui-là, tirant la bécassine, s'associe avec un nouveau débarqué, fait avec lui bourse commune, joue contre un troisième, avec lequel il est d'intelligence, perd tout son argent en affectant de paroître au désespoir, & se réjouit secrettement de la bonne part qui doit lui revenir. Ensuite il y en a un qui fait l'office de *Contrôleur*, en tenant regiſtre de tout l'argent que les *Receveurs* mettent dans leur poche, pour les empêcher d'en escamoter une partie à leur profit, & les obliger par là de rendre un fidelle compte à la Compagnie.

Kuffel s'aperçut bientôt que j'étois trop inf-

truit pour avoir besoin de ses leçons, & en même temps trop honnête homme pour jamais les mettre en pratique; cependant, sur la prière qu'il me fit, d'entrer pour un instant à l'Académie, pour tâcher de découvrir les artifices qu'on avoit employés contre lui depuis quinze jours, la proximité du lieu où se tenoit l'assemblée, & le désir de m'instruire & de connoître les extrêmes dans tous les genres, me firent souscrire à son invitation.

Nous trouvâmes réunis dans cet endroit des Gentilshommes, des Palefreniers, des Musiciens, des Escamoteurs, des Tailleurs, des Apothicaires: les *Académies de jeu*, dis-je alors en moi-même, *sont donc comme des tombeaux, tous les rangs y sont confondus*; en même temps, mon introducteur me disoit tout bas, le nom & l'état des personnes qui composoient l'Assemblée. Voilà dans un coin, me dit-il, une partie de brelan où sont les quatre personnes qui m'ont gagné tout mon argent: vous y voyez, ajouta-t-il, deux grands Seigneurs qui voyagent *incognitò*. Quelle fut ma surprise, lorsque je m'aperçus qu'un de ces prétendus grands Seigneurs n'étoit autre chose qu'un faiseur de Tours; c'étoit le fameux Pilferer, que j'avois connu au Cap de Bonne-Espérance, & qui étaloit fastueusement son or, sa broderie & ses bijoux.

Voilà,

Voilà, sans doute, dis-je à Kuffel, celui qui vous a gagné tout votre argent. Il me répondit que ce Seigneur, loin de gagner quelque chose, perdoit chaque jour très-galamment une quarantaine de louis: étant bien persuadé qu'un Escamoteur ne va pas dans une Académie de jeu pour s'y laisser attraper, je pensai qu'il devoit y avoir là dessous quelque ruse nouvelle dont je n'avois peut-être jamais eu l'idée. Je résolus en conséquence d'observer Pilferer, & de m'approcher de lui, en tenant négligemment ma main & mon mouchoir sur mon visage pour qu'il ne me reconnût point; je remarquai d'abord que lorsqu'il donnoit les cartes, une personne de la Compagnie avoit un petit brelan, mais qu'il y avoit quelquefois un brelan plus fort dans les mains d'un autre Joueur, dont la physionomie ne me parut pas inconnue. Je me rappelai bientôt que j'avois vu ce dernier en Afrique, servir à Pilferer de domestique, d'ami & de Compère. Je soupçonnai, dès ce moment, que Pilferer faisoit adroitement gagner son Compère, & qu'il affectoit de perdre lui-même quelque bagatelle, pour qu'on ne le soupçonnât point de mauvaise-foi; que le Compère, pour éviter les mêmes soupçons sur son compte, ne mêloit jamais les cartes, & les faisoit toujours mêler par autrui; & qu'enfin

Pilferer & ſon Compère faiſoient ſemblant de ne pas ſe connoître, pour qu'on ne les accuſât point d'être d'intelligence. Il me reſtoit à découvrir le moyen qu'employoit Pilferer pour donner bon ou mauvais jeu à différentes perſonnes ſelon ſes déſirs. Cette découverte ne me parut pas bien facile, quand je vis que Pilferer ne ſubſtituoit point un ſecond jeu de cartes, & qu'avant de mêler lui-même, il avoit toujours ſoin de faire mêler par d'autres; cependant je m'aperçus enfin qu'avant de faire mêler par les autres Joueurs, il retenoit cinq à ſix cartes dans ſa main droite, & qu'en reprenant le jeu pour mêler à ſon tour, il les plaçoit adroitement par deſſus, & leur donnoit enſuite, en un clin d'œil, l'arrangement néceſſaire pour faire gagner ſon Compère.

Nota. Le lecteur croira peut-être qu'un pareil arrangement eſt impoſſible, à cauſe qu'au brelan, on donne les cartes une à une; mais ce tour d'adreſſe, comme beaucoup d'autres, n'eſt malheureuſement que trop facile à ceux qui en ont acquis l'habitude. Je n'en donne point ici les moyens, parce que je prétends bien avertir mes Lecteurs qu'il exiſte un art funeſte, dont ils pourroient être les dupes; mais je ne veux enſeigner à perſonne le moyen de réduire cet art en pratique : toutefois on peut être aſſuré que je ne combats point ici une chimère,

& que j'ai ſouvent fait voir à mes amis tous les faux mêlanges qu'on peut faire adroitement & imperceptiblement en jouant au piquet, au brelan & à la triomphe : je ne dévoile au reſte mes moyens à qui que ce ſoit, & je me contente d'en faire voir les réſultats pour prouver combien il eſt imprudent de riſquer ſon argent au jeu avec des perſonnes dont la probité n'eſt pas parfaitement reconnue.

On me dira peut-être que Pilferer ne pouvoit guère retenir cinq à ſix cartes dans ſa main ſans être aperçu. Il eſt vrai qu'on auroit pu abſolument l'apercevoir, ſi on avoit ſu, comme moi, que Pilferer étoit un Faiſeur de Tours, & qu'il étoit là avec ſon Compère ; ſi la crainte & la timidité avoient paru ſur ſon front, ou s'il eût joué ſes Tours avec la mal-adreſſe d'un homme nouvellement initié : mais l'aiſance & la facilité qu'on voyoit dans ſes manières, l'indifférence avec laquelle il perdit ſon argent, la naïveté de ſes diſcours & ſurtout la richeſſe de ſon coſtume, tout concouroit à bannir les ſoupçons, tandis que ſon air de bravoure annonçoit qu'il faudroit ſe couper la gorge avec lui, ſi on oſoit lui faire le moindre reproche.

Auſſi-tôt qu'il tenoit les cinq cartes de réſerve, il appuyoit négligemment ſa main ſur le bord de la table, & comme cette attitude

auroit pu paroître gênée, ſi elle avoit duré long-temps, il la quittoit bientôt pour geſticuler de différentes manières, obſervant cependant dans tous ſes geſtes, de tourner le deſſous de ſa main vers la terre, pour ne pas laiſſer voir les cartes retenues: tantôt il appuyoit familièrement ſa main droite ſur le bras gauche de ſon voiſin, en l'invitant honnêtement à mêler les cartes lui-même; tantôt il portoit ſa main à ſon côté en tenant le bras droit en anſe de panier, tandis qu'il portoit la main gauche ſur ſon front, en demandant ſi c'étoit à lui à donner; la Compagnie trompée par la naïveté de cette queſtion, répondoit qu'oui, croyant qu'il n'en ſavoit rien; & c'étoit une raiſon de plus pour ne pas ſoupçonner les préparatifs qu'il venoit de faire pour arranger le jeu ſelon ſes déſirs.

Auſſi-tôt qu'il avoit donné aux cartes l'arrangement projeté, il ajoutoit une circonſtance qui achevoit l'illuſion; il faiſoit un faux mêlange en coupant les cartes en pluſieurs petits paquets, & enſuite il les remettoit toutes à leur même place, ou les arrangeoit ſelon ſes déſirs, quoiqu'il parût les embrouiller de vingt manières. Mon cher Lecteur, ſi vous voulez vous faire une idée de l'agilité de Pilferer dans cette circonſtance, entrez dans une Imprimerie,

voyez ce Compositeur habile faire dans sa casse la distribution des caractères ; sa main qui voltige avec la rapidité d'un éclair, semble jeter les lettres au hasard, mais il n'en est rien ; les caractères tombent tous à leur place, d'où on les enlève, en un clin d'œil, pour leur donner un ordre connu. Tel est Pilferer, lorsqu'il fait sur une table une multitude de petits paquets, pour tromper les yeux par un mêlange apparent ; ses bras & ses doigts se croisent de vingt manières, comme ceux d'un habile Organiste. La promptitude & l'irrégularité de ses mouvemens, semblent destinées, au premier abord, à produire le désordre & la confusion dans toutes les cartes ; mais c'est tout le contraire ; car, par ce stratagème, les cartes conservent leur arrangement primitif, ou prennent une combinaison projetée pour enrichir Pilferer, en faisant la ruine & le désespoir de ceux qui ont l'imprudence de jouer avec lui.

Comme j'étois sur le point de sortir, Kuffel me pria de lui faire part de mes observations ; mais je lui répondis que je ne voulois pas m'attirer une mauvaise affaire, en faisant croire que j'étois venu dans cet endroit en qualité d'espion ou de délateur, & en déposant des faits sur lesquels il se présenteroit peut-être un grand nombre de contradicteurs ; j'ajoutai qu'il suffi-

roit d'avertir un jour le Public des tricheries qu'on invente de temps en temps pour en impoſer aux gens de bonne-foi, & qu'après cet avertiſſement on pourroit dire aux dupes qui ſe plaignent des fripons, & aux trompeurs qui trouvent des trompeurs & demi :

Perditio tua ex te.

En ſortant, je trouvai, dans une eſpèce d'antichambre, deux italiens, qui ſe mirent auſſitôt à parler le Patois Provençal, pour que je ne les entendiſſe point; l'un ſe plaignit de ce que le gibier étoit fort rare; & l'autre répondit, que ce n'étoit pas étonnant, puiſqu'il y avoit un ſi grand nombre de Chaſſeurs. Tu as raiſon, repliqua le premier, je jouois l'autre jour au piquet avec un homme qui avoit l'air d'un imbécille & d'un mal-adroit, & c'étoit peut-être le plus fin renard qu'il y ait en Europe; il y avoit environ une heure que j'employois en vain contre lui toutes les reſſources de mon art, lorſque je m'aperçus par haſard, qu'il employoit de ſon côté les mêmes ruſes contre moi.

Corſaires contre Corſaires,
Ne font pas, dit-on, leurs affaires.

SECTION II.

Le Cocher Eſcamoteur. Obſervation ſur les Gazettes Angloiſes.

AYANT pris un fiacre, pour aller de l'Académie à mon logement, quand je ſortis de la voiture, je voulus payer le Cocher, en lui mettant une guinée dans la main, & je lui demandai mon reſte; mais il me la rendit auſſitôt, en me priant de lui en donner une autre, parce que celle-là lui paroiſſoit fauſſe : je crus qu'il ſe trompoit; mais, pour éviter toute querelle avec lui, je ne fis point difficulté de ſouſcrire à ſa demande, & je lui en donnai une ſeconde, ſur laquelle il me rendit vingt ſchelings. Sachant que la guinée vaut vingt-un ſchelings, je croyois tout bonnement que je n'en avois dépenſé qu'un pour ma voiture de louage; mais en entrant chez moi, M. Hill, qui s'y trouva dans cet inſtant, me prouva que cette courſe d'une demi-heure me coûtoit deux guinées, c'eſt-à-dire un peu plus de deux louis argent de France; les ſchelings qu'on m'avoit donnés n'étoient que des morceaux de cuivre blanchis, & la fauſſe guinée qu'on m'avoit rendue n'étoit

point celle que j'avois donnée moi-même en premier lieu.

Dans ce pays-ci, me dit M. Hill, on pend, comme chez vous, les Faux-Monnoyeurs; mais la fauſſe monnoie y eſt beaucoup plus commune, ſoit parce que le Code criminel de l'Angleterre, exigeant des preuves trop claires, laiſſe ſubſiſter par là une infinité de coupables, ſoit parce que les Anglois ſont un peu moins effrayés d'une punition qui, dans ce pays-ci, n'eſt point ignominieuſe; ou, pour mieux dire, parce qu'ils s'expoſent plus volontiers à perdre une vie que la miſère & les mœurs du pays rendent inſupportable. Les Cochers de fiacre, continua M. Hill, achètent quelquefois de la fauſſe monnoie à très-bas prix, après quoi ils la font paſſer, en vrais Eſcamoteurs, dans la poche des Bourgeois. Lorſqu'ils conduiſent quelque nouveau venu, qui ne connoît point la Langue Angloiſe, ou quelqu'un de leurs compatriotes qui n'eſt pas encore *déniaiſé*, ils jouent des Tours qui les conduiroient à une mauvaiſe fin, s'ils ſe trouvoient vis à vis d'un homme qui pût les prendre ſur le fait. Ils reçoivent de la main gauche la pièce qu'on leur donne, & cachant dans la main droite une fauſſe pièce égale, en apparence, à celle qu'ils viennent de recevoir, il prennent

cette dernière avec l'index & le pouce de la main droite, laiſſant tomber la fauſſe pièce dans la main gauche, & vous la préſentent en vous priant très-honnêtement d'en donner une autre, tandis qu'ils mettent dans leur poche, avec la main droite, la bonne pièce qu'ils viennent de recevoir. Celui à qui on joue ce Tour, s'il ne ſoupçonne point cette adreſſe de leur part, ne ſe tient point ſur ſes gardes; croyant qu'on lui rend ſa pièce, il ne fait aucune difficulté de la reprendre pour en donner une autre, & par ce moyen il en donne deux au lieu d'une.

Voulant me faire rendre les deux guinées qu'on venoit de m'eſcroquer, je ſortis bien vîte pour retrouver le Cocher, mais il s'étoit éclipſé, dans la crainte qu'on ne le rappelât pour l'obliger à reſtitution. Je voulois abſolument en faire la recherche, & je l'aurois trouvé bien facilement, parce que j'avois retenu ſon *numéro*; mais M. Hill m'obſerva que vraiſemblablement je ne pourrois pas lui arracher l'aveu de ſa tricherie; que ne l'ayant point pris ſur le fait, & n'ayant point de témoins à lui oppoſer, je ne pourrois pas le faire condamner par le *Juge de paix*; & qu'enfin le cas devenant très-douteux aux yeux de la Juſtice par les circonſtances, je ne pourrois terminer cette affaire équivoque que par un combat à coups de poings,

que je ſerois peut-être obligé d'accepter ſous peine d'être hué par la populace.

Cùm fueris Romæ, Romano vivito more:
Cùm fueris alibi, vivito ſicut ibi.

Tandis que je faiſois des réflexions philoſophiques ſur les mœurs groſſières de ce peuple toujours agité comme la mer qui l'environne, ſur la prétendue liberté de cette nation accablée d'impôts, & ſur le faux bonheur de ces Inſulaires mélancoliques, qui, ne buvant jamais de vin, reſpirent ſans ceſſe un air obſcurci par la fumée du charbon & par les brouillards de la Tamiſe, nous vîmes paſſer ſur le trottoir oppoſé à celui où nous étions un gros homme joufflu, à grandes épaules, qui, armé d'un bâton noueux dont il frappoit le pavé, étourdiſſoit nos oreilles avec un cornet à bouquin, pour avertir le peuple qu'il avoit des Gazettes à vendre. M. Hill lui fit ſigne de s'approcher, & auſſi-tôt il traverſa la rue pour venir à nous; il nous vendit à trois ſols la pièce pluſieurs grandes feuilles qui ſortoient de ſous preſſe : c'étoient le *London Chronicle*, le *Morning-Poſt*, le *New-Daily-Advertiſer*, *l'Evening-Poſt* & le *Morning-Herald*; nous trouvâmes, dans ces Gazettes, un fatras de nouvelles politiques & de ſarcaſmes amers contre les premiers perſonnages de l'État. On

y lisoit les Pamflets piquans de l'envie, les Rendez-vous des Sociétés Anti-Gallicanes & les Annonces fastueuses de l'empirisme.

Les Rédacteurs de nos Gazettes, me dit M. Hill, insèrent dans leurs feuilles, pour de l'argent, tous les avertissemens que la vanité & la cupidité veulent publier. Un homme peut y faire imprimer son propre éloge, composé par lui-même.

En effet, nous vîmes bientôt après, que Pilferer avoit profité de cette liberté, pour faire accroire à tous les curieux de l'Europe qui reçoivent ces Gazettes en pays étranger, qu'il avoit eu à Bath & à Cambridge les succès les plus éclatans, quoique, dans le fait, il eût été généralement sifflé à chacune de ses représentations, & qu'il lui fût encore arrivé quelque chose de pire. Son intention n'étoit point d'en imposer par là à la Nation Angloise, parce que c'étoit impossible; mais, en jouant ce Tour, il vouloit faire parler de lui dans les pays lointains, pour aller ensuite cueillir les fruits d'une réputation usurpée. Je pourrois m'étendre beaucoup sur cet article, mais je me contenterai de prouver ici, à mes Lecteurs, que les Gazettiers Anglois, qui avoient fait l'éloge de Pilferer pour de l'argent, parloient bien différemment quand ils disoient leur véritable façon de penser.

Extrait du Morning-Herald, 8 Nov. 1784.

Signor Pilferer the conjurer by the help of a little agency behind the ſcenes played ſeveral tricks and became popular....

He attempted to ſtrip off *an English-man's shirt. If he had ſucceeded, he would have retained his popularity.*

Traduction.

Le ſieur Pilferer, *le Sorcier*, .. par le ſecours d'un petit Compère, caché derrière le Théâtre, a joué différens Tours, & s'eſt acquis l'amitié du peuple....

Il a entrepris d'ôter la chemiſe à un Anglois, (*ſans lui ôter ſon habit*); & s'il avoit réuſſi, le peuple lui auroit continué ſon affection.

Un paragraphe de l'*Evening-Poſt* nous apprit qu'on chantoit depuis peu, dans toutes les rues de Bath, une chanſon où l'on reprochoit à Pilferer de n'avoir pu ôter la chemiſe d'un Anglois, ſans être d'intelligence avec lui. Elle avoit pour refrain les deux vers ſuivans, tirés d'une comédie intitulée, *Aéroſtation*.

Ho! for Pilferer ſake
Of high renown,
Who'll ſteal the shirt
Of any man in town.

*Traduction libre, ſur l'*AIR: *Du haut en bas.*

A mon ſecours
Vienne un Compère plus habile,
A mon ſecours:
Les Anglois font manquer mes Tours.
Les *dépouiller* dans cette Ville,
Eſt une affaire difficile;
A mon ſecours.

SECTION III.

Tour du Piquet incompréhenſible, nouvellement perfectionné.

J'ÉTOIS un jour chez un bourgeois, dans *Saint-James's ſtreet*, avec des Profeſſeurs de l'Univerſité d'Oxford, qui me parlèrent du Tour du Piquet comme du plus extraordinaire qu'on ait jamais inventé ; il conſiſte, comme on ſait, à faire un des Spectateurs repic & capot en telle couleur qu'il déſire. Je me préparois à l'exécuter devant ces Meſſieurs, lorſqu'il arriva un de leurs Confrères, qui ſe flatta de le ſavoir, en diſant qu'il avoit lu, dans les Récréations de M. Guyot, que les cartes devoient être arrangées d'avance, & qu'on faiſoit ſauter la coupe tantôt ſur une carte longue, tantôt ſur une carte large, en donnant les cartes, ſelon le beſoin, par deux ou par trois, pour avoir différens réſultats, ſelon la couleur demandée.

Sur cette obſervation, j'aurois pu me trouver embarraſſé, ſi je n'avois imaginé quelques acceſſoires pour donner à ce Tour une tournure neuve ; mais je les étonnai par ma réponſe, en leur diſant : » Je vais vous démontrer, Meſſieurs, que je prévois votre penſée, en arran-

geant d'avance les cartes pour vous faire repic dans la couleur que vous devez choisir : & pour vous prouver qu'avant de donner les cartes, je ne fais pas sauter la coupe à différens endroits, selon le besoin, comme on vient de le dire, fournissez-moi vous-même un jeu de cartes où il n'y ait ni carte longue, ni carte large. Qu'une personne de la compagnie donne les cartes pour moi, afin que je ne puisse pas faire sauter la coupe; & enfin, si vous voulez rendre cette coupe inutile, ne nommez la couleur choisie que lorsque les cartes seront données. Si, nonobstant ces trois précautions de votre part, vous vous trouvez repic dans la couleur demandée, il s'ensuivra qu'en arrangeant les cartes, je connoissois d'avance cette couleur. Observez, je vous prie, Messieurs, qu'il est impossible que je me donne en même temps les quintes majeures des quatre couleurs, parce qu'il faudroit pour cela me donner vingt cartes, tandis que je n'en reçois que quinze, y compris les trois du talon; cependant, pour vous faire repic, j'aurai quatorze d'as & quatorze de rois, avec la quinte majeure de la couleur choisie, & comme j'aurai cette quinte & ces quatorze sans faire sauter la coupe, & en faisant donner les cartes par un autre, dans un instant où vous n'aurez pas encore nommé la couleur choisie, il s'ensuivra nécessairement

qu'en arrangeant les cartes d'avance, j'avois prévu la couleur demandée ».

Je fis ce Tour avec toutes les circonſtances, ou pour mieux dire avec toutes les apparences que je viens d'annoncer, & ces Meſſieurs étoient ſur le point de convenir que j'avois prévu leur penſée, lorſque je leur fis l'obſervation ſuivante:

» Il ne m'a pas ſuffi, Meſſieurs, de prévoir la couleur que vous deviez me demander; cette preſcience de ma part auroit été très-inutile, ſi, en arrangeant les cartes, je n'avois ſu en même temps le nombre que vous deviez faire paſſer par deſſous en coupant le jeu, parce que votre coupe a produit un grand changement dans la diſtribution des cartes. Or, cette coupe, quant au nombre des cartes qu'elle fait paſſer par deſſous, eſt un véritable effet du haſard, c'eſt-à-dire, qu'elle dépend de circonſtances, qui vous ſont abſolument inconnues, puiſqu'en coupant vous agiſſiez auſſi aveuglément qu'un enfant qui porte ſa main dans la roue de fortune pour tirer les numéro d'une loterie: il s'enſuit de là que je peux prévoir les évènemens fortuits, ce que vous appelez, dans vos écoles de Métaphyſique, *connoître les futurs contingens*; c'eſt-à-dire que devinant d'avance les chances du haſard, je peux ruiner une loterie & faire des

prophéties plus certaines & moins équivoques que celle de Noſtradamus. Mes raiſonnemens ne vous paroiſſent peut-être pas trop conformes aux règles de la Logique : mais convenez au moins que, ſi je multipliois les ſyllogiſmes obſcurs, les argumens captieux & les expériences trompeuſes dans une ſociété moins éclairée que celle-ci, il ne ſeroit peut-être pas impoſſible que la *crédule jalouſie & l'aveugle cupidité vinſſent me conſulter ſérieuſement ſur le préſent & ſur l'avenir* ».

Je leur dis enſuite que, pour faire ce Tour, il falloit d'abord arranger les cartes de la manière ſuivante :

Neuf de Cœur, *Carte ſupérieure.*
Neuf de Carreau.
As de Cœur.
As de Carreau.
Neuf de Pique.
Neuf de Trèfle.
As de Pique.
As de Trèfle.
Huit de Cœur.
Huit de Carreau.
Roi de Cœur.
Roi de Carreau.
Huit de Pique.
Huit de Trèfle.
Roi de Pique.
Roi de Trèfle.

Sept de Cœur.
Sept de Carreau.
Dame de Cœur.
Dame de Carreau.
Sept de Pique.
Sept de Trèfle.
Dame de Pique.
Dame de Tréfle.
Talon.
Valet de Cœur.
Dix de Cœur.
Valet de Carreau.
Dix de Carreau.
Valet de Pique.
Dix de Pique.
Valet de Trèfle.
Dix de Trèfle, *Carte inférieure.*

Les

Les cartes étant ainſi arrangées, continuai-je, on les mêle en apparence ; mais ſans les déranger en aucune manière (Ceci dépend d'une adreſſe particulière, que la lecture d'aucun livre ne ſauroit donner). Par cette circonſtance, le ſpectateur commence à croire que les cartes ne ſont pas arrangées d'avance, quoiqu'on lui diſe qu'elles le ſont. Il cherche déjà dans ſon eſprit un autre moyen d'expliquer ce Tour, ce qui lui ſera bien difficile, puiſqu'il commence par poſer un faux principe. Après avoir fait un mêlange apparent, on préſente les cartes à quelqu'un pour faire couper ; auſſi-tôt après, on les préſente à une autre perſonne de la compagnie, en la priant de donner les cartes elle-même ; c'eſt en les préſentant à cette ſeconde perſonne, qu'on profite de la circonſtance pour faire ſauter la coupe, ce que je fais avec aſſez de ſubtilité pour n'être pas aperçu de ceux mêmes qui la ſoupçonnent, & ce qui n'eſt pas ſoupçonné de ceux qui regardent ce moyen comme inutile, tant ils ſont perſuadés qu'on vient de mêler les cartes au haſard.

Au reſte, on peut ſe paſſer de faire ſauter la coupe ſoi-même, ſoit en faiſant le petit pont, ſoit en inférant une carte large dans le jeu fourni par la compagnie. Le Spectateur coupe naturellement ſur le petit pont, ou ſur la carte large

qui doit être ici le dix de trèfle, ce qu'on reconnoît facilement en faisant une égratignure ou toute autre marque visible sur le neuf de cœur, qui dans l'arrangement que nous supposons, doit se trouver dessus après la coupe. Si l'on s'aperçoit que le Spectateur, par hasard ou par malice, ne coupe point sur la carte large ou sur le petit pont, on peut faire couper deux ou trois fois de suite, soit en affectant une distraction, soit en donnant pour prétexte, qu'en faisant couper successivement par plusieurs personnes, on ne peut pas être soupçonné de connivence avec le premier qui a coupé.

Quand le Spectateur a commencé de donner les cartes, s'il les donne trois à trois, il faut le prier, *à voix basse*, de donner par deux, parce qu'en donnant par trois, il seroit impossible de terminer heureusement le Tour dans l'arrangement que nous supposons ici; cependant, aussi-tôt qu'il a commencé de donner par deux, on lui dit (tout haut pour que tout le monde l'entende, mais avec un air d'indifférence qui ne soit pas dans le cas de le faire changer): *Donnez, Monsieur, par deux ou par trois, ce m'est parfaitement égal : au reste, continuez par deux, puisque vous avez commencé.* Quand il aura fini, on ne manquera pas de faire remarquer à la Compagnie qu'on a donné le choix de donner

par trois ou par deux, & que, ſi on avoit donné par trois, chacun des Joueurs auroit pluſieurs cartes différentes de celles qu'il a, & c'eſt ici une circonſtance de plus qui fait croire à la Compagnie que les cartes n'étoient point arrangées d'avance, ou qu'on avoit prévu qu'il plairoit au Spectateur de donner par deux.

Les douze cartes étant données à chacun des Joueurs, & les huit cartes du talon étant ſur la table, celui contre qui on joue veut auſſi-tôt s'emparer de ſon jeu pour faire ſon écart; mais on l'en empêche en mettant ſoi-même la main ſur les cartes qu'il veut prendre; &, pour qu'il ne s'obſtine point à les prendre dans cet inſtant, on lui parle à peu près de cette manière: » Permettez, Monſieur, que je faſſe le Tour avec » toutes les circonſtances qui peuvent le rendre » merveilleux. Vous voyez bien que ſi vous » regardez actuellement vos cartes, vous pourrez connoître les miennes, & qu'il ne vous ſera » pas difficile de choiſir, pour m'attraper, une » des trois couleurs que je n'ai point. Dites donc » auparavant en quelle couleur vous voulez être » repic & capot ».

Quand il a nommé la couleur, s'il veut prendre ſon jeu, on l'en empêche encore, ſous prétexte d'embellir le Tour, en lui permettant de changer de couleur. Dans cet inſtant, on multi-

plie les queſtions, les remarques & les offres; s'il ne profite point de la permiſſion qu'on lui donne de changer de couleur, on le loue de ſa conſtance, en aſſurant qu'on avoit prévu qu'il ne changeroit pas; mais s'il en choiſit une autre, on ſe vante d'avoir prévu ſon changement, & d'avoir arrangé le jeu préciſément pour la couleur à laquelle il vient de ſe fixer: enfin, ſi, en dernier lieu, il ſe tient à trèfle, on prie la perſonne qui a donné les vingt-quatre premières cartes, de vouloir bien diſtribuer le talon; & le valet de trèfle, qui ſe trouve avec le dix ſous le jeu, forme, avec la tierce majeure qu'on a déjà reçue, la quinte dont on a beſoin. S'il prend cœur, on obtient un effet pareil pour cette couleur, en diſtribuant ſoi-même le talon & en faiſant paſſer par deſſous le valet & le dix de cœur qui ſe trouvent deſſus. S'il prend carreau, on fait paſſer par deſſous les quatre cartes ſupérieures; & s'il ſe fixe à pique, on fait paſſer par deſſus les deux cartes qui ſont deſſous; par ce moyen, on aura toujours la quinte majeure de la couleur demandée; & pour qu'il ne s'aperçoive pas qu'avant de prendre les cinq du talon, il avoit carte blanche, ce qui l'empêcheroit d'être repic; quand on lui donne ces cinq cartes, où il ſe trouve trois valets, on les entremêle ſoi-même avec les douze autres, en les

pouſſant vers lui comme pour le mettre à portée de les prendre avec plus de commodité.

SECTION IV.

Tour des trois Bijoux, rendu plus ſimple & plus merveilleux.

MONSIEUR Hill arriva comme je finiſſois le Tour du Piquet, & voulant prouver bientôt après, à quelques Dames de la Compagnie, qu'il pouvoit découvrir les voleurs par une combinaiſon de cartes, il fit une opération très-connue, puiſqu'elle eſt expliquée dans pluſieurs Ouvrages, mais que nous rapporterons ici pour apprendre à nos Lecteurs les changemens que nous y avons faits pour la rendre totalement neuve. Ce Tour conſiſte à faire prendre, à notre inſu, par trois perſonnes différentes, trois Bijoux qu'on a mis ſur une table, & à deviner ce que chacun a pris.

Voici d'abord le moyen de faire ce Tour tel qu'on l'a vu juſqu'à préſent.

1°. Mettez ſur une table une montre, une tabatière & un étui, que vous appellerez en vous-même premier, ſecond & troiſième bijoux. On peut évidemment prendre d'autres bijoux

ſi l'on veut, en ayant égard à la dénomination numérique que nous venons d'annoncer.

2°. Diſtinguez également les perſonnes par 1, 2 & 3, en donnant à la première une carte, à la ſeconde deux cartes, & trois cartes à la troiſième.

3°. Quand chacun a pris un bijou ſans être aperçu par vous, laiſſez dix-huit cartes ſur la table, & demandez que chaque perſonne prenne également, à votre inſu, un certain nombre de cartes; ſavoir, la perſonne qui a la montre, autant de cartes qu'elle en a; celle qui a la tabatière, deux fois autant qu'elle en a, & celle qui a l'étui, quatre fois autant qu'elle en a.

4°. Demandez combien il reſte de cartes ſur la table (il peut en reſter, ſelon les circonſtances, une, 2, 3, 5, 6 & 7). Enſuite faites uſage des ſix mots que voici, & des chiffres qui leur correſpondent.

Parfer	*Céſar*	*jadis*	*devient*	*ſi grand*	*Prince.*
1	2	3	5	6	7

5°. Remarquez que la première ſyllabe de chaque mot exprime la première perſonne à qui vous avez donné une carte, & que la ſeconde perſonne, à qui vous avez donné deux cartes, eſt toujours exprimée par la ſeconde ſyllabe.

6°. Remarquez auſſi que les lettres *a*, *e*, *i*, première, ſeconde & troiſième voyelles, qui entrent dans ces mots, déſignent le premier, le ſecond & le troiſième bijoux.

7°. Remarquez encore que les chiffres 1, 2, 3, 5, 6 & 7, qui ſont ſous chacun de ces mots, indiquent le mot qu'il faut prendre ſelon le différent nombre de cartes qui peuvent reſter ſur la table, c'eſt-à-dire, par exemple, que, s'il reſte une carte, il faut prendre le mot *Parfer*, qui répond au chiffre 1; mais s'il en reſte trois, il faut prendre le mot *jadis*, qui répond au chiffre 3.

Quand, par le nombre des cartes qui reſtent, on tient une fois le mot dont on a beſoin, il eſt facile de dire ce que chacun a pris en aſſignant à la première perſonne le bijou exprimé par la voyelle de la première ſyllabe; à la ſeconde perſonne, le bijou exprimé par la voyelle de la ſeconde ſyllabe; & à la troiſième perſonne, celui des bijoux que les deux premières n'ont point. Ceci va s'éclaircir par un exemple: Je ſuppoſe qu'après avoir fait prendre des cartes, comme ci-deſſus, il en reſte deux ſur la table; je prends alors le mot *Céſar*, qui répond au chiffre 2; & comme dans ce mot la première ſyllabe (qui exprime la première perſonne) contient la voyelle *e* (qui, comme nous

l'avons dit, répond au ſecond bijou), je conclus de là que la première perſonne (à qui j'ai donné une ſeule carte), tient la tabatière, qui eſt le ſecond bijou. Voyant enſuite que la lettre *a*, qui exprime le premier bijou, ſe trouve dans la ſeconde ſyllabe, je conclus de là que la montre (premier bijou) eſt entre les mains de la ſeconde perſonne à qui j'ai donné deux cartes : par la même raiſon, s'il reſte cinq cartes, le mot *devint*, qui répond au chiffre 5, fera voir que la première perſonne doit avoir le ſecond bijou, exprimé par la lettre *e*, & que la ſeconde doit avoir le troiſième, exprimé par la lettre *i*.

M. Hill ſachant que ce Tour, quoique très-ingénieux, ne devoit pas produire un grand effet, parce qu'il étoit connu de pluſieurs perſonnes, & expliqué par pluſieurs Auteurs modernes, qui l'ont copié dans les anciens, l'exécuta avec des circonſtances qui le rendent plus ſimple & beaucoup plus frappant; plus ſimple, en ce qu'on n'employe que huit cartes au lieu de dix-huit; & plus frappant, pour deux raiſons: 1°, parce qu'on devine ce qu'a pris une des trois perſonnes, ſans lui faire tirer aucune carte: 2°, parce qu'on fait dire ce que chacun a pris, par une quatrième perſonne, cachée dans un appartement voiſin, à qui on

a parlé ſecrettement avant de commencer le Tour : circonſtance remarquable, qui fait croire à tous les Spectateurs qu'on connoiſſoit d'avance les bijoux que chacun devoit prendre, & qu'on n'eſt point conduit à cette connoiſſance par les cartes qui reſtent ſur la table.

Pour produire cet effet, il faut ſuivre les règles ſuivantes :

1°. Paſſez dans une chambre particulière avec une perſonne de la Compagnie, & de préférence avec un homme peu pénétrant, afin qu'il ne devine pas vos moyens, ou avec un de vos amis, afin qu'il ne révèle pas votre ſecret s'il vient à le découvrir. Tâchez de lui faire croire que vous prévoyez ce qui doit arriver, & faites-lui une prédiction obſcure & équivoque, en lui diſant que la montre eſt le premier bijou que l'on doit prendre, & que, quand la première perſonne viendra demander ce qu'elle a pris, il doit répondre tout ſimplement, *la montre.* Ajoutez à cela que la tabatière ſera priſe en ſecond lieu, & que la ſeconde perſonne qui viendra demander ce qu'elle a pris, doit obtenir pour toute réponſe, *la tabatière.* Ajoutez enfin que la troiſième perſonne aura l'étui. Les perſonnes n'étant point déſignées dans cette eſpèce de prédiction, on conſerve la liberté d'envoyer en premier lieu celle qui aura pris la montre ; &

en ſecond lieu, celle qui aura pris la tabatière; d'un autre côté, l'aſſurance avec laquelle on dit que tel bijou ſera pris le premier ou le ſecond, fait croire qu'on ſait quelque choſe d'avance, & cependant cette circonſtance ne peut faire manquer le Tour, parce que, dans la ſuite, il ne s'agit pas de ſavoir ſi tel bijou a été pris le premier ou le ſecond, mais ſeulement s'il eſt entre les mains de telle ou telle autre perſonne.

2°. Lorſque les trois perſonnes auront pris ſecrettement les trois bijoux, donnez ſeulement une carte à une de ces trois perſonnes, & trois à une autre. Il ne faut pas en donner ici à la troiſième pour deviner ce qu'elle a pris.

3°. Laiſſez huit cartes ſur la table, & demandez que la perſonne qui a pris la montre prenne ſecrettement autant de cartes qu'elle en a, & que celle qui a pris la tabatière en prenne deux fois autant qu'elle en a. Celle qui n'a point de cartes ne prendra rien, quoiqu'elle ait la montre ou la tabatière.

4°. Après ce préambule, jetez rapidement un coup d'œil ſur la table; & ſi, par un haſard favorable, vous pouvez découvrir combien il reſte de cartes, faites ſemblant de ne pas le ſavoir, & demandez naïvement ſi les cartes qui reſtent ſont rouges ou noires. Cette circonſtance trompe

quelquefois le Spectateur, & lui fait croire que c'eſt de la couleur, & non du nombre, dont vous avez beſoin.

5°. Quand vous ne pourrez pas voir d'un coup d'œil le nombre des cartes qui reſtent, vous pourrez y ſuppléer par la ruſe ſuivante: Demandez combien il reſte de cartes rouges; & auſſi-tôt qu'on vous aura répondu, ajoutez vivement, comme pour interrompre celui qui répondoit: *je me trompe, c'eſt le nombre des noires que je voulois vous demander.* Par ce moyen-là, pluſieurs croiront que vous n'avez réellement beſoin que de connoître les cartes noires; & comme vous connoîtrez en même temps les rouges, une addition bien ſimple vous donnera la ſomme dont vous aurez beſoin, & vous aurez l'agrément de n'avoir pas négligé une circonſtance qui peut rendre le Tour plus étonnant.

6°. Quand vous ſaurez le nombre des cartes qui reſtent, au lieu d'employer les mots *Parfer, Céſar*, &c., faites uſage des mots & des chiffres que voici:

Ante, Diem, Dea, Iſta, Eſtin, Armis.

1 2 3 5 6 7

Le chiffre correſpondant au nombre des cartes qui reſtent ſur la table, déſigne, comme dans l'opération précédente, le mot dont il faut faire

usage; les syllabes & les voyelles expriment aussi, comme nous avons dit, les personnes & les bijoux. Par conséquent, si dans cette opération il reste deux cartes, au lieu de prendre le mot *César* qu'on auroit eu dans la combinaison précédente, on prend le mot *Diem*, qui, dans celle-ci, répond au chiffre 2, ce qui fait voir que la première personne a le troisième bijou, désigné dans la première syllabe par la lettre *i*, & que le second bijou marqué par la lettre *e*, est entre les mains de la seconde personne à qui on a donné deux cartes : dans ce cas, le premier bijou (qui est toujours la montre) doit être entre les mains de celle des trois personnes à qui on n'a point donné de cartes. De plus grands détails ne pourroient qu'obscurcir cette explication; ceux qui ne la trouveront pas assez claire, telle qu'elle est, sont priés d'observer qu'il ne faut pas lire ceci en courant, comme on liroit un roman ou une historiette, mais posément & avec réflexion, comme on lit un livre de calcul.

Quand vous aurez connu & nommé la personne qui a pris la montre, priez-la de demander elle-même ce qu'elle a pris, à la personne cachée à qui vous avez parlé d'avance. Si celle-ci n'a pas oublié son petit rôle, elle doit répondre tout simplement, *la montre*, & cette réponse suc-

cincte fera croire à la Compagnie que vous saviez d'avance ce que chacun prendroit. Vous pouvez faire faire une semblable question par la personne qui a pris la tabatière, & comme elle obtiendra une réponse conforme à la vérité de la part d'une personne qui n'a aucunement assisté à l'opération, à qui vous avez parlé auparavant, & que vous n'avez pas vue depuis cet instant, on sera intimément persuadé, non seulement que vous avez prévu l'avenir, mais encore, que votre prescience & votre opération étoient absolument indépendantes du nombre des cartes qui ont resté sur la table.

J'ai vu un homme d'esprit qui savoit faire ce Tour par l'ancienne méthode, avouer ingénûment qu'il ne le savoit plus, lorsqu'il l'a vu faire de cette nouvelle manière.

Au reste, ceux qui voudront mettre mes principes à exécution pour s'amuser avec leurs amis, feront bien de s'y habituer par un exercice préliminaire fait en particulier; si l'on veut que les Tours produisent une agréable surprise, il faut les faire avec beaucoup de facilité, en profitant adroitement de tous les avantages que les circonstances peuvent fournir, & ne pas les répéter trop souvent devant les mêmes personnes, parce que les objets les plus agréables peuvent devenir indifférens & même fastidieux

par une poſſeſſion continue ou trop ſouvent répétée; il eſt évident auſſi qu'il ne faut pas propoſer de faire des Tours dans une ſociété où l'on parle d'objets intéreſſans; mais quand la converſation eſt épuiſée, on peut s'en ſervir utilement comme d'un excellent ſpécifique contre l'ennui : en pareille occaſion, on eſt bien dédommagé de la peine qu'on a eue de s'inſtruire, par le plaiſir qu'on fait à toute une Compagnie.

SECTION V.

Le Devin de la Ville.

IL y avoit à Londres, dans le *Strand*, (15 Janv. 1785) une riche Marchande de Modes, nommée Madame Williams. Elle s'apercevoit, depuis long-temps, qu'on lui voloit journellement des marchandiſes; mais elle ne ſavoit ſur qui jeter ſes ſoupçons, parce que ſes filles-de-boutique, qui étoient en grand nombre, conſervoient toutes également les dehors de la modeſtie & de l'honnêteté. Cette Dame s'étant trouvée un jour dans une maiſon particulière, où M. Hill faiſoit, parmi ſes amis, des Tours qui conſiſtent à deviner la penſée d'autrui, ou à découvrir des choſes cachées, fut frappée

d'étonnement de voir des opérations dont elle avoit entendu parler, mais qu'elle avoit regardées jusqu'alors comme fabuleuses. Elle pria très-instamment M. Hill de vouloir bien se transporter chez elle, pour tâcher d'y reconnoître la personne qui se rendoit si souvent coupable de vol domestique; M. Hill acquiesça à sa demande, & se flatta même de découvrir la personne infidelle, pourvu qu'elle fût du nombre de celles qui demeuroient encore dans la maison, & qu'on la fît paroître devant lui. Il promit à Madame Williams d'aller chez elle un certain jour; ensuite il lui parla secrettement, & finit par la prier de ne point parler de lui à ses ouvrières, afin que son arrivée n'étant point annoncée, il pût prendre les esprits au dépourvu.

Au jour marqué, M. Hill entra chez Madame Williams, dans un instant où elle se plaignoit à ses filles-de-boutique, de ce qu'une d'entre elles lui avoit volé, depuis peu, une montre d'or; si elle fut surprise de voir M. Hill sous un costume étranger, couvert d'un grand manteau, ayant une barbe longue & noire, & ne parlant que par sentences, les ouvrières ne le furent pas moins de voir un homme qui les regardoit en face avec des yeux hagards, & qui, tournant de tous côtés sa tête ombragée

d'un chapeau rebattu, ſembloit vouloir lire dans tous les cœurs, & percer les murs par ſes regards étincelans. Il remit une lettre à madame Williams, qui lui dit, après l'avoir lue : Quoi ! Monſieur, vous êtes donc cet homme ſi célèbre, ce grand Devin de la Ville, dont on vante par-tout les talens, & qu'on a tant de peine à trouver quand on en a beſoin. Madame, répondit bruſquement M. Hill, le temps que je perds à écouter vos complimens eſt irréparable : congédiez-moi bien vîte, & donnez-moi la réponſe qu'on vous demande, pour que je m'acquitte promptement de ma commiſſion.

De grâce, lui dit Madame Williams, daignez vous arrêter un inſtant pour me faire trouver ce qu'on m'a volé.

Madame, répondit M. Hill, en ſe fâchant, puis-je vous indiquer le lieu où l'on a dépoſé les choſes volées, ſi vous ne me dites promptement en quoi conſiſte le larcin.

Hâtez-vous, le temps fuit & nous traîne avec ſoi ;
Le moment où je parle eſt déjà loin de moi.

BOILEAU.

Madame Williams dit alors qu'on lui voloit tous les jours des rubans, de la mouſſeline, de la gaze, des bijoux.

Il eſt impoſſible, dit M. Hill, que je découvre tout

tout cela dans le même instant, parce que chaque objet demande une opération particulière; par quoi voulez-vous donc que je commence?

Hé bien! dit Madame Williams, commencez par ma montre.

Votre montre, repliqua M. Hill, en lorgnant successivement toutes les filles avec une grande lunette; votre montre n'est point ici, elle n'est point ici, vous dis-je; & tournant ensuite sa lunette vers le grand jour: Je la vois, votre montre, continua-t-il, elle est à répétition & à recouvrement; elle est faite par *Davis*, Horloger, dans *Drury-Lane*, & porte le numéro 213. Elle ne va point parce qu'on ne la monte plus: bref, je la vois en gage depuis trois jours pour dix guinées.

Aussi-tôt après, M. Hill ordonna à toutes les Demoiselles de détacher promptement de leur ceinture toutes leurs poches sans y fouiller, & de les déposer dans une grande boîte. Il apporta cette boîte dans un cabinet particulier, & revint bientôt après, ayant dans sa main le billet d'emprunt, avec lequel on fut chez le prêteur sur gage pour retirer la montre.

Madame Williams pria M. Hill de dire dans quelle poche il avoit trouvé ce billet, pour reconnoître la personne qui avoit mis la montre en gage.

Madame, dit alors M. Hill, en prenant un

air encore plus sévère qu'auparavant, qui êtes-vous, je vous prie, & pour qui me prenez-vous? Me suis-je engagé à vous découvrir la coupable? Ne vous ai-je pas promis tout simplement de vous trouver la chose volée? Je tiens ma parole : ne me demandez rien au delà.

Un instant après, M. Hill voulant examiner chaque personne en particulier, ordonna d'allumer un grand feu dans l'appartement voisin; ayant ensuite fermé toutes les fenêtres, il se fit éclairer par quatre bougies, & demanda qu'on fît venir *Miss Radegonde :* celle-ci fut toute surprise de voir que son nom étoit connu d'un homme qui ne devoit jamais avoir entendu parler d'elle, & refusa d'aller auprès de lui, mais Madame Williams lui observa qu'on pouvoit attribuer son refus à la crainte qu'elle avoit d'être trouvée coupable par M. Hill. Cette raison leva toutes les difficultés qu'on pouvoit opposer, & Miss Radegonde entra dans la chambre où M. Hill l'attendoit.

Aussi-tôt qu'elle y fut arrivée, M. Hill la pria de faire usage d'une lunette qu'il avoit posée au bout d'une table, & lui fit voir, à l'aide de cet instrument, les quatre bougies allumées qui étoient à l'autre bout, quoiqu'entre les bougies & la lunette, il y eût une grosse pierre très-massive pour intercepter les rayons.

C'eſt avec une pareille lunette, lui dit M. Hill, que je prétends lire toutes vos penſées. Ayant enſuite mêlé un jeu de cartes, il la pria d'en prendre une ſecrettement, & de la bien cacher dans un porte-feuille; alors il lui donna une autre lunette, avec laquelle elle vit bien diſtinctement la carte qu'elle venoit d'envelopper. Vous voyez, ajouta M. Hill, que je peux connoître tous les ſecrets de votre cœur: ne vous rendez donc pas plus coupable, en cherchant à me cacher vos fautes, & ſouvenez-vous que ſi vous avez le courage d'avouer ingénûment votre inconduite, je récompenſerai votre bonne-foi par la plus grande diſcrétion.

Miſs Radegonde ne voulant rien avouer, M. Hill entra dans une eſpèce de fureur, & d'un grand coup de hache, il fit ſur une cloiſon une ouverture qu'il boucha auſſi-tôt avec un verre: Ne croyez pas, dit-il, que j'aye beſoin de votre aveu; je ſaurai bien découvrir la vérité ſans votre conſentement. Alors, la conduiſant vers l'ouverture qu'il venoit de former, il lui fit voir à travers une glace, un tableau qui repréſentoit en grand la boutique de Madame Williams; on y voyoit le portrait de toutes les Ouvrières, & Miſs Radegonde reconnut le ſien. Si vous êtes repréhenſible, dit M. Hill, votre portrait va devenir noir comme le charbon, pour mar-

quer la noirceur de votre ame. Auſſi-tôt on vit une tache noire ſe former peu à peu ſur le portrait de Miſs Radegonde; mais comme elle ne voulut jamais avouer aucune eſpèce de larcin, M. Hill comprit qu'elle n'étoit point coupable à cet égard; cependant la tache qui venoit de ſe former ſur le portrait de cette demoiſelle, ſembloit prouver qu'il n'y avoit aucune certitude dans les opérations de M. Hill, & qu'il ſe trompoit dans ſes prétentions; mais il prouva bientôt le contraire, en interprétant ſes aſſertions de la manière ſuivante : Je n'ai pas aſſuré, dit M. Hill à Miſs Radegonde, que vous euſſiez volé Madame Williams; j'ai prétendu ſeulement que ſi vous vouliez bien examiner le fonds de votre conſcience, vous y verriez quelque lourde faute à vous reprocher. Là deſſus, il la pria de prendre ſecrettement une autre carte pour la mettre dans ſa poche, & de regarder enſuite dans la glace où elle avoit vu ſon portrait. Le premier tableau avoit diſparu, & l'on voyoit à ſa place la repréſentation d'un vaſte édifice avec une groſſe boule qui, ſans être attachée en aucune manière, ſembloit monter, deſcendre, & remonter le long d'un mur contre les lois de la gravitation; elle imitoit en roulant le bruit d'un carroſſe dans le lointain. A peine Radegonde eut-elle regardé pendant une

minute, que la boule disparut, & l'on vit à sa place les vers suivans, écrits en lettres de feu :

Radegonde, tu tiens l'As de cœur dans ta poche ;
Tu n'es donc pas toujours exempte de reproche.

La Demoiselle, bien surprise de ce qu'on connoissoit, sans la voir, la carte qu'elle avoit, s'imagina qu'on devoit connoître également une faute qu'elle avoit à se reprocher. Frappée de tous les objets qu'elle venoit de voir, elle révéla un secret qu'on ne lui demandoit point, en avouant, les larmes aux yeux, qu'elle avoit cédé aux instances de Monsieur Williams.

Heureusement pour le Maître de la maison, Madame Williams n'entendit point cet aveu, & M. Hill étoit trop discret pour l'en informer ; Miss Radegonde, en s'en allant, reçut de M. Hill de très-sages conseils sur la manière dont elle devoit se conduire à l'avenir ; après quoi l'on fit monter Mademoiselle Fanny.

Celle-ci étoit une très-jolie brune, qui versa un torrent de larmes aussi-tôt qu'elle fut arrivée ; elle n'attendit point pour faire sa confession, que M. Hill eût fait usage de ses lunettes, de son mouvement perpétuel ; après avoir assuré qu'elle n'avoit pas volé la montre, elle avoua tout nettement qu'elle avoit pris, en différens temps, toutes sortes de marchandises, pour secourir un amant dans la détresse.

M. Hill lui promit de garder le ſecret, à condition qu'elle rendroit toutes les marchandiſes qui pouvoient lui reſter, & que, dans huit jours, elle trouveroit un prétexte pour demander ſon congé. Avant de la renvoyer, il lui fit choiſir ſecrettement une carte qu'elle cacha dans ſa main, & la pria de regarder dans un petit verre d'optique, où elle lut les vers ſuivans :

Fanny, qui, dans ta main, caches le Roi de cœur,
Ne ſuis plus les conſeils de ton recélateur;
Mépriſe dès ce jour ſon amitié trompeuſe,
Si tu veux éviter une fin malheureuſe.

Les autres Demoiſelles qu'on fit venir ſucceſſivement, ne firent aucun aveu qui mérite de trouver place ici. Il faut cependant en excepter Miſs Molly, qui, dans l'eſpèce d'interrogatoire que M. Hill lui fit ſubir, avoua qu'elle avoit envoyé & reçu pluſieurs Lettres amoureuſes en Latin. M. Hill fut d'abord bien étonné qu'une Demoiſelle de quinze ans pût écrire en cette Langue; mais il le fut encore davantage, lorſqu'elle aſſura qu'elle l'écrivoit ſans l'entendre.

Vous écrivez donc, Mademoiſelle, ſous la dictée de quelqu'un?

Non, Monſieur, j'écris ſans le ſecours de perſonne un Latin que je compoſe moi-même, à l'aide d'un petit Dictionnaire.

Mais ce Latin, puiſque vous ne l'entendez

point, ne signifie rien, & doit être rempli de fautes.

Je ne fais jamais de fautes en cette Langue, & mon Latin signifie plus que celui des Auteurs du siècle d'Auguste, puisque je n'en écris jamais qui ne soit à double entente.

Vous faites donc choix d'expressions amphibologiques?

Je ne peux choisir les termes équivoques, puisque je ne les connois point.

De grâce, Mademoiselle, montrez-moi une de vos lettres.

Je ne peux, Monsieur, vous montrer celles que j'ai envoyées, mais en voici une que j'ai reçue ce matin.

LETTRE à Miss MOLLY DRAPER, Ouvrière en Modes, chez Mme. WILLIAMS, dans le Strand.

PATER prædestinatorum, qui triumphas in excelsis, ametur alloquium tuum, sanctificetur adjutorium tuum, observetur veneratio tua, qualiter in alto & in exilio, ornatum lucis saluberrimum, da misellis indesinenter & remittito nobis omissa nostra, quia nos parcimus æmulis nostris, & ne mortales producito in obstinationem, sed releves ora-

tores tuos à delicto. Conservator universorum, qui imperas in æternum, benedicatur consilium tuum, amplietur documentum tuum, exerceatur præceptio tua simul in excelso, & in terrâ; indumentum innocentiæ quotidianum concede postulantibus omni die, & resolve nobis delicta nostra, qualiter nos compatimur læsoribus nostris, & ne bonos producas in peccatum, sed præserva Sacerdotes tuos à maledictionibus, &c. &c. &c.

Ce Latin, dit M. Hill, sans être des plus élégans, me paroît être très-conforme aux règles de la Grammaire. J'y vois une espèce de thème en deux façons sur l'Oraison Dominicale, mais je n'y trouve rien qui vous concerne.

Et moi, répondit Miss Molly, j'y vois très-clairement que je dois dîner demain chez ma tante, & que j'y suis invitée par mon cousin.

A ces mots, l'étonnement de M. Hill fut presque aussi grand que celui qu'il avoit causé lui-même en entrant chez Madame Williams sous un costume bizarre. Miss Molly souscrivant à sa demande, satisfit sa curiosité, en lui montrant par quel art une personne qui ne sait pas le Latin, peut écrire en cette Langue des lettres à double sens, dont le mystère ne peut être pénétré par aucun Latiniste, ni même par ceux qui savent le même secret, lorsqu'ils n'ont pas la clef particulière de la personne qui en fait usage.

L'explication des Tours que contient cette Section, avec les renſeignemens néceſſaires pour écrire en Latin ſans ſavoir cette Langue, & quelques développemens ſur les principaux reſſorts que M. Hill a fait jouer, pour découvrir le larcin chez Madame Williams, ainſi que la véritable manière d'interpréter le langage barbare qu'on voit au Chap. III, Section IV, pages 112 & 114, ſe trouve à la fin de ce volume.

SECTION VI.

Le Cygne ingénieux.

MONSIEUR Miller, Négociant, dans *Fleet-Market*, grand amateur de Phyſique amuſante, chez qui nous dînâmes un jour, nous fit voir, dans un baſſin poſé ſur une table, un petit cygne d'émail, qui nageoit en ſe portant à droite & à gauche au gré des Spectateurs. Cette expérience, dit M. Hill, eſt connue du public depuis plus de vingt ans, car Jean-Jacques Rouſſeau en a parlé dans ſon Traité de l'Education. Je ſais, répondit l'Amateur, que l'Auteur d'Emile explique cette récréation par l'aiman, mais il eſt facile de vous démontrer que ce minéral ne m'eſt ici d'aucun uſage; en effet, continua-t-il, on ne connoît à l'aiman que ſix propriétés particulières qui le diſtinguent

de tous les autres foſſiles; ſavoir, l'attraction, la répulſion, la communication, la direction, l'inclinaiſon & la déclinaiſon; or, ces propriétés, priſes ſéparément ou conjointement, ne peuvent ſuffire pour expliquer les opérations de mon petit cygne, puiſqu'il va prédire votre penſée en indiquant d'avance un mot que vous devez choiſir librement parmi pluſieurs autres. Alors le petit cygne ſe porta autour du baſſin où étoient arrangées les lettres de l'alphabet, & s'arrêta ſucceſſivement ſur les lettres *r, a, v, i, n, e:* enſuite M. Miller tira de ſa poche un jeu de cartes, ſur chacune deſquelles étoient des mots différens; il en fit prendre ſix par une perſonne de la Compagnie, & la pria d'en retenir une à ſon gré.

Il n'eſt pas difficile, dit M. Hill, que les lettres indiquées par le petit cygne forment le mot que l'on va garder, ſi ces mêmes lettres, combinées différemment, peuvent donner tous les différens mots ſur leſquels vous donnez à choiſir, tels que *ravine, navire, venari* mot latin, *uranie, vanier, avenir.* Le moyen dont vous parlez, dit M. Miller, eſt expliqué dans les Récréations Mathématiques de M. Guyot, mais ce n'eſt pas le mien, puiſque je donne à choiſir des mots qu'on ne peut pas écrire avec les mêmes lettres. M. Miller prit alors les ſix cartes ſur leſquelles il avoit donné à choiſir,

&, les retournant l'une après l'autre sur la table, il fit voir qu'elles contenoient les mots suivans: *Pithagore*, *navire*, *Constantinople*, *douze*, *secrettement*, *incroyable*, & que le mot *navire* qu'on avoit choisi étoit le seul de ces six mots qu'on pût écrire avec les lettres *r*, *a*, *v*, *i*, *n*, *e*, indiquées d'avance par le petit cygne.

M. Hill, qui, dès le commencement, avoit cru connoître ce Tour, fut bien embarrassé quand il le vit terminer de cette manière, & M. Miller nous en donna ensuite l'explication suivante:

D'abord, je fais remuer le cygne par l'aiman, comme le dit Rousseau, &, pour que les lettres, indiquées d'avance par le cygne, forment infailliblement le mot choisi, je suis les principes de M. Guyot, en ne donnant à choisir que des mots qui sont tous l'anagramme d'*Uranie*, comme ceux que vous avez cités; mais voici ce que j'ajoute de moi-même, pour faire croire que je n'employe point les deux moyens indiqués par autrui.

1°. Je fais voir une vingtaine de cartes, portant des mots différens, qu'on ne peut pas écrire avec les mêmes lettres.

2°. J'ai six cartes de réserve que je ne montre point, & qui portent les mots *uranie*, *vanier*, *navire*, &c., qu'on peut écrire avec les mêmes lettres différemment combinées.

3°. Je fais semblant de mêler toutes les cartes au hasard, & cependant je retiens toujours sur le jeu les six cartes de réserve que je veux faire prendre.

4°. Un instant avant de les faire prendre, je fais sauter la coupe, & je les fais trouver dans le milieu pour les pousser adroitement dans la main du Spectateur, en lui faisant accroire qu'il choisit au hasard.

5°. Je fais prendre ces cartes par une personne qui a la vue basse, qui lit avec peine, ou à qui je ne donne pas le temps d'examiner chaque mot en particulier, pour qu'elle ne se souvienne pas de tous les mots que je lui ai donnés.

6°. Afin que les spectateurs ne s'aperçoivent pas que les mots donnés forment tous l'anagramme du même mot, je prie celui à qui je donne les cartes de ne les faire voir à qui que ce soit, sous prétexte qu'il ne doit suivre le conseil de personne, & qu'il doit faire un choix parfaitement libre.

7°. Aussi-tôt qu'on a choisi un mot sur six, je me fais rendre les cinq autres cartes pour les mettre sur le jeu à la vue de tous les Spectateurs.

8°. Je fais aussi-tôt sauter la coupe pour faire passer sous le jeu les cinq cartes qu'on vient de me rendre, & je prends alors cinq autres cartes sur le jeu que je mets à part sur la table,

& que le Spectateur croit être les mêmes que celles qu'on vient de me rendre.

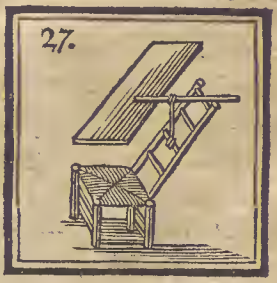
9°. Je demande naïvement à la perſonne qui a fait le choix, ſi elle eſt toujours bien décidée pour le même mot. (Si elle répondoit que non, je recommencerois le Tour, en lui rendant les cinq cartes qu'elle vient de me donner); mais comme elle répond toujours qu'elle eſt bien décidée, parce qu'elle veut tâcher de mériter les éloges que je fais adroitement de ſa conſtance, je retourne alors une à une les cinq cartes que je viens de mettre à part ſur la table, & je dis en même temps : *Vous ne voulez donc pas ce mot-ci? vous ne voulez donc pas celui-là?* Par cette ſuite de ruſes, la Compagnie voyant que ces cartes portent des mots qu'on ne peut pas écrire avec les mêmes lettres, croyant que ce ſont les mêmes ſur leſquels on a donné à choiſir, & ne ſachant point qu'on les a ſubſtitués à d'autres, ſe trouve forcée d'admirer un Tour qui ſeroit très-commun, ſi on ſupprimoit les circonſtances que j'y ajoute.

SECTION VII.

Expériences nouvelles, & divers Tours d'équilibre.

MONSIEUR Miller tenant enſuite horizontalement une baguette dont il appuyoit un bout

ſur un chambranle, en ſoutenant l'autre bout avec ſa main, nous adreſſa ces mots : Croyez-vous, meſſieurs, que cette baguette conſerveroit ſa poſition actuelle, ſi je ceſſois de la ſoutenir avec ma main ? Elle feroit infailliblement la culbute, lui repliqua-t-on d'une commune voix. Croyez-vous, continua M. Miller, qu'elle ſe ſoutiendroit mieux, ſi le bout que je tiens devenoit plus peſant par l'addition d'un corps grave, qui ne s'appuyeroit nulle part qu'au bout de la baguette où il ſeroit ſuſpendu ? Alors on lui répondit que la baguette ne pouvant pas ſe ſoutenir elle-même, ne pourroit pas, à plus forte raiſon, ſoutenir un poids qui lui ſeroit ſurajouté de cette manière. Vous allez bientôt voir le contraire, dit M. Miller en attachant une chaiſe au bout de la baguette dans la poſition que repréſente la *fig.* 27.



Alors on vit une expérience toute ſimple, contre laquelle, un inſtant auparavant, on auroit

accepté des paris considérables, si M. Miller avoit été homme à les proposer. Il n'est pas étonnant, dit-on à M. Miller, que la chaise se soutienne ainsi, puisque faisant un seul corps avec la baguette, elle ressemble à une cuiller à pot suspendue à un clou par son crochet. M. Hill nous dit alors que cette expérience étoit expliquée dans différens Ouvrages de physique, & qu'on voyoit même quelquefois des gens du Peuple la proposer dans les tavernes de Londres, soit pour gagner de la bière, soit pour faire preuve de savoir.

La simple annonce de cette expérience, dit M. Miller, est une espèce de paradoxe physique pour tous ceux qui n'en ont jamais vu l'exécution; mais aussi-tôt qu'on la voit, un fait qui, dans l'expression, sembloit contredire les lois de la nature, y paroît au contraire très-conforme, & chacun dit, *j'en ferois bien autant.* C'est pour rendre cette expérience plus frappante & beaucoup plus mystérieuse aux yeux de ceux même qui en sont les témoins, que j'y ai fait quelques changemens.

Alors il nous présenta un lustre à quatre branches, portant au haut de sa tige une boule, au milieu de laquelle étoit une ouverture cylindrique dans une direction horizontale; il nous dit qu'en faisant entrer un bout de la baguette

dans cette ouverture, & en appuyant l'autre bout sur le chambranle, comme auparavant, le lustre resteroit suspendu comme la chaise, mais que cette expérience ne réussiroit qu'entre ses mains. En effet, M. Hill ne put point parvenir à suspendre le lustre, parce qu'une seule branche s'avançoit sous le point d'appui, tandis que les trois autres au dehors poussées par une plus grande force, & s'approchant du centre de la terre, en décrivant un arc, faisoient incliner & ensuite glisser la baguette sur le bord du chambranle. Nous fûmes surpris de voir que ce même obstacle n'avoit pas lieu entre les mains de M. Miller, *fig. 28;* mais nous le fûmes encore da-

vantage quand il nous dit que, si nous voulions essayer nous-mêmes encore une fois, il feroit réussir ou manquer l'expérience à sa volonté sans toucher à rien. Je pris alors le lustre, que je tâchai de suspendre, mais ce fut en vain. Deux minutes après,

après, M. Miller me dit, *essayez encore une fois*, je veux maintenant que le lustre & la baguette se soutiennent en l'air, pourvu toutefois, ajouta-t-il en riant, que vous ayez été sage depuis vingt-quatre heures; &, dès ce moment, je fis réussir l'expérience aussi bien que lui.

Je pense, s'écria M. Hill, que le lustre n'est point composé de matière homogène. Vous avez raison, dit M. Miller; & ensuite, pour ne pas nous tenir plus long-temps en suspens, il nous donna l'explication que voici:

Quand je mets le lustre entre vos mains, la branche *A*, qui passe sous le chambranle, est du même poids que chacune des autres, & cède à l'effort réuni que les trois autres font pour s'approcher du centre de la terre; elle s'élève donc en décrivant un arc, à mesure que les autres descendent, & la baguette qui se baisse dans la même proportion, glisse sur le chambranle & tombe à terre; mais, lorsque je veux faire moi-même l'expérience, je mets secrettement dans la bobèche, au bout de la branche *A*, une balle de plomb, qui, tendant vers la terre, avec autant de force que les trois autres branches, les empêche d'avancer sous le point d'appui. La baguette ne peut donc alors cesser d'être parallèle à l'horizon, & par conséquent elle ne peut descendre.

Quand je veux faire manquer ou réuſſir l'expérience entre vos mains, ſans toucher au luſtre, j'en ſubſtitue un ſecond au premier, les branches de ce nouveau luſtre ſont entr'elles du même poids comme celles du précédent: l'expérience ne peut donc avoir lieu ſans ajouter un certain poids à celle qui s'avance ſous le chambranle. Voici le moyen que j'employe pour rendre cette branche plus peſante ſans y toucher.

Tandis que vous eſſayez de faire l'expérience, une certaine quantité de mercure, qui remplit la boule *A*, paſſe dans la boule *B*, dans l'eſpace d'environ trois ou quatre minutes. Auſſitôt que le mercure eſt monté dans cette ſeconde boule juſqu'au point *C*, il s'écoule tout entier ſelon les lois de l'hydroſtatique par le ſyphon *B*, *C*, *D*, & paſſe en un inſtant dans la boule *E*, où il produit le même effet que la balle de

plomb dans le premier luſtre; par ce moyen, l'expérience réuſſit alors, quoiqu'elle n'ait pas pu avoir lieu 2 ou 3 minutes auparavant; & comme j'ordonne en commençant qu'elle ne puiſſe pas avoir lieu, & 3 minutes après, qu'elle réuſſiſſe parfaitement, chacun s'imagine que je peux faire manquer ou réuſſir l'expérience par ma ſeule volonté, & ſans employer aucun moyen phyſique.

DICTIS MAJORA TACEBO.

SECTION VIII.

Les Préjugés règnent ſur la terre; le Charlataniſme les propage hardiment; le vrai Mérite les combat modeſtement.

NOUS croyons devoir répondre, avant de finir, à une obſervation particulière qui nous a été propoſée par un homme de beaucoup d'eſprit & d'érudition : ſelon lui, il n'exiſte point d'êtres aſſez imbécilles pour ſe former des préjugés pernicieux ſur les opérations d'un Faiſeur de Tours; d'où il s'enſuit que perſonne n'avoit beſoin de lire la Magie Blanche pour ſe déſabuſer, &c.

Cette objection ne fait que nous confirmer

dans l'idée où nous sommes depuis long-temps, qu'une infinité de gens crédules & d'esprits foibles donnent souvent dans des écarts qui paroissent *fabuleux à des êtres raisonnables.* Pour prouver combien le préjugé règne sur la multitude, je n'aurai pas besoin de citer les Peuples du Malabar, qui regardent un Brame comme un être inspiré, parce qu'il a su prédire une éclipse; je ne parlerai pas de ces prétendus Magiciens, qui donnent en Sibérie des leçons publiques de leur art; je passerai sous silence le Nègre du Congo, dont l'imagination exaltée par l'éloquence trompeuse de ses chefs, le fait trembler devant un fétiche ; je ne parlerai pas non plus de ces hommes vulgaires, qui, chez tous les Peuples civilisés de l'Europe, frémissent à l'aspect d'une *étoile tombante*, d'un feu follet ou d'une aurore boréale, & qui regardent le retour d'une comète comme un présage sinistre: je montrerai seulement quelques Gens de Lettres & des Auteurs, qui semblent n'étudier & n'écrire que pour étayer des préjugés: je prierai le Lecteur de se rappeler quelques unes de ces erreurs qu'on décore du beau nom de Philosophie, ou de lire quelques unes de ces Fables (1) absurdes, qu'on débite sous le

(1) L'Histoire Romaine en fournit plusieurs exemples.

nom d'Hiſtoire; je ferai voir des imbécilles achetant au poids de l'or des livres de *Magie Noire;* je montrerai des *Sourciers* faire aujourd'hui tourner la baguette divinatoire, comme on faiſoit au douzième ſiècle; j'indiquerai des malades qui quittent les vrais Médecins pour accourir chez un empirique; je ferai voir des perſonnages diſtingués conſulter ſérieuſement les Devins & les *contre-Sorciers;* je citerai un Auteur, qui prétend prouver qu'il exiſte encore aujourd'hui des Sorciers, en citant une loi de l'Empereur Dioclétien, qui dit : *Ars Mathematica damnabilis.* Leg. 2, Cod. *de Maleficiis & Mathematicis,* & en citant un fragment de la loi des douze Tables, contre ceux qui, par des enchantemens, font paſſer les fruits & les moiſſons d'un champ dans un autre ſans y toucher. *Plin.* lib. 28, c. 2. *Senec.* 4. *Servius in eglog.* 8.

Je ferai voir un autre Auteur, qui, après avoir aſſuré qu'il exiſte encore aujourd'hui un art de faſciner les yeux par des ſortiléges, ne donne d'autre preuve que ce vers mis par Virgile dans la bouche d'un Berger :

Neſcio quis teneros oculus mihi faſcinat agnos.

Je peindrai la Cour d'Henri IV, frappée de terreur, parce qu'on a vu tomber ſur une ta-

ble des gouttes de ſang, ſans ſavoir qu'elles provenoient d'une chryſalide attachée au plafond. Enfin je citerai des Savans de Cabinet ſujets à une eſpèce de préjugé qui leur eſt particulier, c'eſt de regarder l'ignorance groſſière, & l'exceſſive crédulité, comme des êtres chimériques: on peut dire de ces Savans, que c'eſt leur ſcience qui eſt, en quelque façon, la cauſe de leur erreur ſur ce point. C'eſt un excès de lumière qui les empêche de voir; le préjugé groſſier eſt ſi abſurde à leurs yeux, qu'ils en regardent l'exiſtence comme impoſſible; jugeant de l'eſpèce humaine par le petit nombre d'amis éclairés qu'ils reçoivent dans leur Bibliothèque, ils refuſent de croire à l'exiſtence des ſots; & parce qu'ils n'ont jamais vu que des incrédules ou des eſprits forts, ils regardent la crédulité & la foibleſſe d'eſprit comme un être *de raiſon*; ils s'imaginent que, dans un ſiècle éclairé, les lumières doivent ſe réfléchir & ſe répandre utilement ſur tous les individus; ils ignorent qu'on trouve par-tout des aveugles incapables d'y participer, & des gens mal-intentionnés qui en interceptent les rayons, pour y ſubſtituer de fauſſes lueurs, pires que les ténèbres; c'eſt ainſi que l'heureux du ſiècle, vivant au ſein de l'abondance, ſous des lambris dorés où le pauvre n'a jamais eu

d'accès, se laisse quelquefois éblouir jusqu'au point d'oublier qu'il y a sur terre des milliers d'hommes souffrant la faim & mourant de misère ; parce qu'il destine une partie de son bien à secourir l'indigence, il s'imagine qu'il n'y a, dans son voisinage, aucun misérable qui ne reçoive de sa part des secours suffisans, il suppose que ses agens ont assez de droiture pour faire une juste distribution : emporté par le tourbillon des plaisirs, & aveuglé par la grandeur factice qui l'environne, il ne voit pas qu'il se forme souvent des obstructions dans les divers canaux qu'il employe pour répandre les bienfaits dont il est la source. ... Tel est aussi, à certains égards, un homme vertueux au fond de sa retraite, lorsqu'il juge d'après lui-même de tout le genre humain : parce qu'il a reçu du ciel un bon cœur & une belle ame, il ne peut concevoir les affreux complots & les noires trahisons qui se trament dans le monde ; la vertu est si belle à ses yeux, que les hommes, selon lui, ne peuvent s'empêcher de l'aimer ; il ne fait pas attention que le Peuple prend tous les jours pour modèle des hommes qui sont parvenus, par le crime, à obtenir une ombre de bonheur, & que leur exemple suffit pour corrompre la multitude ; mais les opinions des hommes ne changent rien dans la nature,

& quelles que ſoient les idées d'un Créſus inacceſſible, d'un vertueux ſolitaire, ou d'un Savant iſolé, il n'eſt pas moins vrai de dire que la *miſère, le vice & le préjugé* ſemblent s'être toujours donné la main pour régner également ſur la ſurface de la terre.

Ne pouvant détruire l'empire de ces trois maux, nous laiſſerons à des hommes plus heureux que nous le ſoin de diminuer le premier; mais nous tâcherons toujours, quoi qu'en diſe l'envie, de combattre le ſecond par notre exemple, & le dernier par nos écrits. S'il eſt des hommes que nous ne pouvons entièrement guérir de leur aveuglement, nous ferons au moins nos efforts pour rendre inutiles les tentatives que font d'autres hommes pour répandre ces lumières fauſſes & trompeuſes qui égarent le voyageur imprudent, & lui font perdre le droit ſentier de la vérité pour le conduire dans la route tortueuſe du menſonge.

En pourſuivant la ruſe juſque dans ſes derniers retranchemens, la bienſéance & l'honnêteté nous ont obligé quelquefois à ne pas déployer toutes nos forces contre nos adverſaires; mais, s'il eſt des vérités perſonnelles, que nous croyons devoir taire parce qu'elles ne ſont point intéreſſantes pour le Public, nous nous flattons au moins, & nous en faiſons ici le ſerment,

qu'il n'eſt aucune raiſon d'intérêt ou d'amour-propre qui ait pu nous arracher une ſeule aſſertion contraire à notre façon de penſer.

Si nos adverſaires avoient pratiqué ce principe, ils ſe ſeroient bien gardés de calomnier un homme honnête & ſenſible, parce qu'il n'étoit pas de leur avis, & d'affirmer méchamment contre nous des faits ſuppoſés dont ils ne pouvoient fournir la moindre ſémi-preuve (1).

Comme notre Ouvrage eſt principalement deſtiné à dévoiler le charlataniſme, nous donnerons ici, en finiſſant, les principaux traits qui le caractériſent.

Il ſe vante ordinairement d'avoir découvert de nouvelles lois dans la nature, inconnues juſqu'à lui : mais il s'en réſerve toujours le ſecret, en aſſurant que ſes connoiſſances ſont du reſſort de la phyſique occulte. S'il faut l'en croire, c'eſt un préſent du ciel, ou un don particulier de la nature : il annonce ſes prétendus ſuccès avec emphaſe, & toutes ſes promeſſes ſont marquées au coin de l'hyperbole ; le raiſonnement lui déplait, la lumière l'offuſque, & la vérité

(1) Je ſais depuis peu, qu'on a fabriqué une Lettre, par laquelle on prétend prouver que je manque de délicateſſe ; ceci eſt un nouveau Tour qu'on me joue : je ſomme les prétendus poſſeſſeurs de cette Lettre, de la dépoſer authentiquement, & je m'inſcris en faux.

peut rarement se montrer à ses yeux sans exciter sa colère. Sans cesse occupé à faire triompher l'illusion, & ne vivant que de mensonges, il achète secrettement des suffrages, & fait faire publiquement son éloge par des Ecrivains subalternes; il étale de faux parchemins, & prend des titres fastueux : sans avoir rien appris, il prétend être plus éclairé que toutes les Sociétés savantes, & en débitant ses fariboles, il voudroit les faire passer pour des oracles infaillibles. Il affiche la bienfaisance, & porte quelquefois le raffinement jusqu'à se déguiser sous les apparences du désintéressement & de la modestie; mais il finit toujours par attraper l'argent du Public.

L'homme de mérite, au contraire, qui sent en lui quelqu'étincelle de génie avec un désir ardent de se rendre utile, ne perd jamais de vue la foiblesse de l'esprit humain. Il dit en lui-même : *In nullo peccare magis est divinitatis quàm humanitatis*, Leg. 2, Cod. *de Vet. Jur. Enucl.* Il sait que les plus grands hommes n'avancent qu'à pas lents, & par le secours d'autrui, dans le sanctuaire des sciences : s'il désire de s'élever au dessus de son siècle, & de l'enrichir par des productions nouvelles, il commence par s'instruire & se mettre au pair de ses contemporains : ce n'est qu'en profitant de leurs

lumières, qu'il eſpère de pouvoir les éclairer; ce n'eſt, pour ainſi dire, qu'en s'appuyant ſur eux qu'il ſe propoſe de faire un pas de plus: en un mot, c'eſt en propoſant des doutes & en recueillant les voix, qu'il avance ainſi modeſtement dans la carrière des Sciences & des Beaux-Arts. Si, dans ſon chemin, il cueille quelques fleurs, il n'eſt pas étonné que la calomnie vienne les flétrir, parce qu'il ſavoit d'avance que les ſuccès réveillent toujours les ſerpens de l'envie. Trop occupé du ſoin de ſe rendre utile pour répondre à toutes les vaines clameurs de l'impoſture démaſquée, il abandonne l'invective aux Écrivains mercenaires: ſi on attaque ſes opinions par des ſophiſmes groſſiers, il ne s'empreſſe point d'y répondre directement, il ne replique que par occaſion, perſuadé que les Juges éclairés, les ſeuls dont il ambitionne le ſuffrage, ne donneront jamais dans de pareils piéges. Voyant qu'on ne lui fait une attaque perſonnelle que par l'impuiſſance où ſont ſes adverſaires de réfuter ſolidement ſes Ouvrages, il regarde la détraction comme un ſigne de leur foibleſſe, & comme la plus triſte reſſource de l'amour propre humilié.

Au reſte, on oſe prédire ici que cet Ouvrage & ſon Auteur ſeront dénigrés dans toutes les occaſions par des Écrivains accoutumés à ſe

rétracter, par des Auteurs qui, pour étayer leurs erreurs, ne ſe font aucun ſcrupule de puiſer dans leur imagination les faits les plus chimériques; ils peuvent continuer en paix ce qu'ils ont ſi bien commencé : on ſe tiendra dorénavant ſur la défenſive, ſans aucune récrimination, & comme dit la loi AQUILIA, *cum moderamine inculpatæ tutelæ*, Leg. 1, Cod. *Undè Vi*. On tâchera ſurtout de ne pas perdre ſon temps à diſputer une huître pour obtenir une écaille.

Poor butterflies, there is room enough for you
And for me IN THE WORLD.

Pauvres papillons, il y a aſſez de place pour vous & pour moi DANS LE MONDE.

. . . . . *Si quid noviſti rectius iſtis,*
Candidus imperti : ſi non, his utere mecum.

LOGOGRIPHE. (1)

J'AI le nom d'un Mortel célèbre dans l'hiſtoire.
Grand-père de ſon fils, & fort enclin à boire.
Quand on me peint en grand, un cercle de tonneau,
Précédé d'une équerre & ſuivi d'un marteau,
Lecteur, voilà les traits qu'on met ſur ma figure.
Si tu veux maintenant connoître ma nature,
Apprends que j'ai ſur moi les replis d'un ſerpent.
La courſe que je fais ſans perdre un ſeul moment,
Loin de me fatiguer, toujours me fortifie;
Sans eſpoir de retour, je quitte ma patrie,
J'arrive dans un Port avecque le reflux;
Mais, à mon arrivée, on ne me connoît plus.
Lecteur, j'ajouterai, pour plus grande lumière,
Qu'ayant perdu mon nom dans des eaux de rivière,
Dans les flots de la mer, je peux le retrouver;
Toutefois, dans les eaux, ne va point me chercher.
Pour me voir clairement, ſi c'eſt là ton envie,
Il faut me découvrir dans une loterie.
Le moindre peloton me contient dans ſon ſein.
Il n'eſt point de complot dont je ne ſois la fin.
Mon cœur eſt à New-Yorck, à Windſor, à Soubiſe;
Ma tête eſt dans le Ciel, mon pied dans la Tamiſe;
Dans Londres, on me voit un peu plus qu'à moitié.
Deux fois dans Weſtminſter j'ai repoſé mon pied.
Ton Confeſſeur me tient caché dans ſa calotte.
Au combat d'Oueſſant, j'étois dans chaque flotte.

(1) Nous avons fait connoître, dans le premier Volume, le rapport qu'il peut y avoir entre un Logogriphe & les Récréations phyſiques.

J'étois à la Grenade avec les Matelots;
Comme le Grand d'Eſtaing au milieu des brûlots,
Je parcours, comme lui, toutes les mers du monde,
Tout cède à nos efforts, ſur la terre & ſur l'onde.
Comme lui, dans mon lit, on m'a vu voyager.
Mais quel eſt le mortel qui nous vit reculer?
Inſenſibles aux coups du feu le plus terrible,
Nous avons pour la mer un penchant invincible;
Cependant à Paſſy ne pouvant m'établir,
Je me fixe à Chaillot pour n'en jamais ſortir.

. . . . . *Dedit Deus huic quoque*

FINEM.

ÉCLAIRCISSEMENS

SUR quelques Articles dont on n'a pas donné l'explication dans le SUPPLÉMENT A LA MAGIE BLANCHE DÉVOILÉE.

ARTICLE PREMIER.

LE langage supposé barbare, dont on donne la traduction, page 114, forme huit vers François Alexandrins, qu'on trouvera facilement, si on ajoute d'abord ensemble toutes les Capitales sans les Lettres minuscules, & ensuite ces dernières, en faisant abstraction des Capitales. Ces huit vers, qui doivent être écrits à la page 170, commencent de cette manière:

Je suis, mon cher Lecteur, cet homme original,
Pour qui tu souscrivis, &c.

ART. II.

Le langage barbare de la page 115, second Couplet, n'est autre chose que du Latin renversé; en lisant tous les mots à rebours, on aura ce qui suit:

Legendum est, porrò ad rectè legendam epistolam meam exigitur notabile tempus: nota ergo, si omnino curiositatis causâ urgearis, patientiam esse quandoque utilem. Ecce delendum et vinces obstacula; subtra-

hendo, addendo, facienda fient ad intelligentiam rei. Esto salvus.

Si on ne trouvoit autre chose que ce Latin dans le langage barbare dont nous parlons, ce ne seroit pas la peine d'en faire un mystère, puisqu'il exprime un sens très-indifférent; mais si on ajoute ensemble toutes les premières lettres de ces mots Latins, elles formeront en François l'avis suivant, qui fut envoyé, il y a quelques années, à un Plaideur, dont le procès étoit jugé à Bordeaux par les Chambres assemblées: *Le Parlement ne s'occupe que de vos affaires.*

ART. III.

Le Couplet qu'on suppose avoir été fait par M. Hill, en langue prétendue Madécasse, p. 115, forme la phrase suivante, qu'on trouvera en lisant d'abord les Capitales, & ensuite les petites Lettres.

» J'ai prouvé clairement que l'Automate joueur » d'Échecs, que vous vouliez faire passer pour une » production du Génie, &c. »

ART. IV.

L'opération que fit M. Hill, en devinant d'abord chez Madame Williams, que sa montre étoit en gage, n'étoit qu'un tour préliminaire, fait par collusion avec la Maîtresse de la maison, pour persuader aux filles de boutique qu'il étoit possible de découvrir une chose volée, & pour arracher plus facilement l'aveu de sa faute à celle qui étoit coupable: M. Hill, ayant reçu la montre de Madame Williams pour la mettre en

gage

gage de son consentement, il lui fut facile de faire croire qu'il la voyoit avec sa lunette chez le Prêteur sur gage; d'une autre part, Madame Williams se plaignant comme si la montre lui eût été volée, & M. Hill faisant semblant de ne pas connoître Madame Williams, toutes les circonstances concouroient à inspirer aux Ouvrières la crédulité dont on avoit besoin dans ce moment. M. Hill auroit pu sans doute faire croire qu'il découvroit les choses volées, en faisant le tour des trois Bijoux par les nouveaux moyens indiqués, pag. 197 & suivantes; mais il crut obtenir le même effet avec moins de peine & plus de certitude, en priant Madame Williams de lui servir de Commère dans ce premier Tour.

ART. V.

Madame Williams, dans l'entretien qu'elle avoit eu avec M. Hill, avant qu'il vînt chez elle, lui avoit enseigné le nom & dépeint la figure de quelques unes de ses Ouvrières; par ce moyen, M. Hill pouvoit les appeler par leur nom en entrant dans la boutique, quoiqu'il les vît pour la première fois, ce qui, joint à la singularité de son costume, & à l'opération qu'il venoit de faire sur la montre, achevoit de persuader qu'il étoit un véritable Devin.

ART. VI.

Pour prouver qu'il pouvoit lire dans tous les cœurs, M. Hill faisoit voir quatre bougies à travers une pierre très-massive, en faisant usage d'une lunette construite sur les mêmes principes que celle qui sert à voir à tra-

vers une muraille, & qui eſt décrite au volume I de la Magie Blanche, pag. 106.

ART. VII.

Le tableau qui repréſentoit en grand la boutique de Madame Williams, n'étoit autre choſe qu'une petite eſtampe enluminée, groſſie par une bonne loupe, dans une boîte d'optique préparée d'avance; les Figures qu'on y remarquoit étoient des morceaux de papier blanc découpés, formant des Portraits à la Silhouette, fort reſſemblans; il y a des Artiſtes à Londres qui les font en miniature à 24 ſols la pièce.

ART. VIII.

Il étoit facile à M. Hill de noircir à ſon gré le Portrait en blanc de Miſs Radegonde; pour cela, il n'avoit qu'à tirer un cordon pour ſecouer une houpe chargée de poudre noire, &c.

ART. IX.

La groſſe boule qu'on voyoit monter & deſcendre le long d'un mur, n'étoit qu'une boulette d'ivoire, groſſie par un verre d'optique, & deſcendant en zig-zag ſur un carton incliné: on ne voyoit pas directement la boule à travers le verre, mais ſeulement ſon image, dans un miroir incliné, placé au fond d'une boîte. Par cette conſtruction, la boule, quoiqu'elle allât de droite à gauche, & de gauche à droite, paroiſſoit aller de haut en bas & de bas en haut; il n'eſt pas facile de démontrer verbalement, ou avec des figures

deſſinées, par quel art on peut produire cette illuſion: Pour une pareille explication, il faudroit avoir ſous les yeux la machine elle-même; cependant nous allons eſſayer de communiquer ici notre idée en peu de mots aux Lecteurs intelligens qui voudront bien y donner toute leur attention.

Suppoſez un petit carton incliné comme le toit d'une maiſon; concevez que ce plan incliné eſt tourné, par exemple, au midi, & qu'on y trace une eſpèce de rigole en zig-zag, qui ſe porte en deſcendant du levant au couchant & du couchant au levant; ſi on poſe une balle de plomb ou une boulette d'ivoire, à l'extrémité ſupérieure de cette rigole, elle roulera, en ſuivant la pente de gauche à droite & de droite à gauche, juſqu'à ce qu'elle ſoit parvenue à l'extrémité inférieure de la rigole : maintenant ſuppoſez un miroir placé verticalement vers la partie occidentale de ce plan incliné méridional; ſi, au lieu de regarder la boule elle-même, vous regardez ſon image dans la glace, elle vous paroîtra aller du levant au couchant, quand elle ira du couchant au levant, *& vice verſâ*; mais ſi, au lieu de poſer la glace verticalement, vous l'inclinez à l'angle d'environ quarante-cinq degrés, & que vous portiez votre œil au point néceſſaire pour voir l'image de la boule dans la glace, cette boule paroîtra monter & deſcendre, quoiqu'elle aille toujours en deſcendant du levant au couchant, & du couchant au levant, &c. &c. &c.

Une machine conſtruite d'après ces principes, & dans laquelle on fait paroître deux balles alternati-

vement (soit en employant un Compère caché, soit à l'aide d'un mouvement d'horlogerie), produit le plus grand étonnement, & donne une apparence de mouvement perpétuel.

ART. X.

Il fut facile à M. Hill de deviner la carte choisie par Miss Radegonde, en lui faisant tirer une carte *forcée*, ou en lui donnant à choisir sur un paquet de cartes tout composé d'as de cœur : les vers que M. Hill fit lire à cette occasion dans une boîte d'Optique, étoient écrits depuis un instant sur un carton percé à jour avec des emporte-pièces, recouvert ensuite d'un papier transparent, & placé avec des lampes, au fond d'une boîte par un Compère caché derrière la cloison.

Pour faire voir, avec une lunette, la carte qu'on venoit de cacher dans un portefeuille, M. Hill employa le stratagème que voici; il mit au fond d'une lunette ordinaire, à tuyau demi-transparent, une carte en miniature, pareille à celle qu'on venoit de choisir; cette carte, grossie par le verre de la lunette, sembloit être la même que celle qu'on venoit d'envelopper; & l'on ne pouvoit la voir ainsi sans croire que la lunette servoit à découvrir les objets les plus cachés.

ART. XI.

Miss Molly Draper, pour écrire ses Lettres en Latin, sans savoir cette Langue, employoit le Vo-

cabulaire ci-joint, & en faiſoit l'uſage ſuivant : elle commençoit par écrire à part, & en peu de mots, ce qu'elle vouloit dire, ſoit en François, ſoit en Anglois; enſuite, au lieu de la première lettre qui entroit dans ſon diſcours, elle prenoit, dans la première colonne du Vocabulaire, le mot Latin correſpondant à cette lettre; au lieu de la ſeconde lettre de ſon diſcours, elle prenoit, dans la ſeconde colonne, le mot correſpondant; elle exprimoit de même la troiſième & la quatrième lettres par des mots de la troiſième & de la quatrième colonnes, & ainſi de ſuite.

Ce Vocabulaire eſt fait avec tant d'art, qu'en prenant ainſi un mot quelconque de chaque colonne, on forme toujours un diſcours Latin; & ces mots conſervent à peu près le même ſens, quoiqu'on les combine ainſi de tant de manières que les lettres de l'alphabet, pour former les mots & les diſcours de toutes les langues poſſibles, mortes ou vivantes; il ſeroit difficile de concevoir le nombre de ces combinaiſons; l'imagination ſe perd dans cette multitude; mais on peut exprimer ce nombre arithmétiquement, par l'unité ſuivie d'environ une trentaine de zéros de cette manière:

1,000,000,000,000,000,000,000,000,000,000.

Je ſuppoſe maintenant que je veuille écrire le mot *Madame*, je cherche dans la première colonne la lettre *m*, & je trouve à côté de cette lettre le mot *auxiliator*, que j'écris; je cherche enſuite dans la ſeconde colonne la lettre *a*, qui répond aux mots *noſter qui*, que j'écris à la ſuite du mot *auxiliator*;

je choisis dans la troisième les mots *extas in*, qui répondent à la lettre *d*; dans la quatrième, le mot *cœlis*, qui répond à la lettre *à*; dans la cinquième, le mot *ametur*, qui répond à la lettre *m*; & dans la sixième, les mots *vocabulum tuum*, qui répondent à la lettre *e*; par ce moyen, j'écris d'une manière très-mystérieuse le mot proposé, en désignant les lettres *m, a, d, a, m, e*, par la phrase suivante : *Auxiliator noster qui extas in cœlis, ametur vocabulum tuum.*

Celui qui veut découvrir le sens caché dans ce discours, doit avoir un pareil Vocabulaire, & chercher dans chaque colonne les lettres qui correspondent à chaque mot. Ainsi, pour lire la lettre écrite à Miss Molly Draper, pages 215 & 216, il faut chercher dans la première colonne le premier mot, qui est *Pater*. Ce mot répondant à la lettre *a*, on écrit d'abord cette lettre; ensuite on cherche dans la seconde colonne le second mot, *prædestinatorum*; ce mot répondant à la lettre *i*, on écrit cette seconde lettre à côté de la première *a*, en cherchant de même les mots *triumphas in excelsis, ametur alloquium tuum*, &c. Dans les colonnes 3, 4, 5, &c., on trouvera les lettres correspondantes, *m, e, m, o, i, t, o, u, j, o, u, r, s*, &c.; ces lettres jointes aux deux premières *a, i*, expriment le discours suivant : *Aime-moi toujours, ma chère Molly, & viens dîner demain. Adieu, chère Molly.*

Nota. 1°. Dans la lettre Latine dont il s'agit, on n'a fait usage du Vocabulaire Latin que jusqu'à la trentième colonne, page 264; après quoi on a re-

commencé à la première colonne, page 250. Il eſt clair qu'avant de recommencer, on auroit pu continuer juſqu'à la fin; ce qui auroit donné de ſuite une verſion du *Pater* & de l'*Ave, Maria.*

Nota. 2°. La méthode que nous enſeignons pour écrire en Latin, ſans ſavoir cette langue, paroîtra peut-être un peu longue, ſi on veut écrire de cette manière les Lettres ordinaires; mais on voudra bien faire attention que ce moyen ne doit être employé que pour des affaires importantes; qu'il faut d'ailleurs exprimer ſa penſée d'une manière laconique, & qu'en général il y a peu de Lettres qui ne puiſſent ſe réduire à très-peu de mots, ſi on retranche les pléonaſmes, les expreſſions néologiques, les complimens fades, &c. &c.

Nota. 3°. Pour entretenir de cette manière une correſpondance ſecrette, il faut donner à ſon Correſpondant un Vocabulaire pareil à celui dont on fait uſage; mais, pour que les Lettres interceptées ne puiſſent pas être lues par d'autres perſonnes qui auroient appris le même ſecret, il faut, au lieu de faire uſage du Vocabulaire imprimé ci-joint, employer deux copies manuſcrites, où les mots de chaque colonne ſeront arrangés dans un ordre différent de celui que nous donnons. Par ce moyen, tels mots qui, dans notre vocabulaire, expriment les lettres *a* & *b*, pourront exprimer les lettres *c* & *d*, &c.

Nota. 4°. Il y a des hommes qui parviennent, par des combinaiſons, des réflexions & des ſuppoſitions, à lire les diſcours en chiffres, ſans qu'on leur en donne la clef, c'eſt-à-dire ſans qu'on les avertiſſe que

telle lettre eſt exprimée par tel ou tel ſigne arbitraire : mais on ne doit pas craindre que ces hommes ſoient aſſez pénétrans pour découvrir le ſens caché dans le Latin dont nous venons de parler, parce que, dans les diſcours en chiffres, la même lettre, quand elle eſt répétée, ſe trouve ordinairement exprimée par le même ſigne; ce qui peut ſervir à la faire connoître, eu égard au rang qu'elle occupe dans différens mots; mais dans la méthode que nous donnons, une lettre peut ſe trouver trente fois dans une même phraſe, & n'être jamais exprimée par le même mot Latin; circonſtance qui déroutera toujours ceux qui tâchent de déchiffrer les écritures cachées, & par laquelle ils ſeront auſſi embarraſſés que s'ils prétendoient deviner le quine qui doit ſortir à la Loterie Royale.

Nota. 5°. Les mots qui ſont en Italique dans le Catalogue, doivent être ſous-lignés dans le diſcours, parce que le même mot exprime différentes lettres, ſelon qu'il eſt en Romain ou en Italique.

Nota. 6°. Lorſque le diſcours qu'on veut cacher eſt en François ou en toute autre langue, ſe termine par un mot Latin qui, dans le Catalogue ci-joint, n'eſt pas immédiatement ſuivi d'un point, ou de deux points, ou d'un point & d'une virgule, il faut continuer de prendre un mot Latin de chaque colonne juſqu'à ce qu'on trouve cette ponctuation, ſans quoi le ſens de la phraſe Latine ſeroit incomplet; mais alors le premier de ces mots doit être marqué d'une étoile, ou de quelque autre ſigne, pour avertir le Correſpondant que ces mots n'expriment aucun diſcours caché.

Par exemple, je suppose que je veuille exprimer le mot *adieu* selon la méthode que nous venons d'enseigner, je mettrai, *Pater cunctorum qui dominaris in excelsis, manifestetur * nomen tuum*, où l'on voit qu'il faut faire abstraction des deux derniers mots.

1 2

a PATER		*a* Noſter	
b Factor		*b* Noſtrum	
c Creator		*c* Omnium	
d Conditor		*d* Cunctorum	mb.
e Amator		*e* Univerſorum	
f Salvator		*f* Univerſitatis	
g Plaſmator		*g* Chriſtianorum	
h Redemptor		*h* Chriſticolarum	
i Conſervator		*i* Prædeſtinatorum	
j Sanctificator		*j* Supercœleſtium	
k Juſtificator		*k* Univerſalium	mb.
l Adjutor		*l* Generalium	
m Auxiliator		*m* Generis noſtrî	
n Opifex		*n* Hominum	
o Autor		*o* Juſtorum	
p Judex		*p* Bonorum	qui
q Rex		*q* Piorum	
r Deus		*r* Mitium	
s Rector		*s* Fidelium	
t Defenſor		*t* Sanctorum	
u Imperator		*u* Credentium	
v *Imperator*		*v* *Credentium*	mb.
x Liberator		*x* Angelorum	qui
y Vivificator		*y* Spirituum	
z Conſolator		*z* Ortodoxorum	

3		4
a Es		*a* Cœlis,
b Ades		*b* Cœlo,
c Vivis		*c* Altis,
d Extas	II.	*d* Alto,
e Exiſtis		*e* Excelſis,
f Manes		*f* Excelſo,
g Permanes		*g* Altiſſimo,
h Reſplendes		*h* Altiſſimis,
i Dominaris	III.	*i* Cœleſtibus,
j Luces		*j* *Cœleſtibus*,
k Principaris		*k* Omnibus,
l Coruſcas		*l* Univerſis,
m Triumphas	III.	*m* Supernis,
n Imperas		*n* Paradiſo,
o Regnas		*o* Jeruſ. cœleſti,
p Reluces		*p* Empyreo,
q Sedes		*q* Ævum,
r Reſides	III.	*r* Æviternum,
s Refulges		*s* Æternum,
t Habitas		*t* Perpetuum,
u *Rutilas*		*u* Sempiternum,
v Rutilas	III.	*v* Æternitate,
x Splendes		*x* Eminentiſſimo,
y Splendeſcis		*y* Eminentiſſimis,
z Glorificaris		*z* Supremis,

5

a Sanctificetur
b Magnificetur
c Glorificetur
d Benedicatur
e Honorificetur
f Superexaltetur
g Honoretur
h Exaltetur
i Laudetur
j Concelebretur
k Timeatur
l Diligatur
m Ametur
n Adoretur
o Colatur
p Invocetur
q Celebretur
r Collaudetur
s Clarificetur
t Beatificetur
u Manifestetur
v Amplificetur
x Agnoscatur
y Cognoscatur
z Notum esto

6

a Nomen
b Domicilium
c Ædificium
d Latibulum
e Vocabulum
f Imperium
g Regnum
h Scabellum
i Consilium
j Sceptrum
k Diadema
l Eloquium
m Institutum
n Constitutum
o Alloquium
p Mysterium
q Testimonium
r Evangelium
s Cognomentum
t Cognomen
u Agnomen
v Prænomen
x Pronomen
y Templum
z Agnomentum

tuum;

tuum;

tuum;

7

a Adveniat
b Conveniat
c Perveniat
d Proveniat
e Accedat
f Appropinquet
g Magnificetur
h Multiplicetur
i Sanctificetur
j Amplificetur
k Prosperetur
l Dilatetur
m Pacificetur
n Amplietur
o Prævaleat
p Convaleat
q Exaltetur
r Augeatur
s Firmetur
t Confirmetur
u Confortetur
v Crescat
x Veniat
y Veniens esto
z Crescens esto

8

a Regnum
b Imperium
c Dominium
d Institutum
e Documentum
f Beneplacitum
g Repromissum
h Constitutum
i Promissum
j Eloquium
k Consilium
l Verbum
m Dogma
n Ovile
o Opus
p Placitum
q Complacitum
r Præmium
s Amuletum
t Adjutorium
u Remedium
v Domicilium
x Testimonium
y Sanctificium
z Sanctuarium

9

a Fiat	*a* Voluntas		10
b Placeat	*b* Inſtitutio		
c Ametur	*c* Conſtitutio		
d Diligatur	*d* Præceptio		
e Impleatur	*e* Diſpoſitio	tua :	
f Compleatur	*f* Ordinatio		
g Adimpleatur	*g* Conſultatio		
h Perficiatur	*h* Providentia		
i Prævaleat	*i* Prædeſtinatio		
j Proficiat	*j* Commiſeratio	tua :	
k Formetur	*k* Miſericordia		
l Imperet	*l* Miſeratio		
m Regnet	*m* Cogitatio		
n Regnans ſit	*n* Intentio		
o Obſervetur	*o* Mens	tua :	
p Superet	*p* Divina mens		
q Expleatur	*q* Juſſio		
r Operetur	*r* Lex		
s Exerceatur	*s* Juſta lex		
t Dominetur	*t* Juſtitia		
u Conſervetur	*u* Veneratio	tua :	
v Cuſtodiatur	*v* Conſolatio		
x Manifeſtetur	*x* Juſtificatio		
y Complaceat	*y* Sanctificatio		
z Permaneat	*z* Illuminatio		

11			12	
a	Sicut		*a*	Cœlo
b	Sicuti		*b*	Cœlis
c	Velut		*c*	Cœlicolis &
d	Veluti	in	*d*	Excelſis in
e	Simul		*e*	Cœleſtibus
f	Pariter		*f*	Paradiſo
g	Æqualiter		*g*	Supernis
h	Tanquam		*h*	Altiſſimis
i	Quemadmodum		*i*	Supremis
j	Qualiter		*j*	Supercœleſtibus
k	Multùm	in	*k*	Supremo
l	Multò		*l*	Superno &
m	Semper		*m*	Excelſo in
n	Jugiter		*n*	Altis
o	Aſſiduè		*o*	Alto
p	Æquè		*p*	Juſtis
q	Uti		*q*	Bonis
r	Ut		*r*	Patriâ
s	Et	in	*s*	Angelis
t	Perfectè		*t*	Beatis
u	Similiter		*u*	Felicitate &
v	Perpetuò		*v*	Beatiſſimis in
x	Continuè		*x*	Archangelis
y	Multifariè		*y*	Seraphim
z	Multifariàm		*z*	Cherubim

13

a Terrâ:
b Terris:
c Terrigenis:
d Terrenis:
e Terreſtribus:
f Hominibus:
g Peregrinatione:
h Incolatu noſtro:
i Peregrinationibus:
j Exulantibus:
k Peccatoribus:
l Mortalibus:
m Mundanis:
n Humanis:
o Mundo:
p Infimis:
q Infimo:
r Imis:
s Imo:
t Nobis:
u Exilio:
v Fragilibus:
x Fidelibus:
y Eccleſiâ militanti:
z Inferioribus:

14

a Panem
b Victum
c Veſtitum
d Amictum
e Poculum
f Veſtimentum
g Operimentum
h Nutrimentum
i Indumentum
j Incrementum
k Fomentum
l Edulium
m Paſtum
n Potum
o Cibum
p Profectum
q Solatium
r Ornatum
s Subſidium
t Refrigerium
u Alimentum
v Alimonium
x Commeatum
y Suſtentaculum
z *Suſtentaculum*

a Noſtrum

15	16
a Noſtrum	*a* Quotidianum
b Juſtorum	*b* Neceſſarium
c Bonorum	*c* Sempiternum
d Electorum	*d* Præparatum
e Sanctorum	*e* Perpetuum
f Angelorum	*f* Æviternum
g Archangelorum	*g* Æternum
h Supernorum	*h* Optatum
i Supercœleſtium	*i* Sanctum
j Beatitudinis	*j* Purum
k Innocentium	*k* Lucidum
l Puritatis	*l* Sanctiſſimum
m Bonitatis	*m* Saluberrimum
n Innocentiæ	*n* Vivificum
o Pietatis	*o* Salutiferum
p Salutis	*p* Robuſtiſſimum
q Pacis	*q* Solidiſſimum
r Vitæ	*r* Fortiſſimum
s Lucis	*s* Suaviſſimum
t Juſtitiæ	*t* Magnificum
u Virtutis	*u* Maximum
v Charitatis	*v* Optimum
x Felicitatis	*x* Candidum
y Sinceritatis	*y* Deſideratum
z Perfectionis	*z* Jucundum

17		18	
a	Da	*a*	Nobis
b	Dona	*b*	Miſeris
c	Dones	*c*	Miſellis
d	Concede	*d*	Egenis
e	Concedas	*e*	Fidelibus
f	Concedito	*f*	Egentibus
g	Impende	*g*	Pauperibus
h	Impendas	*h*	Credentibus
i	Impendito	*i*	Poſtulantibus
j	Diſtribuas	*j*	Supplicantibus
k	Diſtribue	*k*	Expoſtulantibus
l	Elargire	*l*	Expectantibus
m	Largire	*m*	Deprecantibus
n	Præſta	*n*	Præſtolantibus
o	Confer	*o*	Pœnitentibus
p	Offer	*p*	Indigentibus
q	Infer	*q*	Mortalibus
r	Offeras	*r*	Orantibus
s	Conferas	*s*	Petentibus
t	Præbeas	*t*	Optantibus
u	Præbeto	*u*	Precantibus
v	Præbe	*v*	Exorantibus
x	Tribue	*x*	Rogantibus
y	Tribuas	*y*	Poſcentibus
z	Miniſtra	*z*	Miſerrimis

19

a Hodiè;
b Hoc die;
c Hâc die;
d Quotidiè;
e Omni die;
f Continuè;
g Inceſſanter;
h Indeſinenter;
i Abundanter;
j Sufficienter;
k Clementer;
l Perennè;
m Miſericorditer;
n Perpetuò;
o Jugiter;
p Semper;
q Aſſiduè;
r Piè
s Affluenter;
t Affatim;
u Providè;
v Gratiosè;
x Gratuitò;
y In æternum;
z Gratis;

20

a Dimitte
b Dimittas
c Dimittito
d Remittas
e Remittito
f Remitte
g Indulge
h Indulgeas
i Emunda
j Emundes
k Abſtergas
l Abſtergito
m Abſterge
n Relaxa
o Relaxes
p Condona
q Condones
r Reſolvito
s Reſolvas
t Aufer
u Reſolve
v Auferas
x Auferto
y Diſſolve
z Diſſolvas

nobis

nobis

nobis

nobis

21

a Debita	nostra.	
b Scelera		
c Delicta		
d Crimina		
e Facinora		
f Demerita		
g Maleficia		
h Malefacta		
i Peccamina		
j Flagitia		
k Peccata	nostra.	
l Occulta		
m Vitia		
n Mala		
o Prava		
p Neglecta		
q Admissa		
r Omissa		
s Commissa		
t Prætermissa		
u Transacta		
v Imperfecta		
x Occultiora	nostra.	
y Perpetrata		
z Pessima		

22

a Sicut	nos
b Sicuti	
c Velut	
d Veluti	
e Quia	
f Quantùm	
g Quatenus	
h Qualiter	
i Quatinus	
j Quoniam	
k Quandocumque	nos
l Quotiescumque	
m Quemadmodum	
n Dummodò	
o Quàm citò	
p Nempe	
q Quippe	
r Cùm	
s Dùm	
t Uti	
u Ut	
v Si	
x Nam	
y Etenim	
z Quoties	nos

23	24	
a Dimittimus	*a* Debitoribus	nostris: & ne
b Remittimus	*b* Debentibus	
c Indulgemus	*c* Injuriantibus	
d Reconciliamur	*d* Malefactoribus	
e Compatimur	*e* Malefacientibus	
f Condonamus	*f* *Malefacientibus*	
g Concedimus	*g* Insultantibus	
h Condolemus	*h* Detractoribus	
i Miseremur	*i* Detrahentibus	
j Relaxamus	*j* Adversantibus	
k Laxamus	*k* Adversatoribus	nostris: & ne
l Bonum facimus	*l* Adversariis	
m Parcimus	*m* Inimicis	
n Bene agimus	*n* Hostibus	
o Benefacimus	*o* Æmulis	
p Boni sumus	*p* Lædentibus	
q Largimur	*q* Persecutoribus	
r Elargimur	*r* Læsoribus	
s Condescendimus	*s* Insidiatoribus	
t Succurrimus	*t* Calumniatoribus	
u Subvenimus	*u* Calumniantibus	nostris: & ne
v Consentimus	*v* Persequentibus	
x Pacem damus	*x* Malevolis	
y Favemus	*y* Malevolentibus	
z Faventes sumus	*z* Insidiantibus	

25

a Nos
b Pios
c Juſtos
d Homunculos
e Bonos
f Mites
g Fideles
h Fragiles
i Homines
j Infirmos
k Miſeros
l Mortales
m Credentes
n Miſerandos
o Miſerabiles
p Chriſticolas
q Chriſtianos
r Manſuetos
s Simplices
t Parvulos
u Humiles
v Puſillos
x Contritos
y Debiles
z Homunciones

26

a Inducas
b Induxeris
c Adduxeris
d Adducas
e Inducito
f Adducito
g Perducas
h Perducito
i Perduxeris
j Produxeris
k Conducas
l Producito
m Producas
n Conduxeris
o Conducito
p Abducito
q Abducas
r Præcipites
s Reduxeris
t Reducito
u Reducas
v Introducas
x Introduxeris
y Deducas
z Ducas

27

a Tentationem;
b Tentationes; sed
c Tentamentum;
d Tentamenta;
e Tentamina;
f Tentamen;
g Malevolentiam;
h Alienationem;
i Apoſtaſiam;
j Averſionem;
k Defectionem;
l Calamitatem; sed
m Pravitatem;
n Malitiam;
o Peccatum;
p Interitum;
q Mortem;
r Vanitatem;
s Perditionem;
t Pertinaciam;
u Impœnitentiam;
v Superbiam;
x Diſplicentiam;
y Obſtinationem; sed
z Deſolationem;

28

a Libera
b Liberes
c Liberato
d Releva
e Releves
f Relevato
g Reſerva
h Reſervato
i Reſerves
j Præſervato
k Præſerves
l Præſerva
m Conſervato
n Conſerves
o Conſerva
p Cuſtodias
q Cuſtodi
r Serves
s Serva
t Defende
u Redime
v Defendas
x Redimas
y Liberans eſto
z Servans eſto

29

a Nos
b Omnes
c Cunctos
d Nos omnes
e Nos cunctos
f Inopes
g Egenos
h Miseros
i Misellos
j Pauperes
k Universos
l Sacerdotes
m Ministros
n Infirmos
o Famulos
p Servulos
q Supplices
r Fideles
s Humiles
t Oratores
u Amatores
v Christianos
x Christicolas
y Adoratores
z Confessores

tuos à

tuos à

tuos à

tuos à

30

a Malo.
b Malis.
c Peccato.
d Peccatis.
e Malitiâ.
f Malitiis.
g Maleficio.
h Maleficiis.
i Periculo.
j Periculis.
k Perditione.
l Reatibus.
m Morbis.
n Morte.
o Reatu.
p Vitiis.
q Vitio.
r Culpâ.
s Culpis.
t Delictis.
u Crimine.
v Delicto.
x Maledictione.
y Maledictionibus.
z Criminibus.

31 32

a AVE,	*a* Maria,
b Aveto,	*b* Virgo,
c Salve,	*c* Regina,
d Salveto,	*d* Domina,
e Gaudeto,	*e* Puerpera,
f Gaudeas,	*f* Imperatrix,
g Gaude,	*g* Dominatrix,
h Lætare,	*h* Verbi Mater,
i Congaude,	*i* Dei Mater,
j Congaudeas,	*j* Mater Dei,
k Congaudeto,	*k* Sancta Parens,
l Exultes,	*l* Diva Parens,
m Exulta,	*m* Pia Mater,
n Valeas,	*n* Mater alma,
o Valeto,	*o* Sancta Virgo,
p Vale,	*p* Intacta,
q Vive,	*q* Inviolata,
r Vivas,	*r* Patrona,
s Vivito,	*s* Deipara,
t Exultans esto,	*t* Advocata,
u Gaudens esto,	*u* Incorrupta,
v Hilaris esto,	*v* Intemerata,
x Hilarescе,	*x* Incontaminata,
y Læta sis,	*y* Benignissima,
z Lætissima sis,	*z* Castissima,

33

a Gratiâ
b Lætitiâ
c Juſtitiâ
d Pietate
e Pudicitiâ
f Caſtitate
g Munditiâ
h Innocentiâ
i Charitate
j Sanctitate
k Pulchritudine
l Benedictionibus
m Sanctimoniâ
n Integritate
o Caſtimoniâ
p Virtutibus
q Caſtitudine
r Puritate
s Divinitate
t Clementiâ
u Dulcedine
v Suavitate
x Sancto Spiritu
y Sanctitudine
z Spiritu Sancto

34

a Plena;
b Repleta;
c Impleta;
d Referta;
e Ornata;
f Exornata;
g Decorata;
h Pleniſſima;
i Refertiſſima;
j Locupletiſſima;
k Abundantiſſima,
l Affluentiſſima;
m Ornatiſſima;
n Circumfuſa;
o Sublimis;
p Sublimior;
q Sublimata;
r Ditiſſima;
s Locuples;
t Abundans;
u Affluens;
v Perfuſa;
x Dives;
y Refulgens;
z Coruſcans;

35

a	Dominus	
b	Dominator	
c	Omnipotens	
d	Cunctipotens	tecum:
e	Cunctiparens	
f	Altitonans	
g	Altissimus	
h	Excelsus	
i	Conditor	
j	Creator	tecum:
k	Autor mundi	
l	Summus opifex	
m	Deus	
n	Salvator	
o	Rex summus	
p	Maximus	
q	Supremus	tecum:
r	Redemptor	
s	Ineffabilis	
t	Incommutabilis	
u	Excellentissimus	
v	Incomprehensibilis	tecum:
x	Sanctissimus	
y	Fortissimus	
z	Salus	

36

a	Benedicta	
b	Laudabilis	
c	Venerabilis	
d	Laudata	tui:
e	Laudatissima	
f	Glorioſissima	
g	Honoratissima	
h	Reverendissima	
i	Eminentissima	
j	Potentissima	
k	Castissima	tui:
l	Maxima	
m	Piissima	
n	Nobilissima	
o	Sanctissima	
p	Pudicissima	
q	Speciosissima	
r	Pulcherrima	tui:
s	Excellentissima	
t	Prædicanda	
u	Mitissima	
v	Ornatissima	
x	Integerrima	tui:
y	Veneranda	
z	Clarissima	

37		38
a Mulieribus;		*a* Benedictus
b Dominabus;		*b* Semper benedictus
	&	
c Virginibus;		*c* Superexaltatus
d Matribus;		*d* Superlaudatus
e Genitricibus;		*e* Nobiliſſimus
f Parientibus;		*f* Clariſſimus
g Parentibus;		*g* Præclariſſimus
h Continentibus;		*h* Amœniſſimus
i Parturientibus;		*i* Glorioſiſſimus
j Cœlo;		*j* Laudabilis
k Hominibus;		*k* Excellentiſſimus
l Angelis;		*l* Beniguiſſimus
m Cœlicolis;	&	*m* Præcellentiſſimus
n Puellis;		*n* Præeminentiſſimus
o Cœlis;		*o* Eminentiſſimus
p Superis;		*p* Præpotens
q Supernis;		*q* Potentiſſimus
r Altiſſimis;		*r* Suaviſſimus
s Creaturis;		*s* Specioſiſſimus
t Cœleſtibus;		*t* Dulciſſimus
u Sempiternum;		*u* Venerandus
v Æternum;		*v* Adorandus
x Omnibus;	&	*x* Colendus
y Sæcula;		*y* Nobilis
z Archangelis;		*z* Maximè colendus

39

a Fructus
b Conceptus
c Unigenitus
d Primogenitus
e Puer
f Puerulus
g Dominus
h Natus
i Filius
j Fœtus
k Infans
l Infantulus
m Inhabitator
n Præparator
o Fœcundator
p Illuminator
q Conſervator
r Conſecrator
s Glorificator
t *Fructus*
u *Conceptus*
v *Unigenitus*
x *Primogenitus*
y *Puer*
z *Puerulus*

40

a Ventris
b Epigaſtri
c Abdominis
d Ventriculi
e Habitaculi
f Umbraculi
g Tabernaculi
h Corporis
i Corpuſculi
j Uteri
k Sacrarii
l Uberis
m Alvi
n Seminis
o Sanguinis
p Viſceris
q Operis
r Lactis
s Pectoris
t *Ventris*
u *Epigaſtri*
v *Abdominis*
x *Ventriculi*
y *Habitaculi*
z *Umbraculi*

41

a Jesus
b Deus
c Dominus
d Dominator
e Imperator
f Redemptor
g Vivificator
h Sanctificator
i Justificator
j Conservator
k Fabricator
l Gubernator
m Moderator
n Mediator
o Salvator
p Opifex
q Rex
r Judex
s Rector
t Autor
u Liberator
v Medicus
x Ordinator
y Pacificator
z Creator

42

a Christus.
b Optimus.
c Maximus.
d Excelsus.
e Glorioſus.
f Altissimus.
g Maximè pius.
h Præcelsus.
i Præpotens.
j Omnipotens.
k Cunctipotens.
l Dulcissimus.
m Clementissimus.
n Benignissimus.
o Magnificus.
p Misericors.
q Mitissimus.
r Altitonans.
s Pius.
t Benignus.
u Adorandus.
v Dei filius.
x Summè potens.
y Perjucundus.
z Incommutabilis.

Si plura alia desideras, vide Thrithemii Abbatis Poligraphiam nec non Steganographiam.

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit, ayant pour titre : *Supplément à la Magie Blanche dévoilée ;* & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression.

A Versailles, le 15 Février 1785.

MONTUCLA, *Censeur Royal.*

SUPPLÉMENT
A
LA MAGIE BLANCHE
DÉVOILÉE,

CONTENANT l'explication de plusieurs Tours nouveaux, joués depuis peu à Londres. Avec des éclaircissemens sur les artifices des Joueurs de profession, les Cadrans sympathiques, le Mouvement perpétuel, les Chevaux savans, les Poupées parlantes, les Automates dansans, les Ventriloques, les Sabots élastiques, &c. &c.

Par M. DECREMPS, du Musée de Paris.

OUVRAGE orné de 101 figures.

Il est plus facile de tromper le monde, que de le détromper.
Lettres de Mylord Chesterfield à son Fils.

TOME SECOND.

A PARIS,
Et se trouve à LIÉGE,
Chez J. F. DESOER, Imprimeur-Libraire, à la Croix d'or, sur le Pont-d'Isle.